N° 11
3 fr.
1er NUMERO JUIN 1941

Signal

Ils voient de leurs propres yeux ce qu'ils admiraient depuis leur enfance

Les soldats allemands sur l'Acropole

Cliché Scheerer, de la P. K.

Belgique 2 fr. / Bohême-Moravie 2.50 Kr. / Bulgarie 8 leva / Danemark 50 ore / Alsace-Lorraine 25 Pf. / Finlande 4.50 mk / France 3 fr. / Grèce 11 drachmes / Italie 2 lire / Luxembourg 25 Pf.
Norvège 45 ore / Pays-Bas 20 cents / Portugal 2.50 esc. / Roumanie 16 lei / Suède 53 öre / Suisse 45 centimes / Slovaquie 2.50 cour. / Espagne 1.50 pes. / Turquie 12 kurus / Hongrie 36 filler

Hensoldt

HENSOLDT WETZLAR

DIALYT

Jumelles prismatiques

pour voyage-sport-chasse

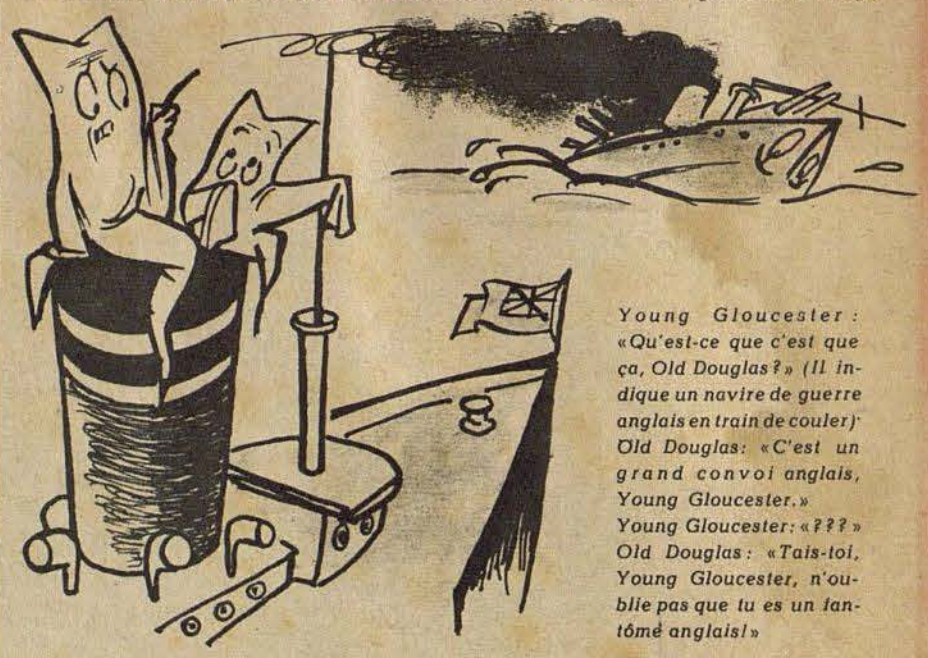
M. HENSOLDT & SOEHNE

Opt. Werke A-G, Wetzlar (Allemagne)

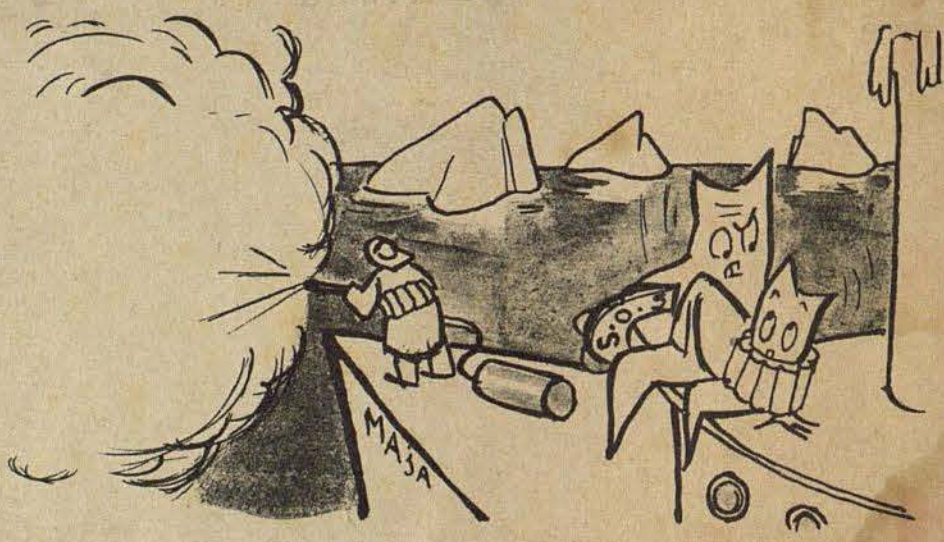
Secret!

Communiqué de la cinquième colonne

L'Angleterre avait pris un air trop spectral pour nos deux fantômes anglais, Old Douglas et Young Gloucester. Dans le dernier numéro, nous avons assisté à leur embarquement sur un navire anglais, à destination de l'Amérique, et aujourd'hui nous racontons leurs aventures pendant le trajet



Young Gloucester : «Qu'est-ce que c'est que ça, Old Douglas?» (Il indique un navire de guerre anglais en train de couler)
Old Douglas: «C'est un grand convoi anglais, Young Gloucester.»
Young Gloucester: «???»
Old Douglas: «Tais-toi, Young Gloucester, n'oublie pas que tu es un fantôme anglais!»



Young Gloucester : «Mais qu'est-ce que tout cela signifie? Depuis quand va-t-on en Amérique par la voie du pôle Nord? Et pourquoi le bateau s'embrume-t-il?»
Old Douglas: «Tout cela est fait par précaution, pour nous protéger contre les avions, les sous-marins, les croiseurs et les navires de guerre allemands.»
Young Gloucester: «Et moi qui pensais que l'Angleterre régnait sur l'Atlantique!»
Old Douglas: «Tais-toi, Young Gloucester, n'oublie pas que tu es un fantôme anglais!»

Et ainsi les deux fantômes arrivèrent en Amérique.

Dessin von Malachowski

COPYRIGHT 1941 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN

Cliché: Bauer, de la PK

Après un combat héroïque :

Une sentinelle allemande et une sentinelle grecque de la garde d'honneur devant la tombe du Soldat Inconnu, à Athènes

Des réceptions au quartier général du Führer, *sur le front sud-est ont eu lieu pour préluder à l'ordre nouveau dans le Sud-Est de l'Europe. Le roi Boris de Bulgarie . . .*

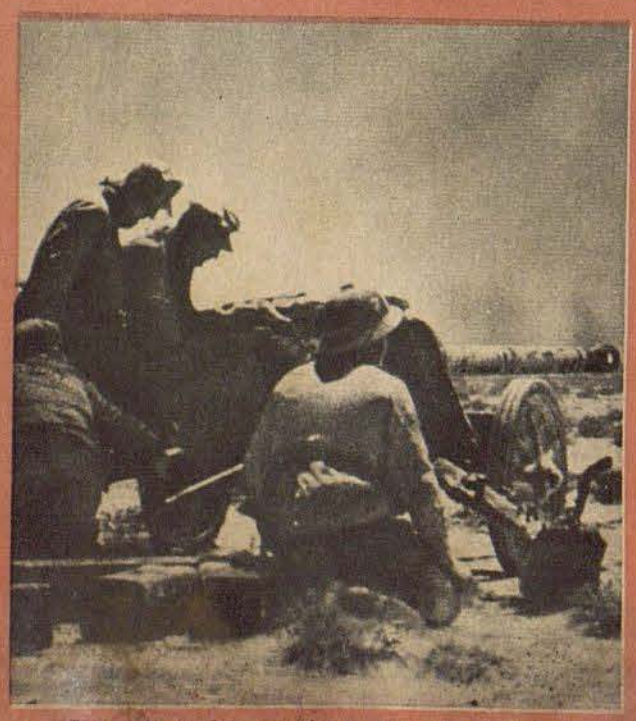
. . . et le régent de Hongrie, l'amiral von Horthy, ont participé aux pourparlers avec Adolf Hitler. L'Allemagne et l'Italie . . .

Les films d'actualités allemandes:

En Bosnie, *l'armée allemande victorieuse a fait d'innombrables prisonniers; des photos . . .*

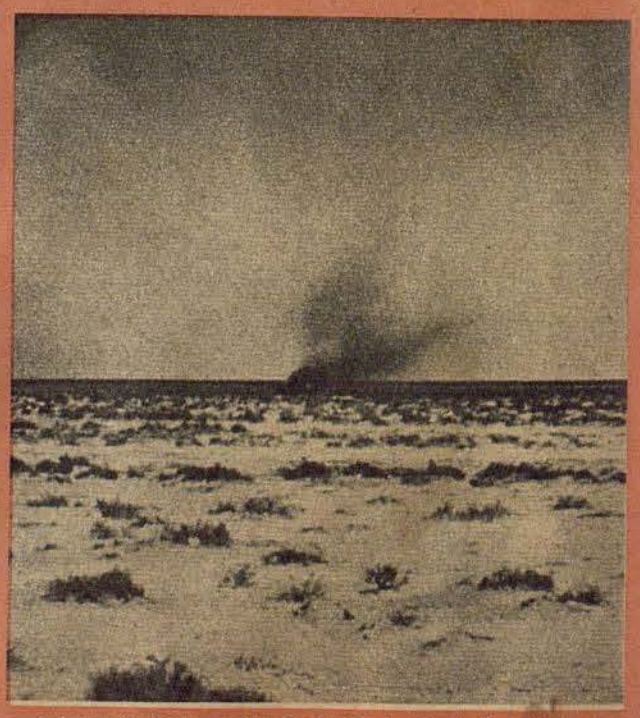
. . . telles que celle-ci caractérisent l'aspect des routes serbes pendant la campagne du Sud-Est

Des soldats allemands à côté de femmes musulmanes voilées: une scène inaccoutumée dans les rues d'une ville bosniaque



Des tanks anglais essaient de barrer **la route de Sollum** *aux troupes du général Rommel, mais . . .*

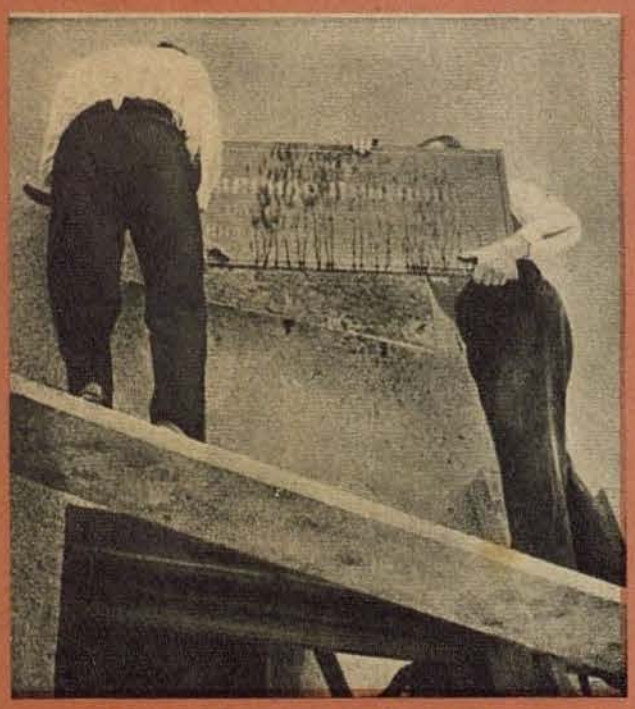
. . . coup par coup, le feu allemand force les tanks britanniques à rebrousser chemin



L'appareil photographique change de place; d'une autre position, il montre un des tanks ennemis atteints . . .

...dont le ministre des Affaires étrangères, le comte Ciano, séjournait aussi au quartier général du Führer, ont rendu possible une juste solution des problèmes balkaniques

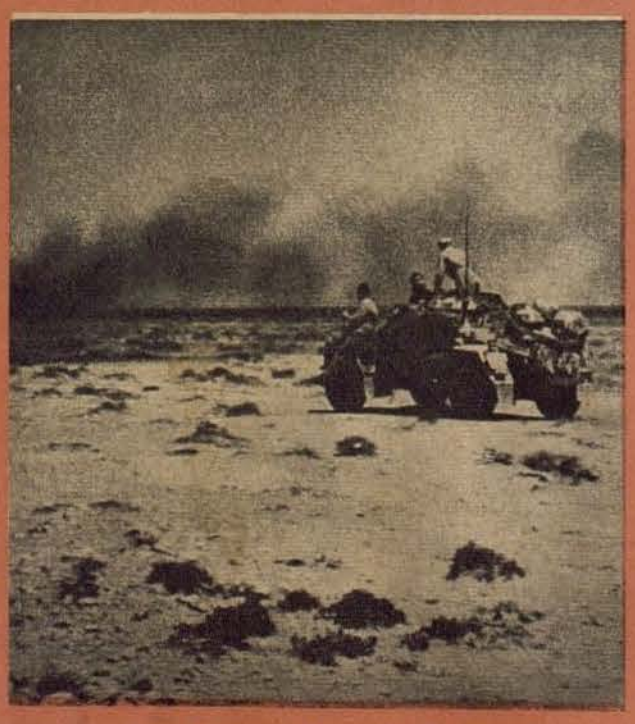
Un visiteur qui eveilla une vive curiosité pendant les pourparlers fut l'ambassadeur d'Allemagne à Ankara, M. von Papen



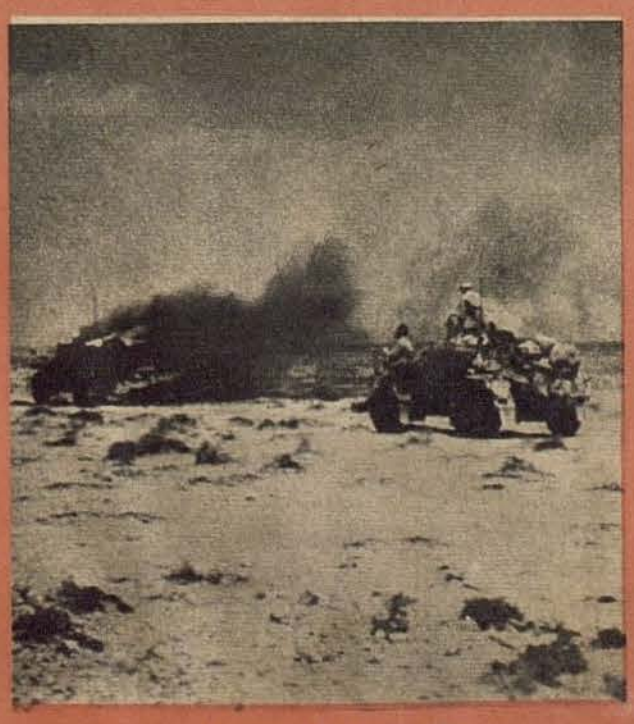
A Sarajevo, la population d'origine allemande enlève la plaque glorifiant le meurtre de l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche

Partout, des soldats allemands hissent le drapeau à croix gammée, symbole éclatant de la force irrésistible de l'armée du Reich

La population accueille cordialement les troupes allemandes qui ont brisé le terrorisme organisé en Serbie par une clique de généraux



...et que les Anglais avaient été contraints d'abandonner. Un char blindé allemand...



...s'approche des nuages de fumée noire. Peu après...

...il passe devant ce témoin de la défaite britannique et poursuit l'avance sur Sollum

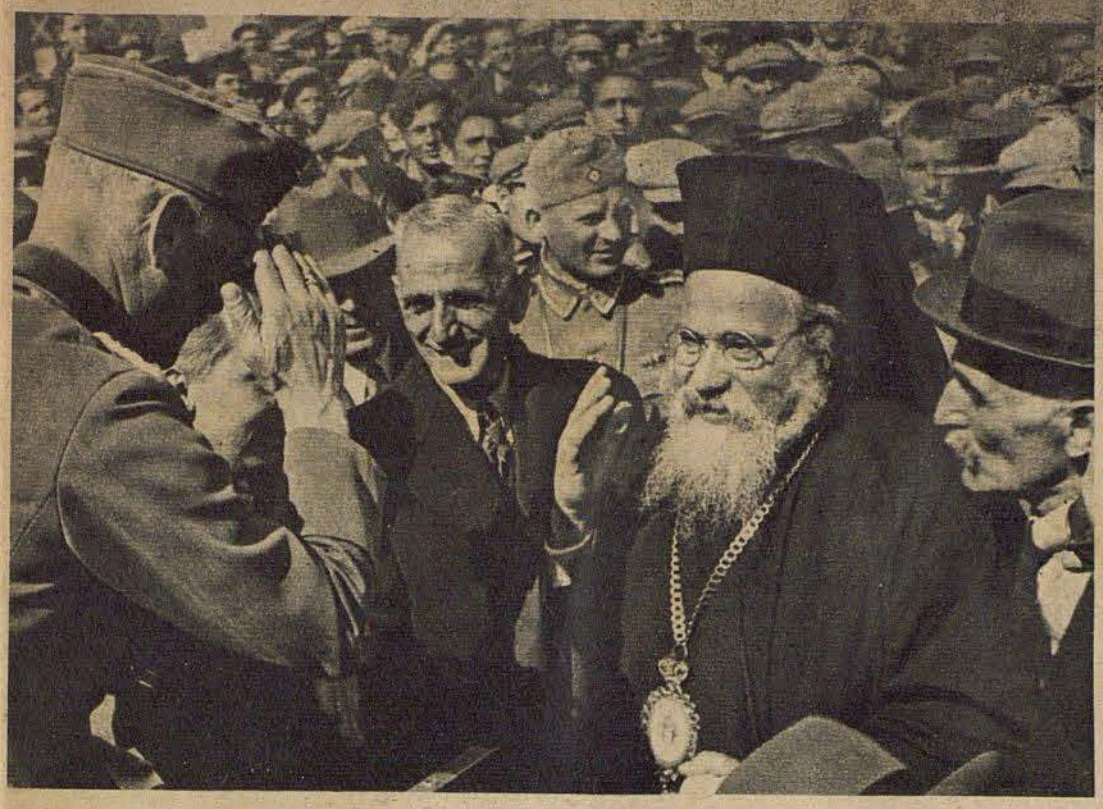
Aux Thermopyles

Au cours des durs combats, dans les montagnes grecques, il a fallu constamment avoir recours à l'artillerie lourde pour permettre aux troupes allemandes de percer. Ici, les cimes blanches de l'Olympe se dressent dans un éternel silence au-dessus des éclairs du feu et des fumées de la poudre

La résistance principale de l'adversaire aux Thermopyles a été brisée. Les colonnes motorisées suivent les chars allemands qui se précipitent en avant. De ci de là, le feu ennemi balaie le chemin à suivre. Les hommes sautent de voiture et s'embusquent; mais rien ne peut plus enrayer l'avance

Après des jours de combat et de marche: les sources chaudes des Thermopyles! On a vite fait de laisser là l'uniforme et la troupe en marche s'est changée en une joyeuse société de baigneurs

Photos: Müller de la Pk



La réception faite aux troupes allemandes dans la plupart des villes grecques

En tête de la population, l'archevêque orthodoxe grec et le maire d'une petite ville grecque reçoivent le commandant des troupes à leur entrée

Πρός

τήν Αὐτοῦ Ἐξοχότητα τόν Φύρερ τοῦ Γερμανικοῦ Ράϊχ

Κύριον Κον Ἀδόλφον Χίτλερ

Διά

τῆς ἐν Ἀλεξανδρουπόλει Στρατιωτικῆς Διοικήσεως

Λαός Ἀλεξανδρουπόλεως, τελούσης ἀπό τριημέρου ὑπό κατοχήν ἐνδόξων Γερμανικῶν Στρατευμάτων, συνελθών ὅλως αὐθορμήτως σήμερον εἰς πάνδημον Συνέλευσιν, ᾐσθάνθη ἐπιτακτικήν τήν ὑποχρέωσιν ὅπως διαδηλώσῃ πρός Ὑμᾶς τόν Ὕπατον Ἀρχηγόν τοῦ εὐκλεοῦς Γερμανικοῦ Στρατοῦ, τάς ὁλοψύχους αὐτοῦ εὐχαριστίας καί τήν εἰς τό διηνεκές ἀναλλοίωτον εὐγνωμοσύνην του, διά τήν ἄκραν εὐγένειαν καί τόν ἀληθῆ ἱππότισμόν τόν ὁποῖον ἐπεδείξαντο ἀπέναντί του τά ἡρωϊκά Στρατεύματα τῆς κατοχῆς, ὄχι μόνον σεβασθέντα ἀπολύτως τήν ἐθνικήν καί ἀτομικήν ζωήν, τιμήν καί περιουσίαν, τά ἤθη καί τάς παραδόσεις αὐτοῦ, ἀλλά καί ἐμπράκτως ἐπιδειξάμενα εἰπικρινές ἐνδιαφέρον ὑπέρ τῆς εὐρύθμου ἀτομικῆς καί κοινωνικῆς ζωῆς.-

Ἐν Ἀλεξανδρουπόλει τῇ 10ῃ Ἀπριλίου 1941

Ἡ Κεντρική Ἐπιτροπή Λαοῦ Ἀλεξανδρουπόλεως

Ὁ Ἐπίτιμος Πρόεδρος
Θεοφιλέστατος Ἐπίσκοπος Πατάρων Μελέτιος

Ὁ Πρόεδρος
Ἀναστάσιος Πέντζος

Τά Μέλη
Κωνστ/νος Σαρίδης
Νικόλαος Στειρόπουλος
Ἐμμανουήλ Μπατζάκας

Ὁ Γραμματεύς
Ἐμμανουήλ Μπανάρης

Au Führer du peuple allemand

Avec les troupes allemandes, la tranquillité est revenue en Grèce. Une lettre que la commission du peuple d'Alexandroupolis (autrefois Dedeagalsch), la capitale du district grec d'Ebros, a adressée au Führer confirme ce fait:

« Les habitants d'Alexandroupolis, qui depuis trois jours se trouvent dans la zone occupée par les glorieuses troupes allemandes, se sont aujourd'hui assemblés de leur propre gré pour manifester leur sentiment de profonde reconnaissance à Votre Excellence, Chef Suprême de la glorieuse armée allemande. Ils s'engagent à conserver à jamais leur gratitude éternelle pour la politesse exquise et la conduite vraiment chevaleresque, à l'égard de la population, des braves troupes d'occupation. Aucune atteinte n'a été portée à la vie, à l'honneur, à la propriété, pas plus qu'aux mœurs et traditions nationales. Dès le premier jour, il est apparu que désormais la vie continuerait de la même façon. En témoignage de vénération et de reconnaissance, la commission du peuple d'Alexandroupolis présente ses hommages à Votre Excellence :

L'Evêque — *Le Président*
Pataron Meletias — *Anas. Pentzos*

Les membres: Nic. Stiropoulos, Const. Saridis
Le Secrétaire général: Manganaris. »

Un spectacle mémorable :

Au-dessus des colonnes millénaires de l'Acropole flotte le drapeau de la jeune armée allemande victorieuse

La capitulation

La signature des accords A gauche, le général Jodl, du Grand Quartier Général du Führer; derrière lui (debout), le général Greiffenberg, le chef de l'état-major de l'Armée du Sud-Est; au milieu (assis), le général Tsolacoglou, représentant l'armée grecque, et qui, plus tard, forma un nouveau gouvernement

Clichés: Schlikum, de la PK.

La nuit du 6 avril

L'Echec de Roosevelt dans les Balkans

Le Royaume de Yougoslavie n'existe plus. Le jeune roi Pierre s'est enfui. Les hommes qui gouvernaient le pays sont également en exil. Le pays lui-même est occupé par l'armée allemande et par l'armée italienne. La partie croate de la population a pu, au milieu d'ovations indescriptibles, se libérer de l'odieux joug serbe, avec l'aide de l'Allemagne et de l'Italie. La Croatie est devenue un Etat indépendant. Le sort futur des Serbes dépend des décisions du Reich et de l'Italie. Mais si importants que soient ces événements pour le développement de la guerre actuelle, il y a un fait qui dépasse de loin, en importance même, la débâcle de la Yougoslavie: c'est la défaite que les Etats-Unis, que Roosevelt en personne ont essuyée dans les Balkans. Le public n'est que très peu au courant du rôle invraisemblablement primordial que le Président américain a joué dans le conflit germano-yougoslave. On s'est peut-être demandé comment il était possible que le gouvernement de Belgrade pût oser prendre une attitude si hostile à l'égard du Reich grand-allemand et de son armée victorieuse. Toute personne raisonnable ne devait-elle pas se rendre clairement compte que les Yougoslaves ne pouvaient ni moralement ni matériellement espérer gagner une guerre contre l'Allemagne? N'est-il pas, au fond, incompréhensible qu'ils aient pu se comporter comme ils l'ont fait ? On le comprend seulement, si l'on connaît le rôle que les Etats-Unis ont joué à Belgrade. Pourquoi la République étoilée a-t-elle donc subi en Yougoslavie une telle défaite ? C'est ce que nous voulons exposer ici. L'écroulement de la Yougoslavie, la défaite subie par Roosevelt dans ce pays sont des événements qui se sont accomplis en une seule nuit, dans la nuit du samedi 5 avril au dimanche 6 avril. Que s'est-il donc passé pendant cette nuit désastreuse?

DANS les locaux de service du président du Conseil yougoslave Simovitch, le Cabinet doit tenir séance au début de la nuit. Le premier ministre Simovitch porte, au moment où, seul dans la salle de conférences, il fait les cent pas, l'uniforme de général de l'armée serbe, de général de l'aviation. C'est cet uniforme qu'il portait également lorsque, dans la nuit du 26 au 27 mars, par l'influence qu'il exerçait personnellement sur le jeune roi serbe Pierre, il renversa le gouvernement du Prince Régent Paul et du président du Conseil Zvetkovitch. Ce furent ses officiers qui préparèrent et exécutèrent le coup d'Etat. Ce furent ses gens qui arrachèrent brutalement les anciens ministres serbes à leurs foyers et les jetèrent dans les prisons de Belgrade.

Cette nuit, Simovitch attend les autres membres du gouvernement, car l'heure va sonner où la Yougoslavie devra se décider pour la paix ou la guerre avec son puissant voisin : la Grande-Allemagne.

En communication avec Washington

Dans la spacieuse salle où le général Simovitch fait les cent pas, les lampes brûlent d'un vif éclat. Les rideaux sont hermétiquement clos. Autour de la grande table de délibérations il y a 17 sièges, car le nouveau gouvernement comprend 17 membres. Chacune des places est indiquée par un billet portant le nom de chacun des ministres qui doivent s'asseoir à cette table pour prendre part à cette conférence décisive.

Dans sa marche circulaire, ininterrompue, autour de la table, le général Simovitch éprouve tout à coup un soubresaut lorsque devant une des places il lit le nom du vice-président du Conseil : Dr. Matchek, leader croate. D'un mouvement impulsif il saisit le billet et le déchire en mille morceaux. Mais alors qu'il presse encore ces morceaux de papier entre les doigts, la porte conduisant à la salle des délibérations s'ouvre lentement et l'on voit apparaître un vieil homme aux gestes las, sur le visage duquel s'étend une pâleur trahissant la longue et grave maladie dont il vient à peine de se relever. Ce vieil homme malade, c'est le nouveau ministre des Affaires étrangères, le Serbe Momtchilo Nintchich.

Le général Simovitch adresse un bref salut au ministre et se tient un court instant debout devant lui. Simovitch et Nintchich sont deux personnages très différents. Le général est grand, très droit, son visage est brutal et, seules, les commissures des lèvres trahissent la ruse. Au contraire, le ministre Nintchich est voûté, il a le regard fuyant ; la ruse est peinte sur tout son visage et la brutalité n'apparaît qu'aux commissures de la bouche

— Général Simovitch, dit le ministre des Affaires étrangères, en gagnant un des coins de la salle et en s'y asseyant dans un des quatre fauteuils de cuir qu'elle contient, général Simovitch, je dois vous rapporter de quelle façon je me suis comporté, il y a quelques jours, à la légation allemande. J'ai sondé la situation et je crois m'être habilement conduit. J'ai fait comprendre au ministre allemand en indiquant que c'était là mon avis personnel, — car j'ai souligné que cette opinion m'était propre et j'ai tout particulièrement fait ressortir en outre que je ne pouvais point empiéter sur l'attitude du ministère, cela va de soi, — j'ai donc exprimé l'idée, à titre personnel, que la Yougoslavie se rallierait assurément au traité conclu avec l'Axe.

Le Général Simovitch jette sur le ministre un regard pensif, puis lui demande :

— Que vous a dit alors le ministre allemand ?

— Le ministre d'Allemagne, général Simovitch, s'est exprimé d'une façon qui ne m'a nullement plu. Il m'a répondu : « Excellence, votre interprétation personnelle est respectable, mais le général Simovitch, président du Conseil, a officiellement déclaré à un diplomate, à Belgrade, que si l'Allemagne aidait l'Italie contre la Grèce, la Yougoslavie attaquerait aussitôt l'Italie et l'Albanie ». Avez-vous vraiment dit cela, général Simovitch ?

Le premier ministre répondit sans hésiter : « Oui, je l'ai dit, et c'est d'ailleurs mon avis. »

— Mais, général Simovitch, dit plaintivement le ministre des Affaires étrangères, vous agissez d'une façon tout à fait déplacée. Il faut plus de ruse, mon général ! Vos méthodes sont trop brusques, nous devons être plus prudents. Oui, je vous l'ai déjà dit : plus prudents, plus rusés ! Je dois d'ailleurs me plaindre, général. Vous me donnez trop peu d'informations. Vous agissez trop à votre guise. Vous n'avez pas seul le mérite de collaborer à la réorganisation des choses. Nous tous, le Cabinet tout entier y a collaboré. Nous voulons y collaborer également à l'avenir. La légation allemande à Belgrade...

A ce moment, un huissier ouvre brusquement la porte et crie dans la salle :

— Monsieur le Président, la communication téléphonique avec Washington est établie !

Sur-le-champ, le général Simovitch fait demi-tour, puis sort de la salle. Le ministre des Affaires étrangères se lève brusquement, parcourt deux ou trois fois la salle, puis se jette de nouveau, mécontent, dans son fauteuil. Ses yeux sont fixés sur une poignée de morceaux de papier, ceux que le général a laissé distraitement tomber dans la chambre. Le ministre ignore que le nom du Dr. Matchek était inscrit sur le billet déchiré.

Conseil des ministres

Bientôt après, apparaissent les autres ministres. Ils arrivent, excités, se parlant avec animation. Leurs visages sont rouges. Ils demandent au ministre des Affaires étrangères où se trouve le président. Mais le ministre est discret, il ne dit point que le général vient de se mettre en communication téléphonique avec Washington. Il est soucieux, non pas qu'il s'inquiète du destin de son pays, mais bien de sa situation personnelle. Qu'est-ce que ça signifie, ce lourdaud de général qui est manifestement et fermement résolu à diriger lui-même la politique étrangère ? Car enfin, le ministre des Affaires étrangères est là pour cela ! Il faudra provoquer une insurrection des autres ministres. Nintchich prend cette résolution. Il l'exécutera tout de suite ! Mais il n'en a pas le temps, car le président se précipite dans la salle.

Son visage est congestionné, sa respiration difficile. Son front est couvert de sueur, mais il donne, dans l'ensemble, l'impression d'un homme qui vient de recevoir une nouvelle extrêmement heureuse. Pendant qu'on s'assied pour tenir conseil, on constate que vraiment le président déborde de joie ; il frappe celui-ci et celui-là sur l'épaule et prend aussitôt la parole.

Il déclare qu'assurément tous les intéressés se rendent clairement compte que l'on doit maintenant adopter une attitude nette et ferme. Il s'agit d'une attitude à l'égard de l'Allemagne. Le président s'appuie au dossier de son fauteuil et, en phrases précipitées, qui montrent bien qu'il brûle d'arriver tout de suite à son sujet, il présente d'abord un aperçu sur les événements passés.

Il parle donc de l'Allemagne et de sa tentative de créer une Europe nouvelle. On ne peut contester que le Reich a jusqu'ici remporté dans cette guerre des succès militaires considérables. C'est là un fait que Simovitch reconnaît en cette séance du Conseil.

— Mais, au fond, il s'agit, continue-t-il sans s'interrompre, de choisir entre deux mondes. Il n'y a donc en discussion que la « Nouvelle Europe » de l'Allemagne et un autre monde que les Anglais et (ici, il élève la voix) surtout l'Amérique veulent maintenir. Entre ces deux mondes, la Yougoslavie doit aujourd'hui se décider.

Il fait une pause.

Le ministre des Affaires étrangères Nintchich en profite pour intervenir. Il éprouve un sentiment secret de peur. Il se dit qu'il est probablement le seul à savoir que le sentiment public n'est pas bon, mais, au contraire, inquiet. Le ministre ne veut point que la Yougoslavie, qu'ils ont à eux tous conquise par un coup d'Etat, soit exposée à un danger. Il hait les Allemands, mais ils les redoute.

C'est sous l'impression de tous ces sentiments mêlés et confus qu'il déclare :

— Evidemment, mon général, la Yougoslavie doit se décider ! Evidemment, elle doit opter pour le monde des Anglais et des Américains. Nous tous qui siégeons ici, nous avons déjà opté.

Tous les ministres approuvent chaleureusement leur collègue. Simovitch, furieux d'avoir été interrompu, le regarde fixement : il ne sait pas encore où le ministre veut en venir. Il fait seulement un mouvement de main invitant Momtchilo Nintchich à continuer.

Le ministre des Affaires étrangères poursuit : « Pour ne pas compromettre tous les résultats que nous avons atteints par le coup d'Etat, nous devons cependant éviter que la Yougoslavie ne s'engage dans une guerre contre l'Allemagne avant que l'Angleterre et l'Amérique soient intervenues rapidement à nos côtés pour nous apporter une aide effective. »

Le président interrompt le ministre des Affaires étrangères. Il s'écrie :

« Il ne s'agit pas d'une guerre de la Yougoslavie contre l'Allemagne ou de l'Allemagne contre la Yougoslavie.

« Il s'agit de tout autre chose...

« Ne m'interrompez pas, je vous prie, je dois remonter assez loin dans le passé... »

Le colonel Donovan

Il s'arrête de nouveau à son fauteuil, puis déclare lentement, comme un homme qui réfléchit : « Le Prince Régent était encore aux affaires lorsqu'un envoyé des Etats-Unis arriva à Belgrade, sans doute à titre presque inofficiel, mais revêtu de pouvoirs

Suite page 11

Joyeux camarades

Des chasseurs alpins allemands se font conduire en voiture par un soldat bulgare dans la vallée en fleur de la Strouma

Photo: Scheerer, de la PK.

L'«enjambée» sur un autre continent

Tanks allemands en Afrique

L'un après l'autre, les tanks sortent du cargo et sont saisis par le mécanisme ingénieux d'une grue ; on les débarquera à Tripoli. Les tanks allemands, qui jouèrent un rôle décisif dans la guerre actuelle, soutiennent avec succès l'épreuve du désert libyen et de son climat torride. Les navires assurant les transports entre l'Europe et l'Afrique déchargent journellement de nouveaux camions et, par la même occasion, approvisionnent nos aviateurs en bombes et en munitions

Müller, de la PK.

Suite de la page 8

L'Echec de Roosevelt dans les Balkans

étendus. C'est le 23 janvier que le délégué spécial de Roosevelt, le colonel Donovan, est arrivé à Belgrade. Il y a parlé avec nombre de gens, avec le Prince Régent, avec le président du Conseil d'alors, et aussi avec d'autres, mais principalement avec moi-même. »

Le colonel Donovan, homme très clairvoyant, avait aussitôt reconnu le peu de confiance que l'on pouvait avoir dans le gouvernement yougoslave de cette époque et il s'en était ouvert à lui, général Simovitch. Lui, le général, n'avait laissé absolument aucun doute au colonel sur le fait que le gouvernement du Prince Régent ne constituait point en Yougoslavie quelque chose d'éternel. L'élément militaire, lui, le général Simovitch, aimé de l'Armée, il le considérait toujours comme sûr. Quant au jeune roi, on pouvait facilement s'en assurer. A cette déclaration, le colonel Donovan devint particulièrement communicatif et révéla un secret qu'il considérait comme d'extrême importance et que — à ce que déclarait le général — il n'avait révélé jusqu'ici à personne, mais qu'il voulait aujourd'hui divulguer. Le président Roosevelt lui avait déjà fait dire alors que, suivant des informations confidentielles mais très précises, l'Allemagne ne pouvait effectuer d'opérations militaires dans les Balkans. A Washington, suivant le colonel Donovan, on aurait obtenu des renseignements dignes de foi permettant de croire que, dans les Balkans, l'Allemagne en était réduite à des actions diplomatiques, actions pouvant avoir maintes conséquences, — on le reconnaissait, — mais que, faire la guerre dans les Balkans, l'Allemagne n'en serait jamais capable ! Le service d'informations anglais se serait renseigné à ce sujet et cette nouvelle était absolument digne de foi.

Le général poursuivit, d'une voix encore plus basse, si possible : « Lorsqu'on réfléchit au fait que l'Allemagne hésite à intervenir en Grèce, cette nouvelle apparaît comme parfaitement confirmée. »

Le président ajouta, un peu plus haut, que lorsqu'il s'était décidé au coup d'Etat, il savait qu'il pouvait agir de la sorte, car il avait déjà reçu d'Amérique des déclarations constituant un engagement.

Eden à Belgrade

Maintenant, un incident : le ministre des Affaires étrangères Nintchich bondit, il s'appuie des deux mains sur la table et s'écrie :

— Pourquoi donc, général Simovitch, ne m'avez-vous jamais informé de ces choses, moi, le ministre des Affaires étrangères ?

— Parce que, riposta Simovitch, tout cela devait rester extrêmement secret, Momtchilo Nintchich.

Le ministre des Affaires étrangères se replonge dans son fauteuil, se tait et ferme les yeux.

Le général Simovitch continue ; maintenant, il crie, ou à peu près : « Je n'ai pas seulement traité avec le colonel Donovan. Pour ne citer qu'un chiffre, j'ai, rien que dans les dernières vingt-quatre heures, eu dix-sept entretiens avec le délégué de Roosevelt à Belgrade, avec Mr Bliss Lane En outre, j'ai téléphoné tous les jours au Département d'Etat à Washington. J'y ai même téléphoné encore il y a un quart d'heure et notre convention avec les Etats-Unis est déjà conclue, au moins dans une forme primitive : le président Roosevelt m'a fait assurer, et cela d'une façon formelle, qu'en deux mois il pouvait nous envoyer autant de matériel de guerre qu'il nous en faudrait. Naturellement, surtout des avions. En deux mois ! De ces deux mois, presque dix jours déjà sont passés ; dans six semaines, le matériel de guerre peut donc déjà se trouver dans notre pays. En second lieu, et cela a fait précisément l'objet de mon dernier entretien téléphonique, nous obtenons un crédit pratiquement illimité pour tous les achats d'armes.

« Mais presque plus important encore que ce fait déjà si essentiel, il y en a un autre dont je viens précisément de parler par téléphone au Département d'Etat. Comme vous le savez (le général déclara ici qu'il devait remonter de nouveau quelque peu dans le passé), M. Eden est venu, il y a quelque temps, à Belgrade... »

Les promesses de Roosevelt

Mais ici, Momtchilo Nintchich interrompt de nouveau le général. Très en colère, d'un ton où se mêlent un peu de lamentation et beaucoup d'irritation, il dit :

— Ainsi donc, général Simovitch, Eden a été à Belgrade. Je ne l'y ai point vu. J'ai même démenti qu'Eden fût venu à Belgrade. Je l'ai officiellement contesté et j'étais même convaincu qu'il n'y était point venu. Car moi, ministre des Affaires étrangères, je ne l'ai point vu. Les Allemands m'ont fait demander des renseignements à ce sujet et je leur ai donné ma parole qu'Eden n'était point venu à Belgrade. Or, il y était. Ne me comprenez pas de travers, général : je ne regrette point d'avoir dit une non-vérité. Mais je regrette que vous ayez en moi si peu de confiance.

Le général fait comme s'il n'avait pas entendu le ministre.

— Eden m'a rendu visite. Nous avons parlé confidentiellement. Nous sommes en temps de guerre, Messieurs, et les temps de guerre ont leurs lois spéciales. Je vous ai tranquillement laissé démentir, Momtchilo Nintchich, parce que vos démentis m'arrivaient à point. Donc, il était là, il était chez moi et il m'a exposé un état de choses dont vous direz tous qu'il doit rester secret. La diplomatie anglaise est en voie de remporter un énorme succès. Elle est en train de former, avec la Turquie, la Grèce, la Russie et aussi, évidemment, avec nous, un bloc colossal qu'elle veut jeter contre l'Axe. Eden a reçu de Roosevelt des assurances absolument précises. Les Etats-Unis feront de nos pays un arsenal de dimensions inimaginables. Ils enverront navire sur navire dans nos ports. Et l'état-major général anglais, avec lequel j'ai aussi traité, veillera à ce que l'on dispose de troupes suffisantes, de sorte que l'on puisse utiliser, finalement, nos pays comme base d'une attaque contre l'Allemagne.

★

Tous les auditeurs se dressent. Ils tendent la main au général. Celui-ci leur donne le « shake hand », il est heureux. Comme Momtchilo Nintchich conserve, au milieu de cette démonstration, une certaine réserve, le général Simovitch se dirige vers lui, lui prend les mains, qu'il secoue, et lui dit :

— Il y a des malentendus entre nous, Momtchilo Nintchich. Lorsque les temps seront plus calmes, je vous donnerai toutes les explications et réponses désirées. Mais, pour le moment, vous devez vous fier aveuglément à moi. C'est le devoir de l'heure ! Je vous demande donc d'agir comme suit : vous avez assez souvent traité avec la légation d'Allemagne. Continuez, je vous prie, à le faire. Prenez, si possible, de nouveau et tout de suite, contact, peut-être même à cette heure, avec le ministre du Reich. J'ai encore besoin, exactement, de soixante-dix heures. Pendant ces soixante-dix heures les Anglais seront arrivés en Yougoslavie. L'état-major général anglais m'a encore indiqué, cet après-midi, ce nombre d'heures comme étant nécessaire à cet effet. Ensuite, les avions anglais atterriront sur nos aérodromes. Ils occuperont avant tout et sans tarder le champ d'aviation de Mostar. A Dubrovnik, abordera une flottille de sous-marins anglais. Toute une série de faits de ce genre se produira au cours de ces soixante-dix heures. Mais nous devons avoir ces soixante-dix heures. Les Anglais ont encore d'autres projets ; seulement, ceux-ci sont vraiment si secrets que je ne puis, même ici, les révéler. Pour les exécuter, nous avons besoin également de soixante-dix heures. Allez trouver le ministre d'Allemagne, Momtchilo Nintchich, et dites-lui simplement, comme vous l'avez déjà fait, — ce qui était, d'ailleurs, une excellente idée de votre part, — que la Yougoslavie maintient son adhésion au Pacte tripartite. Promettez à ces gens-là ce qu'ils veulent, mais retardez tout de soixante-dix heures. Et lorsque ce délai sera expiré, nous agirons.

Le ministre des Affaires étrangères dit alors :

— Pendant notre entretien, général, vous avez été appelé au dehors. Je voulais précisément vous dire que la légation allemande à Belgrade ne traite plus avec le gouvernement yougoslave.

Le général Simovitch tressaille et demande, d'une voix un peu rauque :

— Ils ne traitent plus avec nous ?... Ont-ils déclaré cela officiellement ?

— Ils ont déclaré cela officiellement ! Ils sont manifestement trop informés déjà de nos plans.

Les Croates

Dans toute la salle règne soudain un grand silence. On s'assied, sans rien dire, à la table. Cette nouvelle-ci est mauvaise, après le réjouissant message d'Amérique. Un des ministres — qui a visiblement l'intention de faire oublier cette information relative à l'attitude de la légation allemande — demande au président si Roosevelt est réellement informé de la situation des Croates.

Le général Simovitch, contrarié par cette malheureuse question, a un léger soubresaut, car de l'entretien téléphonique qu'il a eu précédemment, il garde un souvenir pénible, qui l'oppresse.

Les Croates !

Le désaccord qui existe entre Serbes et Croates est un fait et la connaissance de cette affaire très européenne doit, en effet, être parvenue jusqu'aux oreilles du président américain. Car, au cours de l'entretien téléphonique que le général vient d'avoir avec Washington, le président Roosevelt lui a fait demander : « N'y a-t-il pas des complications à attendre avec les Croates, la reine d'Italie Hélène étant une fille du roi Nikita ? Les Croates ne tendraient-ils pas, peut-être, pour cette raison, à sympathiser avec l'Italie ? »

C'est ce que le président américain voulait savoir.

Embarrassé, le général avait dû répondre que Roosevelt commettait une légère confusion entre Monténegro et Croatie.

Alors, à l'autre bout de l'onde téléphonique, on n'était plus revenu sur ce sujet.

Mais, bon, cela n'avait, au fond, pas beaucoup d'importance ! Seulement, le général se rappelait avoir déchiré un billet, celui sur lequel était inscrit le nom du Dr. Matchek. Et, maintenant, l'affaire du leader des Croates reparaît à la mémoire de Simovitch.

On est allé chercher Matchek, lors du putsch, on l'a fait venir à Belgrade. On l'a comblé de promesses. On lui a dit que l'on reconnaissait la nécessité de résoudre généreusement le problème croate.

Comme le Dr. Matchek se montrait méfiant et refusait de se laisser chapitrer, on lui a dit : « Monsieur le docteur Matchek, si la Yougoslavie entre en guerre avec l'Allemagne, c'est vous qui en porterez la responsabilité ! Au contraire, si vous entrez dans le ministère, tout s'arrangera avec le Reich ; en effet, nous ne voulons rien entreprendre contre l'Allemagne. Mais les Allemands attendent que soit enfin publiée notre déclaration gouvernementale. Si cette déclaration porte aussi votre nom, la tension disparaît et nous gagnons le temps nécessaire. Entrez donc dans le ministère. Vous épargnerez ainsi la guerre à la Yougoslavie ! »

Alors, le Dr. Matchek capitula : il entra dans le gouvernement. Le général Simovitch était même allé jusqu'à embrasser le Dr. Matchek et à lui dire : « Nous voulons avoir confiance l'un dans l'autre, car nous sommes deux vieux camarades de l'aviation ! » En réalité, pendant la guerre mondiale, l'aviateur Simovitch avait combattu dans un autre camp que l'aviateur Matchek. Celui-ci a reconnu trop tard que tout cela était faux et il maudit l'heure où il s'est laissé duper.

La situation intérieure

Cependant, Momtchilo Nintchich profite de cette confusion manifeste du général et du fait que le Conseil semble, pour le moment, sans direction ; il profite aussi de la mention qu'on vient de faire de la situation en Croatie pour dire ce qu'il a sur le cœur.

Il commence par assurer au général Simovitch qu'il ne fait qu'un avec lui. Il reconnaît que les circonstances spéciales exigent des mesures spéciales. Il déclare pourtant devoir maintenir son exigence : il faut qu'à l'avenir, lui, Nintchich, participe à tout. Cette remarque s'accompagne d'une ombre pénible de vanité blessée qui passe sur son visage. Mais il poursuit rapidement son discours et il déclare qu'il doit malheureusement amener la conversation — et, espère-t-il, une très sérieuse conversation — sur un sujet qui lui paraît extrêmement important. Ils semblent tous laisser hors de compte la situation politique interne de la Yougoslavie. Dans le pays, on a peur des Allemands. Le développement de la question croate a produit également une mauvaise impression sur la population.

Quelques ministres contredisent cette affirmation, mais, en général, on en reconnaît l'exactitude. Simovitch est tout simplement consterné. Le sentiment public est mauvais ? On a peur ?

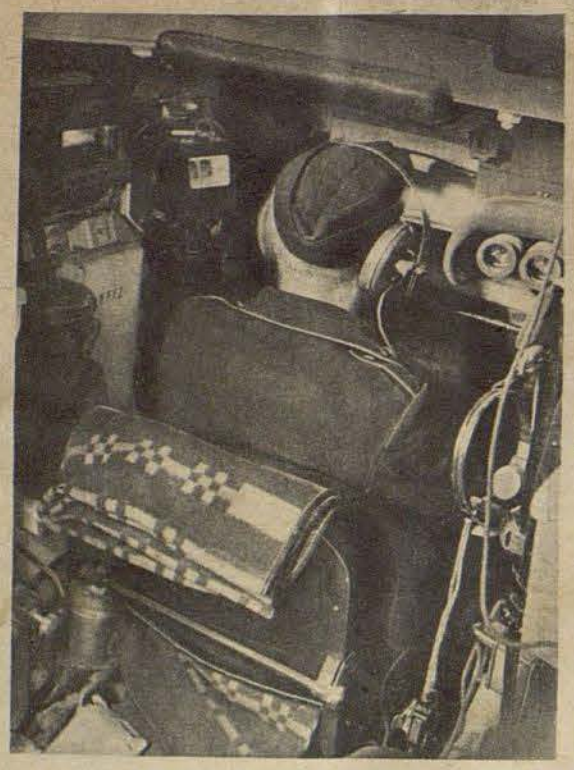
— Oui, affirme maintenant un autre des ministres, on a peur. Les Allemands n'ont, en effet, remporté que des succès militaires dans toute l'Europe. L'idée qu'un jour ils envahiraient le pays préoccupe et inquiète, en général, la population yougoslave. Quant aux Croates, on les considère presque comme une armée qu'on aurait dans le dos.

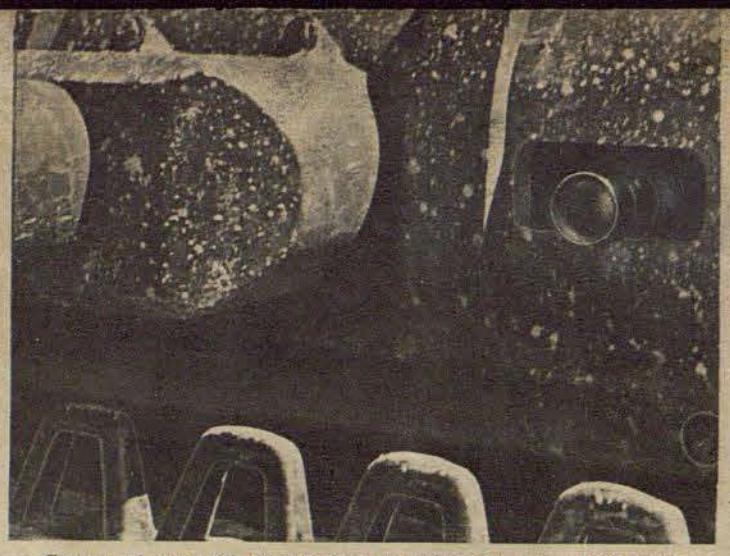
Simovitch est déprimé. L'assemblée aussi.

Le général recommence à mettre en lumière les dispositions favorables de l'Angleterre et de l'Amérique. Mais un ministre lui répond que c'est là une idée qui ne peut servir à la propagande en Yougoslavie, la classe bourgeoise du pays sait parfaitement comment l'Angleterre a, jusqu'ici, laissé en plan ses alliés plus petits.

A ce moment se produit quelque

Suite page 35



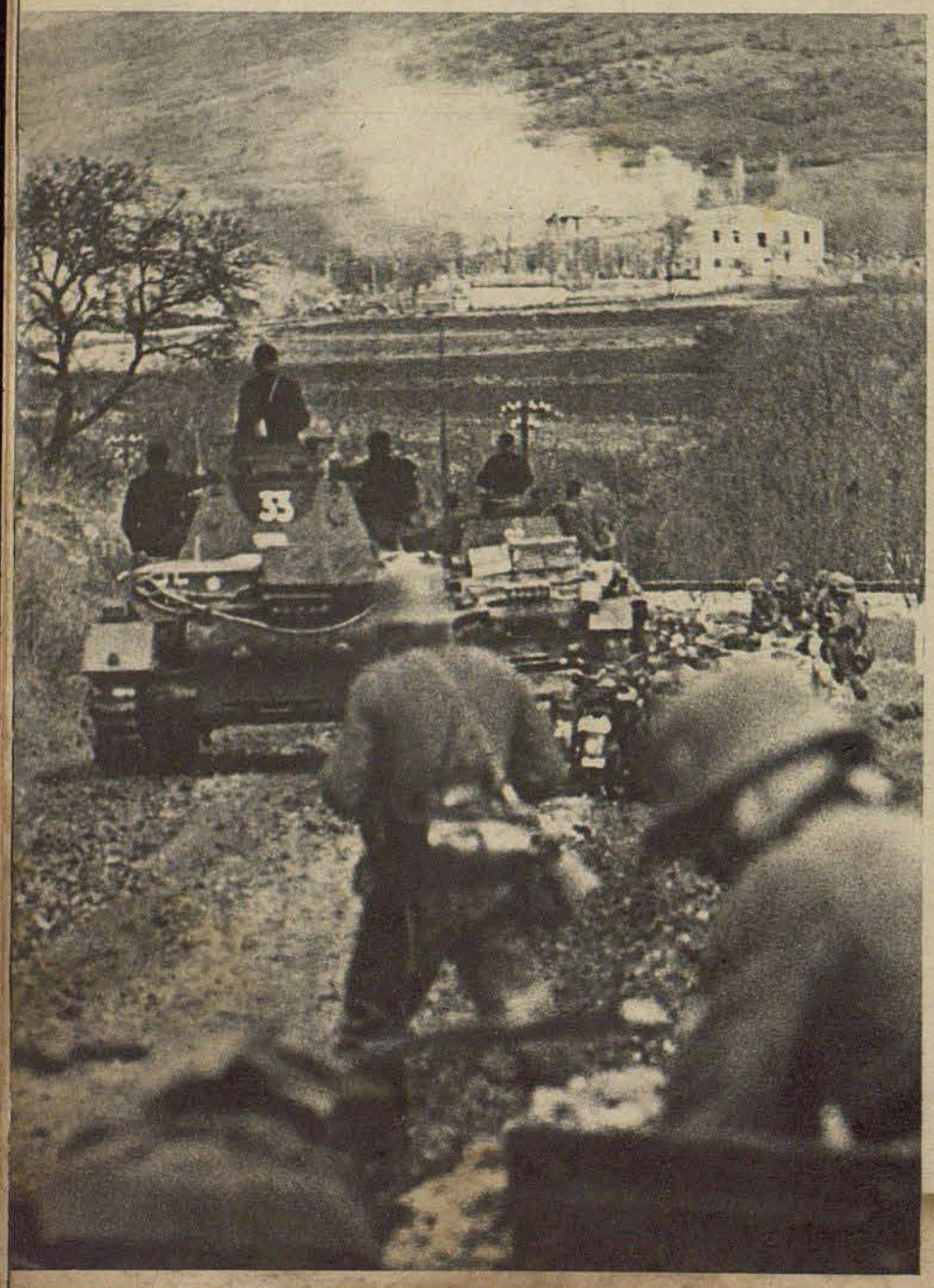


Canons et appareil photographique voisinent. *Dans l'episcope du tank s'insère le téléobjectif à qui l'on doit le reportage suivant*

Lundi 7 avril 1941 : la poussée commence. *Le matin, à la première heure, les tanks allemands ont franchi la frontière bulgaro-yougoslave. En tête, "Erika", le tank du commandant et de notre envoyé spécial. Le commandant (photo de droite) transmet à son conducteur et à son équipage les ordres en cours. En même temps, les autres tanks de la colonne se mettent en mouvement. Le conducteur (photo de gauche) lance son tank sur les lacets de la route montante. Notre envoyé spécial nous dit que cet homme est resté au volant quatre jours et quatre nuits d'affilée sans être remplacé ni connaître le moindre repos durant tout ce temps*

Avec la Division-Fantôme

L'envoyé spécial de "Signal" et son objectif ont suivi, d'un tank d'avant-garde de la "Division-Fantôme", l'avance-éclair en Serbie. Il s'agit de la même division qui fit tant parler d'elle et glaça les coeurs d'effroi par son apparition fantastique à Abbeville et à Dunkerque, en été 1940. D'où le surnom qu'on lui a donné.



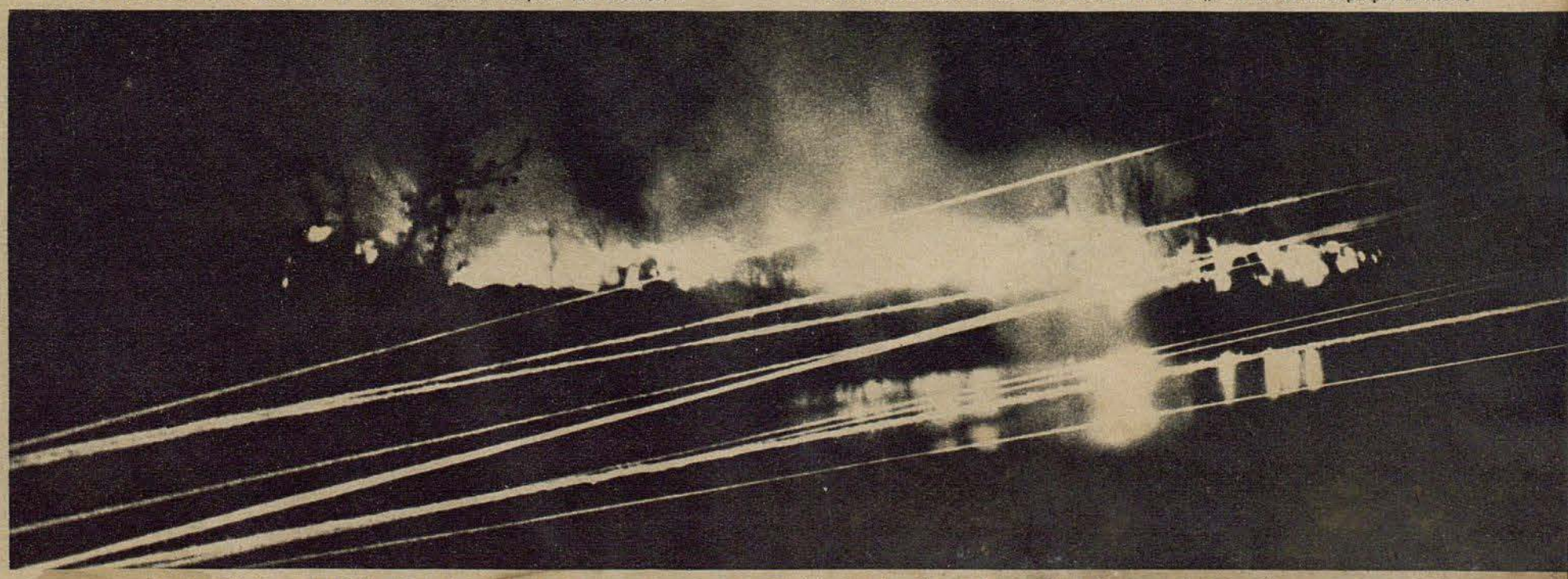
L'artillerie a brisé la résistance principale à la frontière; les casernes de Tzaribrod ne sont plus que fumée et flammes. Les colonnes de tanks poussent le long de la route « Europe-Asie » et protègent l'avance. Peu d'heures après, les abris serbes, encastrés dans les replis de la montagne, sont pulvérisés par l'artillerie et les bataillons de mitrailleurs qui ont rencontré une âpre résistance

Les tanks ne connaissent pas une minute de répit. Cependant que de tous côtés la bataille fait rage, ils avancent dans la direction de Pirot. Un peu avant d'y arriver, ils se heurtent à la résistance de l'artillerie de campagne serbe. Les détachements d'artillerie de la division de la Morava tentent de contenir les colonnes allemandes. Au commandement « Artillerie, en avant ! » l'artillerie allemande attaque, et le téléobjectif photographie un coup au but exterminateur,

Au bord de la route. *« Pendant les moments de répit, raconte notre envoyé spécial, il nous arrivait souvent de parcourir de grandes étendues sans rencontrer la moindre résistance; on se serait cru en pleine paix. Les paysans étaient en train de cultiver leurs champs, les moutons broutaient l'herbe des prairies, et un vieux pâtre, se découvrait suivant d'un œil stupide les machines diaboliques qui défilaient devant lui... »*

« A quelques kilomètres de là, la guerre bat son plein ! *Derrière les remblais et les fossés, dans les broussailles, un fracas assourdissant se fait entendre. De grands et petits détachements d'infanterie serbe multiplient leurs efforts, dans l'espoir de contenir l'avance allemande; mais cela ne dure guère. L'adversaire finit par quitter sa position; on le désarme, et nos infirmiers s'occupent des blessés. »*

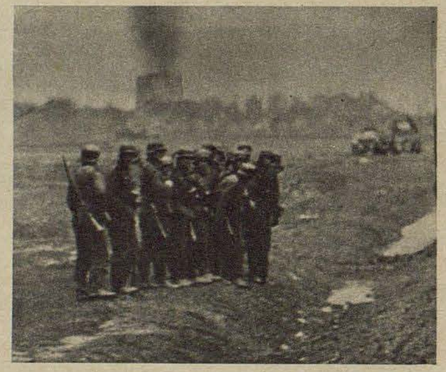
« La voie est libre », „Romulus" dixit. *Un peu avant d'atteindre Nich, „Romulus", l'avion de reconnaissance de la division, recommence ses évolutions au-dessus de la colonne en marche. Aussi bien, des avions de reconnaissance accompagnent l'armée pendant la marche afin de dépister les mouvements, les positions d'artillerie et les nids de résistance ennemis, ou encore afin de diriger le feu de notre propre artillerie*



Dans la nuit, des gerbes de feu, des colonnes de feu. *Le combat nocturne est particulièrement dur. L'ennemi oppose une résistance acharnée dans un village, peu avant Alexinatz. Le village est en flammes, et toute la contrée vallonnée en est rendue visible. Les toureiles des tanks sont tournées dans la direction de l'ennemi. Les traînées des balles à traces lumineuses strient le ciel : on dirait des filets tendus sur le paysage de cauchemar. Peu après minuit, la résistance est brisée*

Les sections de choc vont de l'avant. *A Iagodina, on recourt à des troupes de choc pour harceler l'ennemi retranché dans le village. Deux camions blindés transportant des troupes foncent vers le but assigné. Des "hommes de choc", aguerris aux assauts, sautent prestement des camions et se glissent le long de la lente du tank, dans la direction du nid de résistance ; ils ont la ceinture garnie de grenades à main et un pistolet armé au poing (en haut). Presque au même instant, le télé-objectif photographie une section de D.C.A. légère qui gagne rapidement l'avant, afin de seconder les troupes de choc (photo à gauche)*

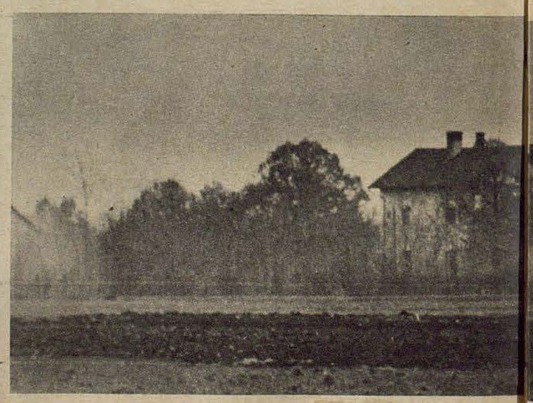
Les mines plates anglaises. *Cependant que les sections de choc délogent l'ennemi des maisons où il s'était retranché, les sapeurs ôtent les mines plates dont la route d'invasion était semée. Cette besogne périlleuse est à peine achevée que les tanks rejoignent les troupes assaillantes et les dépassent*



Le soir, près de Labovo. *Un convoi militaire ennemi vient d'arriver près de Labovo, dans la vallée moyenne de la Morava. Les Allemands sont accueillis par un feu nourri d'artillerie et des pièces de défense antichar. L'artillerie allemande occupe de droite à gauche, les positions qui lui sont assignées et ouvre un feu concentrique sur les positions repérées.*

Cependant que les balles à traces lumineuses des tanks allemands tiennent l'adversaire en échec, des sections d'assaut s'élancent contre l'ennemi et protègent le quai

Iagodina tombe. *L'après-midi a été chaude des deux façons. Des maisons du village sortent les Serbes; ils ont les mains en l'air et agitent des drapeaux blancs. Les prisonniers défilent en longeant les tanks; on les dirige vers les dépôts collectifs*



La D.C.A. s'attaque à une gare. *L'adversaire oppose une résistance particulière dans le secteur de la gare, située à la périphérie de la ville. La D.C.A. se met en position sur le terrain plat. C'est à peine si, dans le crépuscule tombant, on distingue les pièces alignées*

Rassemblement. *Des heures durant, la bataille fait rage entre chien et loup et jusqu'à la nuit tombante. Mais les tanks allemands finissent par enlever la position ennemie. Des fusées éclairantes s'élèvent : c'est le signal de rassemblement. Un soir et une victoire de plus...*

L'épouvante règne dans un village serbe

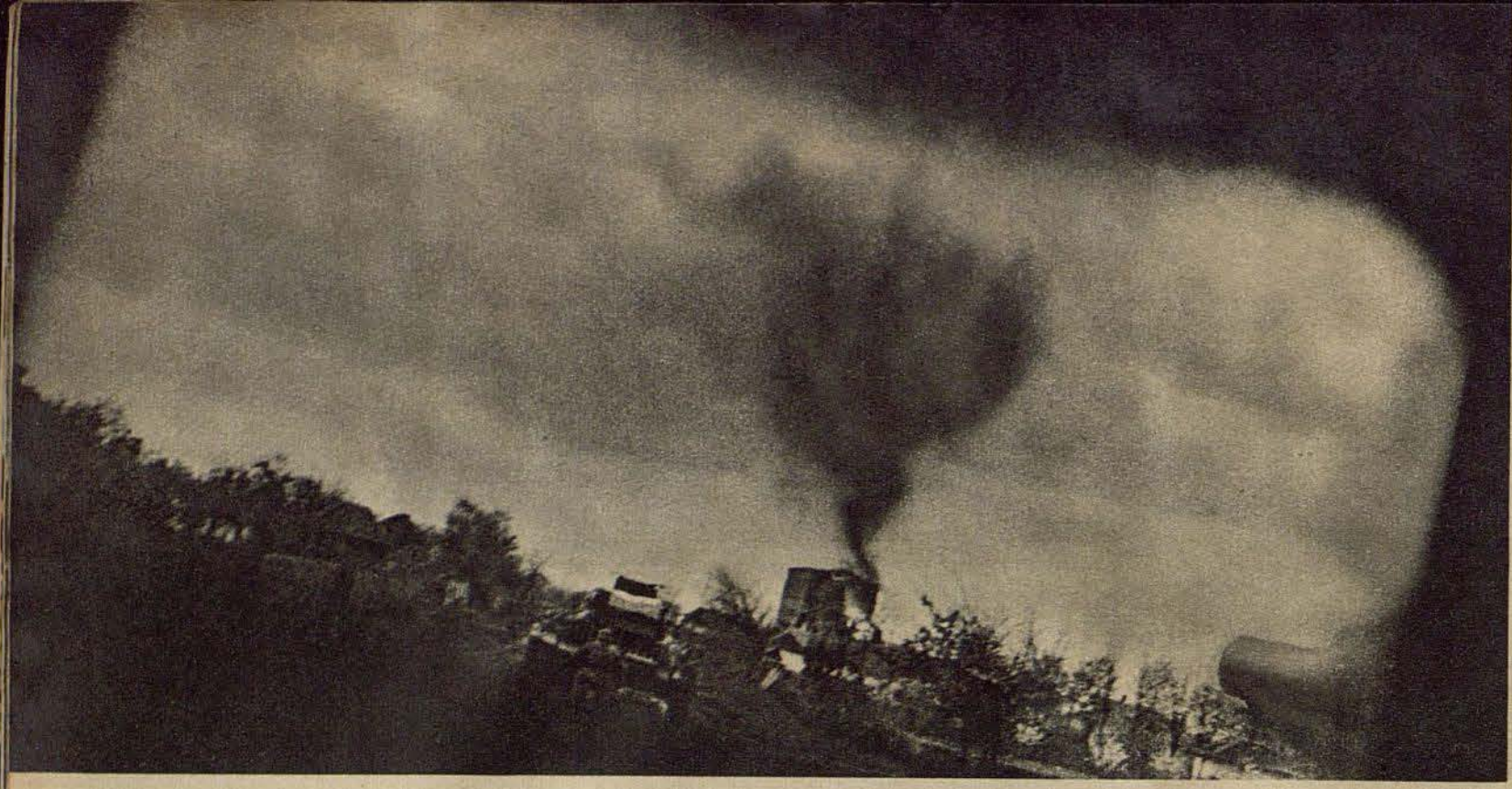
« Un peu avant d'arriver devant un village, écrit notre envoyé spécial, nous sommes avertis que le gros de la division de la Morava est en vue. Et aussitôt un feu nourri d'artillerie salue nos tanks. La défense antichars de l'ennemi est installée près de l'église. Il faut pourtant passer coûte que coûte ! Mon tank dévale les quelques lacets de la route et dépasse la position ennemie de défense antichars. Les projectiles éclatent à droite et à gauche du tank, le feu n'est guère efficace. Nous faisons halte aux abords du village. Soudain, nous recevons un radiogramme du tank qui nous suit : « Tank « Schimmelmann » à tank « Erika ». L'artillerie ennemie de gauche règle son tir sur votre voiture, changez immédiatement position et abritez-vous ». Incontinent, le tank tourne, les chenilles grincent. Il était temps, l'artillerie ennemie a tôt fait de transformer la position abandonnée en cratère. A une vitesse endiablée, nous continuons notre route. Notre artillerie et l'artillerie de nos tanks préparent l'assaut du prochain village. Nous pouvons exactement déterminer les points d'impact. A présent, nos tanks attaquent, les canons font feu tous à la fois. Mais nous n'avons pas encore atteint le barrage de la route, à l'entrée de la localité, que la résistance est brisée. Tanks et pièces d'artillerie défoncés jonchent la route; des piles de munitions achèvent de se consumer. Toute la route est embrumée de fumée. Tout à coup, un soldat serbe court à notre rencontre, son visage exprime l'épouvante. Il a fui et ne souhaite plus qu'une seule chose : échapper à l'enfer

Sous un feu direct! *Au tournant de la route, nous fûmes brusquement assaillis par un feu de mitrailleuses, ce qui nous contraignit à fermer aussitôt les écoutilles. Je me suis empressé de fixer par l'objectif le terrain qui se présente à la vue du tireur : une fente étroite doit suffire à l'orientation, à la conduite et au tir*

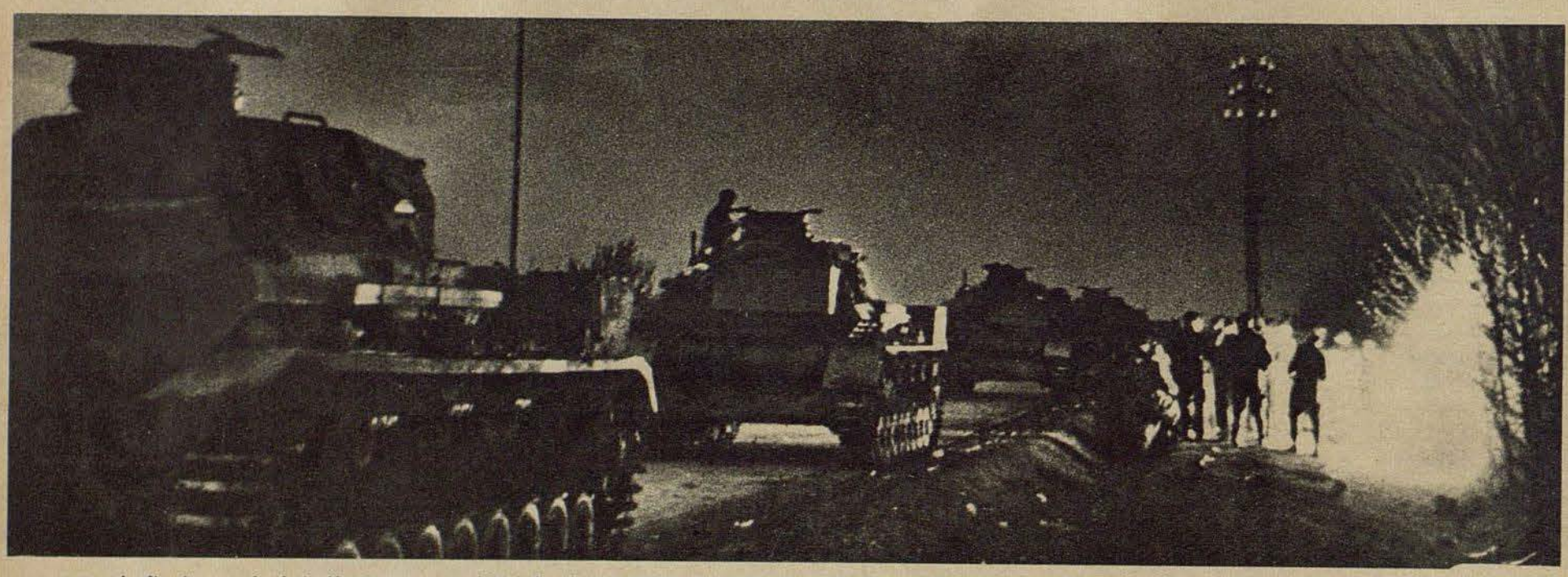
Capturés! *On vient de mettre la main sur un groupe de civils armés, des francs-tireurs; tapis dans les caves et sous les toits, ils n'avaient cessé d'inquiéter les soldats allemands*

Le chargement d' "Erika". *On fait la grand' halte. Notre première pensée va à notre tank "Erika". On vérifie l'état des chaînes et de leurs maillons, rudement mis à l'épreuve sur les chemins impraticables. Avant toute chose, il faut reconstituer l'approvisionnement en munitions. La colonne de ravitaillement est là et l'on procède au chargement d' "Erika".*

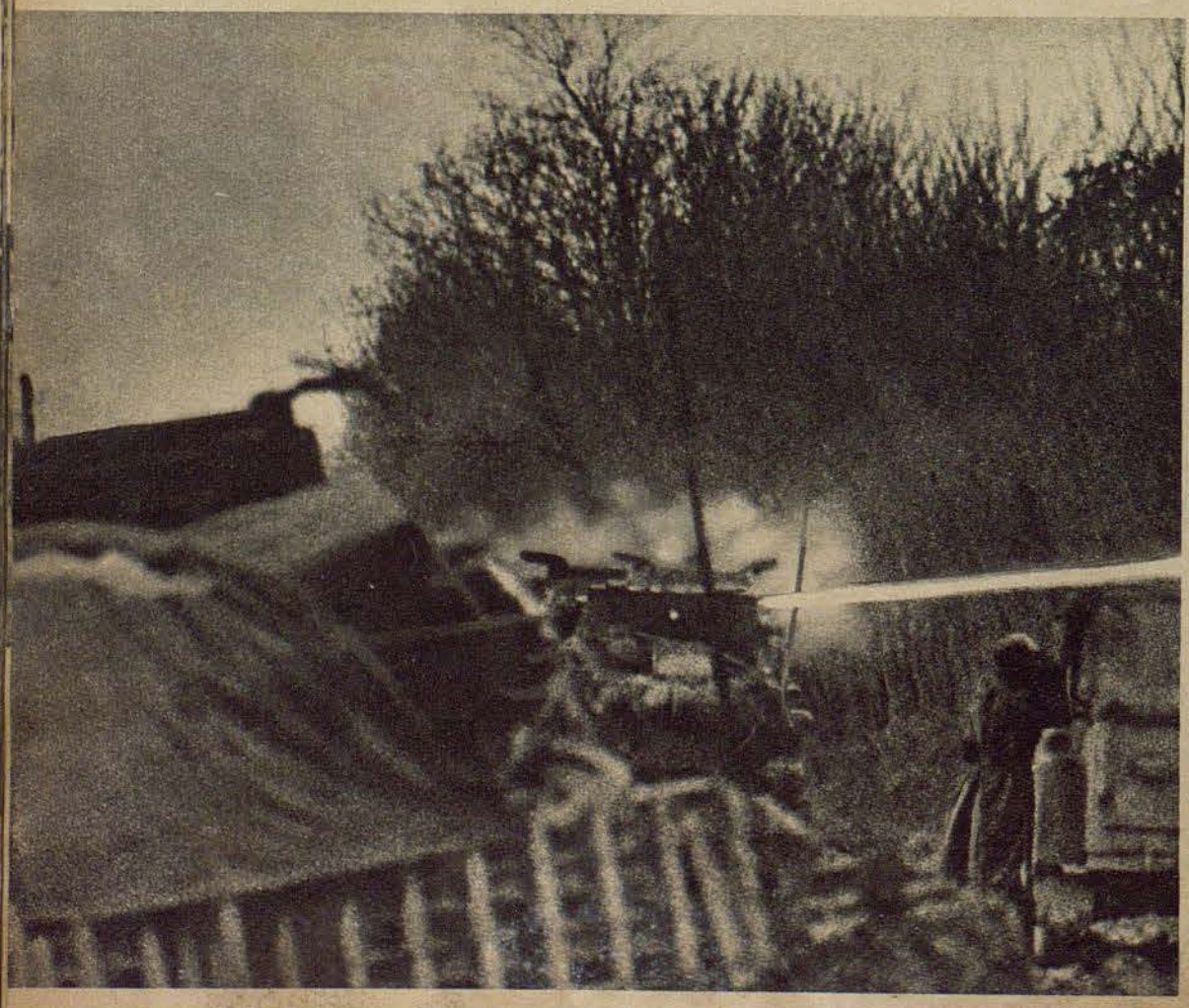
«Nous avons réussi!» *Quand les tanks font halte, les hommes des sections de choc qui les accompagnent s'accordent, eux aussi, une détente bien gagnée après de rudes combats. Les uniformes portent la trace des derniers engagements, sévères entre tous. On entoure l'adjudant qui raconte son dernier exploit, un audacieux coup de main sur un nid de résistance*

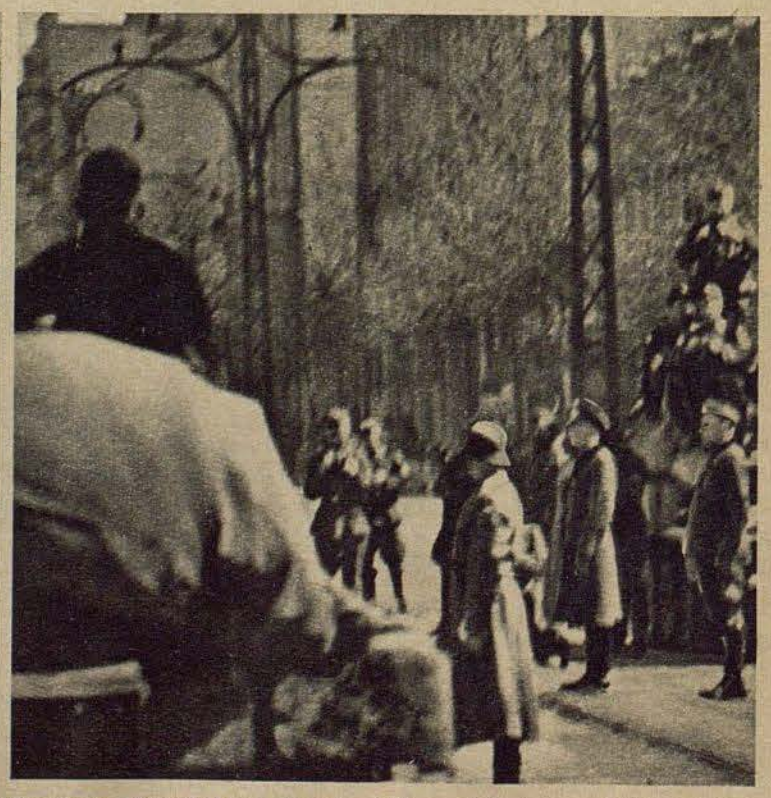


« **La chose ne voulait pas marcher** » *raconte notre collaborateur. Notre tank commençait à glisser dans la rue presque impraticable du village et il n'était pas facile, de cette mauvaise position, de photographier les phases du combat. Un village avec un moulin représente le dernier obstacle principal devant Belgrade. Le tank devant nous avait tiré sur le moulin qui est maintenant en flammes. Les mitrailleuses du moulin se taisent. Avec précaution, notre tête de colonne rampe en avant. Protégé par le tank précédent, le conducteur dirige sa machine à travers la boue épaisse, prêt à tout instant à apporter un message important à l'arrière, à l'état-major*



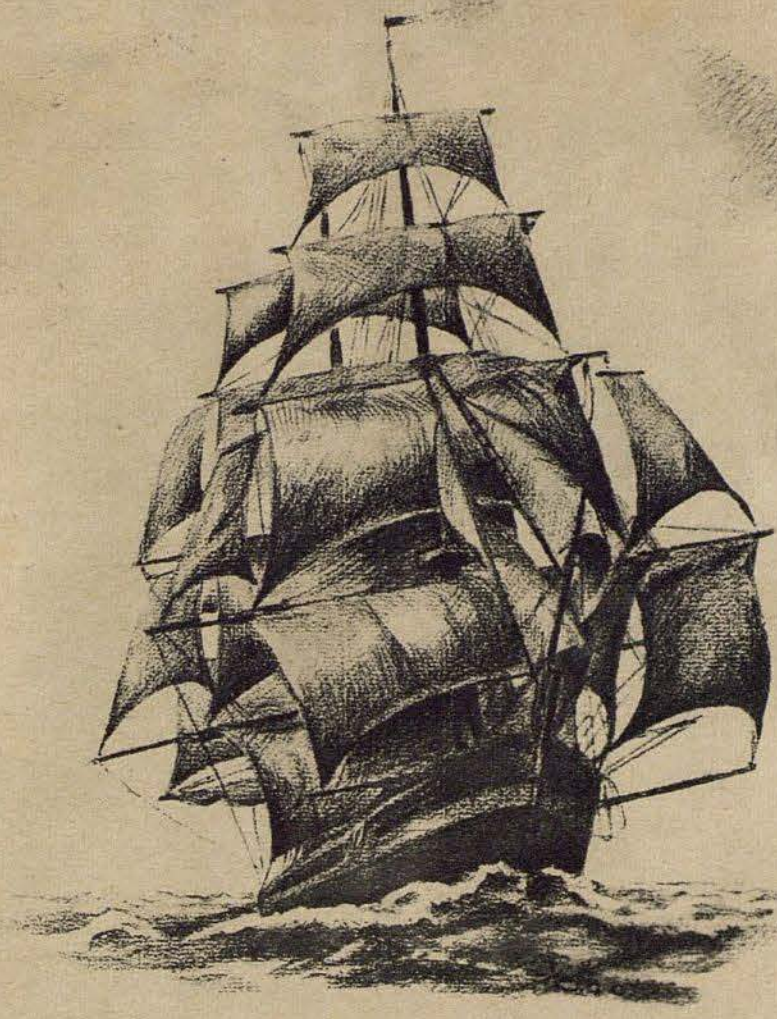
A dix heures du but. *Notre troupe a fait halte à la nuit tombante. On place des sentinelles de protection, des feux de camp s'allument. La nuit est froide; près du feu, un groupe chante une chanson; la bouteille circule. Ces hommes viennent de subir une semaine de combats, mais la tension les empêche de dormir. Tous les visages reflètent l'attente du prochain événement. Ce fut une des heures les plus impressionnantes de cette campagne : la nuit avant la prise de Belgrade*



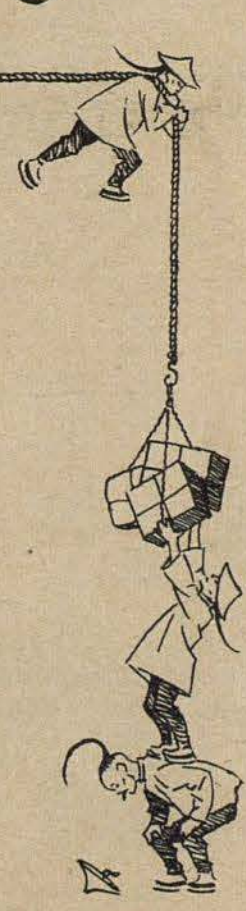


Dimanche, 13 avril 1941, midi. *Il y a 24 heures (photo à gauche), nos tanks se trouvaient encore en plein combat avec la division serbe de Morava. Maintenant, les canons se taisent et les tanks victorieux défilent devant le commandant. Une autre page glorieuse dans l'histoire de la Division-Fantôme vient d'être écrite*

Clichés pages 12-18: Arthur Grimm, de la PK.



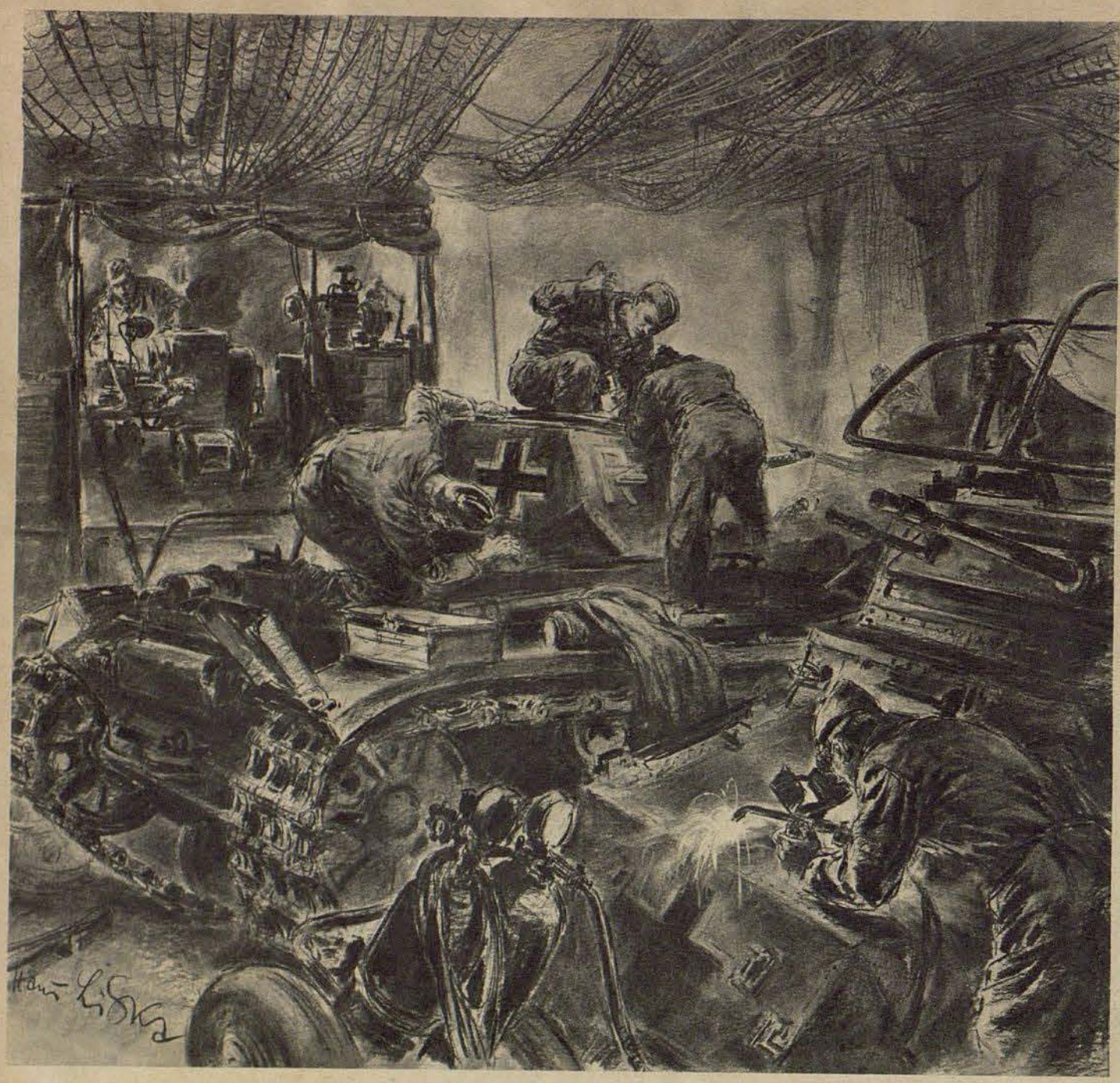
HUIT LONGS MOIS



durait le voyage

jusqu'au lointain Royaume des Célestes; pour atteindre les côtes Australiennes, un bon voilier en mettait au moins 7, et jusqu'au pays merveilleux des Amazones, il fallait 2 à 3 mois, tandis qu'un voyage vers l'Amérique du Nord prenait "seulement" six semaines. Mais quelle témérité toujours renouvelée et quel esprit d'entreprise ne fallait-il pas, sur ces chemins longs et pleins de danger, pour ouvrir le monde à ses produits. Pourtant ce fut la condition sine qua non et la pierre fondamentale de l'ascension de la Maison "4711", jusqu'à la grande entreprise de réputation mondiale qui, outre son Eau de Cologne renommée et ses autres créations de parfums, produit presque toute la gamme des articles de beauté, dans une qualité unique.

"4711" – Par sa qualité – la Marque Mondiale.



... Et nous qui voulions enfin dormir, cette nuit-là !

...Les huit hommes travaillent comme des fous ; ils veulent être les premiers à avoir terminé...

L'avance, rapide comme l'éclair, des troupes motorisées allemandes à travers les chaînes montagneuses aux chemins impraticables de Yougoslavie et de Grèce a transformé la campagne des Balkans, à peine commencée, en une éclatante victoire des Allemands. Ces exploits incomparables que l'ensemble des experts militaires de nos adversaires et des neutres ne se lassent pas de considérer comme un miracle technique, s'expliquent, en dehors de la haute valeur militaire individuelle et de la qualité du matériel, par la mise en action sans précédent des troupes "I". "Signal" introduira aujourd'hui ses lecteurs près du soldat "I", un des hommes ignorant le mot "impossible". Ce nouveau type d'homme, une combinaison de mécanicien d'auto et de soldat discipliné, devait être créé afin de rendre possibles les avances, rapides comme l'éclair, qui sont les caractéristiques de cette guerre. Leonhard Fichte, chef militaire d'atelier de l'échelon "I" d'une section d'éclaireurs en voiture blindée, et combattant de la campagne de l'Ouest, rapporte ici les impressions du front des soldats "I"

TOUTE la nuit et jusqu'au petit jour, notre section de réparations avait rafistolé les machines du détachement d'éclaireurs blindés, restées en panne ce jour-là, ainsi que d'autres voitures. Au matin, les travaux étaient terminés, les machines pouvaient rejoindre le détachement qui combattait en première ligne et elles reprirent immédiatement la route. Entre temps, nous était parvenu l'ordre suivant : Section I doit se rendre immédiatement à Recey. Nous partons donc pour Recey où nous arrivons enfin à 23 heures et nous campons dans une grande ferme en bordure de la route. Les réservoirs sont vides ; où trouver de l'essence ? Les voitures de ravitaillement du détachement ont filé loin devant. Notre maître-mécanicien part à la découverte ; aura-t-il bon flair ?

Nos braves mécanos de la section I, presque tous chauffeurs, du reste, ont eu un travail fou ces jours derniers. Hier, il a fallu travailler toute la nuit jusqu'au matin et aujourd'hui ils ont dû rester au volant presque vingt heures. Si encore ils n'avaient eu que leur voiture à conduire, mais il leur fallait encore remorquer une autre machine : quatre voitures blindées que le détachement avait laissées en panne et deux camions touchés par le feu de l'ennemi ou abandonnés. Nous les avions donc remorqués jusqu'à Recey ; mais, pour une fois, nos braves camarades en avaient assez. La chaleur torride se joignant à la fatigue, ils étaient fourbus et n'avaient qu'une idée : dormir, fermer leurs yeux brûlants ! Sans paille, sans couverture, enfin dormir !

Pourtant, l'un d'eux ayant découvert un petit ruisseau, ils veulent prendre un bain, à 23 heures ! N'importe, ils ont enfin trouvé de l'eau et vont pouvoir laver l'épaisse croûte de poussière que la route a collée sur les visages. Cela vaut bien la peine de sacrifier un quart d'heure de sommeil, mais pas une minute de plus et tout le monde va ronfler.

Ce repos bien gagné, ils en seront pourtant frustrés. A 23 h. 15 exactement, avec la ponctualité habituelle, nous arrive le rapport du détachement signalant les manquants : trois voitures légères, un huit roues, laissés sur la route de Recey-Auxonne-Dôle. La section I doit aller les chercher, les réparer et rallier à Besançon.

Ces manquants, c'est pour nous un manque à dormir, et nous aurions pourtant grand besoin de sommeil. Il va falloir se mettre immédiatement à réparer les machines remorquées dans la journée et repartir à la pointe du jour... Et nous qui voulions enfin dormir cette nuit!

Je récapitule vite tout ce qu'il nous faudra avoir fini jusqu'au lendemain matin, car demain de nouvelles machines devront être prises en remorque et celles que nous avons remorquées aujourd'hui en état de marcher. Cela nous fait au moins 7 à 8 heures de travail, si tout le monde en met un coup, contremaître, mécanos, chauffeurs et l'homme d'accompagnement. Autrement nous n'aurions jamais fini jusqu'au matin. Le désir de ne plus remorquer ou être remorqué le lendemain donne de l'élan aux camarades et, quatre par machine, ils se mettent à la besogne.

La première machine blindée a reçu le coup en plein moteur ; il faudra donc l'enlever, le remplacer, ressouder le blindage. L'engrenage de la deuxième ne fonctionne plus, embrayage et pignon de commande sont endommagés. Il faut donc tout enlever, renouveler l'embrayage, remplacer le joint d'accouplement de la roue d'avant. Mes huit hommes travaillent comme des possédés, chacun voulant être le premier à avoir fini. A 6 heures du matin, la besogne est en effet terminée. Et ce n'était pas une petite affaire, surtout la nuit, éclairés seulement par des lampes de poche, et après les énormes fatigues des nuits dernières et des jours précédents.

La troisième machine, un char à six roues, a été endommagée par un éclat d'obus : conduites d'essence et d'huile éclatées, le radiateur coule, court-circuit dans l'équipement électrique. Tout cela doit être démonté, ressoudé. La quatrième machine, un huit roues, a l'engrenage endommagé, les commandes ne fonctionnent plus. Il va falloir

démonter le tout, ressouder les pièces, car nous n'en avons pas de rechange pour le moment. Même résultat pour cette équipe que pour la première. A 5 h. 30 les machines sont réparées.

Les deux camions ne donnent pas tant de travail. Joint de culasse du cylindre à remplacer pour le premier, et, pour le second : arbre de cardan à remplacer et le radiateur à ressouder. Les hommes ont déjà fini à trois heures. Quelques-uns doivent relever la garde fournie par les chauffeurs. Nous devions voir le lendemain matin qu'il n'était pas superflu de monter la garde, bien que nous fussions à 80 kilomètres en arrière du détachement.

Cette nuit-là, il faisait noir comme dans un four. L'endroit où nous travaillions n'était éclairé que par la lueur des lampes de poche et par les gerbes d'étincelles vertes de l'appareil à souder, qui accrochait des reflets sur les torses nus et ruisselants de sueur et d'huile de nos hommes. Il fait lourd et le travail est pénible. Vers 4 heures, l'aube commence à poindre et le travail avance plus vite à la lumière du jour. Je vois déjà que toutes les machines seront prêtes avant 7 heures.

Entre temps, notre maître-mécanicien est de retour, sa voiture pleine d'essence trouvée à 60 kilomètres au nord-est de notre route, près de Donjeux. Son flair est déjà devenu proverbial. Désespérant de nous retrouver avant le jour, il allait s'étendre quelque part pour dormir avant de chercher à nouveau notre piste quand il aperçut les étincelles lancées par l'appareil à souder. Voyant que nous étions tous occupés, et sachant qu'il faudrait se mettre en route dès le petit jour, il fait tout seul le plein d'essence de nos machines. Puis, s'étendant sur le sol, au bout de deux minutes on l'entend ronfler comme un moteur.

A 6 heures, nous voilà prêts. Pour éviter que les hommes ne s'endorment au volant, je leur accorde deux heures de repos. A peine couchés, ils sont déjà dans le plus profond sommeil. Depuis 36 heures, ils n'avaient pas fermé l'œil.

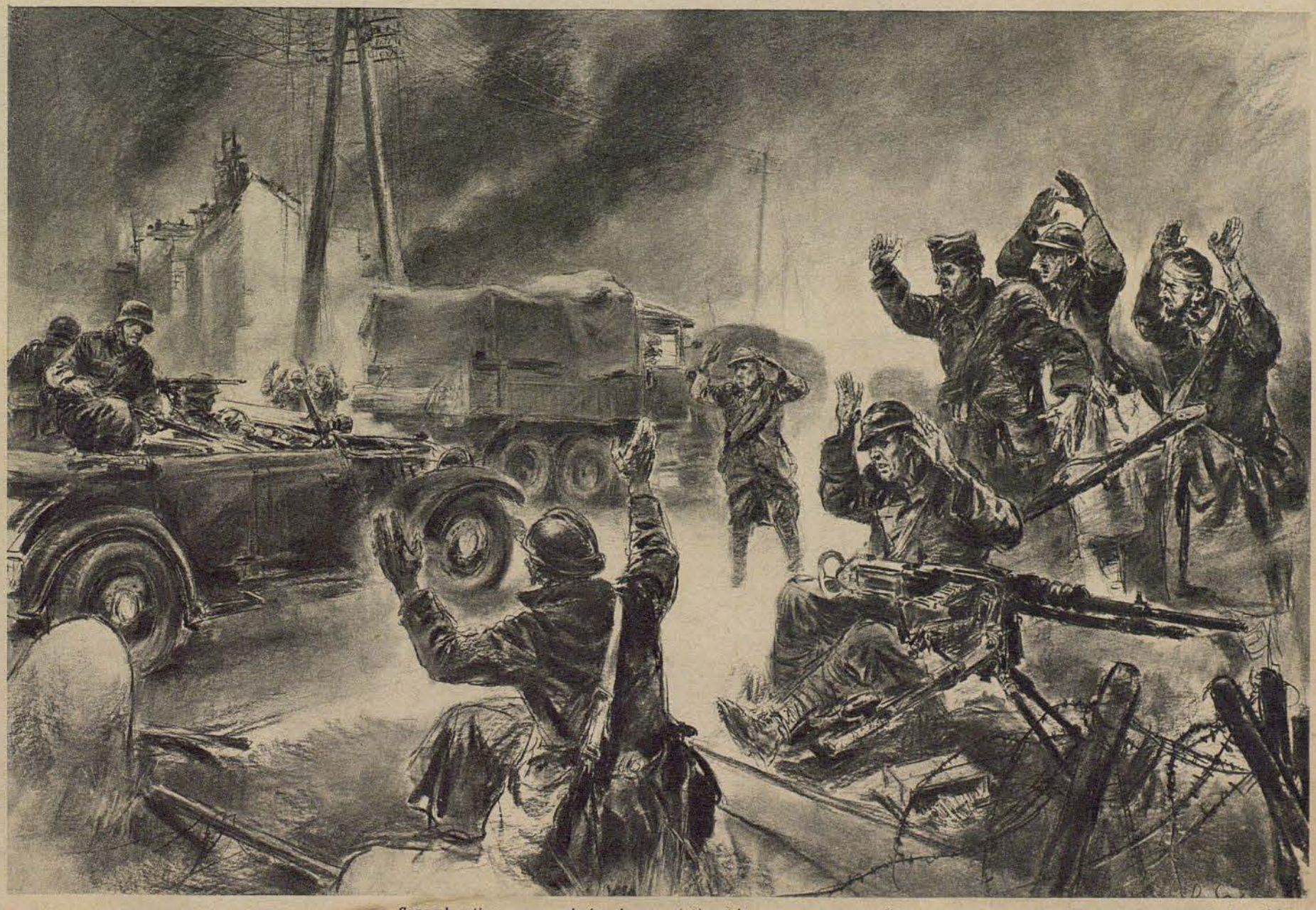
Je n'avais pu encore m'endormir — peut-être étais-je trop fatigué ? — quand, soudain, j'entends sur notre route des bruits de moteurs, éloignés d'abord, puis de plus en plus rapprochés. Déjà nos sentinelles donnent l'alerte. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Encore des réparations ? Que le diable !... Mais je vois aussitôt de quoi il retourne. Ce sont des Français. Toute une colonne de voitures qui passent à toute allure sur la route près de notre campement. Ils filent comme s'ils avaient le feu à leurs trousses, et déjà ils ont disparu. L'alerte, le bruit des moteurs, ont naturellement réveillé tous mes gars. Le maître-mécanicien saute sur une moto, l'homme d'accompagnement avec fusil-mitrailleur dans le side-car, et ils se mettent à la poursuite des Français. Un chauffeur, un autre mitrailleur et moi nous sautons dans notre limousine « Rayon de soleil », une Adler montée pour mitrailleuses, et nous filons aussi à la poursuite de l'ennemi. Une moto en panne au bord de la route avec deux Français ne tarde pas à nous montrer que nous sommes sur la bonne piste. Comme nous avions pris un homme en surcroît, nous le laissons avec les Français pour les empêcher de fuir.

Au bout d'un quart d'heure environ, nous avons rattrapé la colonne. Les machines étaient abandonnées au milieu de la route et les hommes, descendus dans les fossés, tiraillaient follement sur une colonne de camions allemands qui arrivait par une route de traverse. A peine notre limousine avait-elle mis le nez au coin de la route — la mitrailleuse n'avait pas encore tiré — que déjà on nous avait aperçus. Sans tirer une seule balle, l'adversaire jette les armes et se rend : un colonel et 50 hommes. Notre limousine leur était tombée droit dans les reins. Nous avons remis nos prisonniers au convoi allemand qui, arrivé entre temps, les conduira dans un camp.

Nous retournons aussitôt à notre campement, non sans emmener notre butin, un camion et une moto enlevés aux Français. Notre maître-mécanicien avait eu de la chance, lui aussi. Il ramenait de sa petite promenade matinale une limousine et trois prisonniers. Ayant manqué la route, il était tombé par hasard sur une voiture française qui avait essayé de prendre la fuite, sous-estimant la vitesse de nos motos. Mais au bout de quelques minutes l'homme qui accompagnait le maître-mécanicien avait si bien placé son coup de fusil dans la fenêtre arrière, que les voyageurs renoncèrent à leur tentative de fuite et se laissèrent docilement ramener. Il était déjà 8 heures et nous devions nous mettre en route pour atteindre Besançon. Entre temps, les autres avaient déjà pris le café et les machines étaient prêtes à partir. Les deux heures de sommeil après le travail avaient été troublées par la venue inopinée des Français, mais tous étaient pourtant heureux des succès remportés par notre limousine.

Arrivés vers 17 heures à Besançon, nous y retrouvons notre détachement et on nous assigne aussitôt un cantonnement. En route, nous avons de nouveau ramassé et pris en remorque quatre chars ; mais personne ne s'est plaint, car on avait le faible espoir de pouvoir cantonner quelques jours à Besançon.

Aucun effort ne nous rebutait, car nous savions qu'à moins de guignon, nous pourrions enfin dormir cette nuit-là. Tout marcha à souhait, nous restâmes, en effet, à Besançon. Les réparations des machines prises en remorque furent remises au lendemain et les hommes purent enfin s'accorder une nuit entière de repos, ce qu'ils n'avaient pu faire depuis deux jours et deux nuits. Alors on ne les entendit plus dire : « ...Et nous qui voulions enfin dormir cette nuit ! »



...Sans plus tirer un coup de feu, les gars jetèrent leurs armes et se rendirent...

Dessins : Liska

Qui peut diriger l'Europe?

par le Dr. Rudolf Fischer

L'Angleterre n'a pas mis à profit sa chance d'être le chef du Continent. Or, une direction du Continent est nécessaire simplement déjà pour créer et maintenir la liberté de l'Europe considérée comme un tout. Qui peut diriger l'Europe? C'est à cette question, d'une importance vitale pour tous les peuples du Continent, que répond « Signal » dans l'article suivant

L'APPELLATION d'Europe appliquée à notre Continent est assez récente.

Il n'y a pas si longtemps que notre Continent reçut le nom d'une des nombreuses maîtresses de Zeus, que le dieu, déguisé sous la forme d'un taureau, aurait amenée sur nos rives. Bien après qu'on eut découvert qu'au delà de l'Atlantique il y avait d'autres continents, on nommait encore l'Europe « Chrétienté », puis on l'appela « Occident », ou on lui appliqua les deux appellations combinées : « Occident chrétien ». C'est seulement après que la chrétienté se fut étendue par delà les mers les plus lointaines que, sous l'influence de la culture humaniste, on commença à dire « Europe », et cela en vertu de la nécessité de délimiter l'ancien continent par rapport aux autres parties de la terre.

Plus tard, lorsque se généralisa le sentiment de l'énorme supériorité de l'Europe sur tous les autres continents, lorsque le génie européen — particulièrement par ses réalisations techniques — dépassa celui de tous les autres continents, une conscience nouvelle, assurément encore très vague, de la solidarité européenne commença à remplacer l'ancien sentiment d'unité qui reposait sur l'appartenance à la même religion. Et, en même temps, surgit une controverse sur le point de savoir *comment* on pourrait le mieux servir cette unité, *qui* la servirait le mieux et *lequel* de tous les Etats et de tous les peuples devrait la représenter et la conduire. Ce que notre Continent représente dans la conscience européenne actuelle, en tant qu'organisme moderne d'Etats, ne date guère que de 150 ans. Napoléon est le premier qui, devant le forum des peuples européens, se référa à la notion d'Europe, au point de vue des obligations politiques et morales qui en découlaient.

Mais, assurément, à un mauvais moment, c'est-à-dire à un moment où, peu avant sa chute, il commençait à comprendre qu'il aurait dû, pour atteindre ses vastes objectifs, mobiliser toutes les forces des peuples et des Etats, à l'égard desquels il avait procédé si arbitrairement, conformément à ses caprices dynastiques.

Or, quel était ce but qu'il visait et contre qui se dressa, pour la première fois, ce grandiose projet? Son but était de vaincre l'Angleterre, de délivrer l'Europe du blocus britannique, qui contrôle et exploite l'accès des peuples européens au vaste monde. Et cela nous paraît remarquable au plus haut point, également dans la situation actuelle.

Ce qui caractérise l'attitude de l'Angleterre à l'égard de l'Europe est le fait, acquis à l'histoire mondiale, que la Grande-Bretagne n'a découvert ni exploité elle-même aucune de ses vastes colonies. Elle les a toutes volées, en particulier aux autres Etats européens : l'Inde aux Portugais et aux Français, l'Afrique du Sud aux Hollandais, l'Amérique du Nord aux Espagnols et aux Français, pour ne citer que les colonies les plus importantes. Cela signifie que l'Angleterre a dépouillé les peuples du Continent des fruits de tous les efforts grâce auxquels le monde entier a été mis en valeur et colonisé.

On connaît suffisamment la manière dont l'Angleterre a atteint ce but. Tout d'abord, et avant tout, elle s'est rendue inattaquable pendant des siècles en s'isolant sur son île. Celle-ci se dressait comme une espèce de barrière devant la côte de l'Europe, en sorte que l'Angleterre se trouvait en mesure de jouer le rôle du douanier qui perçoit ses taxes sur tout le trafic de l'Europe avec le monde et tire de tous les Etats ce qui lui profite et lui plaît.

Comme il lui était intolérable que l'une ou l'autre nation continentale devînt trop puissante, l'Angleterre, maîtresse des mers, avait le moyen de constituer toujours une coalition contre l'Etat le plus fort du Continent. Les Anglais n'avaient pas toujours besoin pour cela de participer eux-mêmes à la guerre : ils se bornaient à payer et, lorsque la paix était conclue, ils ne créaient aucun obstacle aux vainqueurs continentaux, parce que l'Angleterre cherchait son profit en dehors de l'Europe, au delà des mers.

Tandis que la Grande-Bretagne se donnait, sur le Continent, l'allure d'une amie de la liberté des peuples, elle taillait à sa fantaisie la liberté du Continent lui-même. Elle ravit à l'Espagne, au Portugal, aux Pays-Bas et à la France leurs possessions extra-européennes.

La vieille devise de l'Angleterre

La devise dont l'Angleterre a fait son objectif, — à savoir : d'empêcher la formation d'un continent unitaire sous une direction vigoureuse et surtout consciente, — c'est la « balance des pouvoirs », l'équilibre des forces. Il devait y avoir constamment, en Europe, deux camps d'Etats opposés, entre lesquels l'Angleterre constituerait la languette de la balance. Si une partie devenait trop forte, l'Angleterre poussait l'autre à la guerre ; si celle-ci était devenue trop puissante, l'Angleterre soutenait le partenaire qu'elle avait précédemment affaibli! La myopie politique des peuples continentaux contribuait à leur faire considérer ce système comme une « garantie de la liberté des nations ». En réalité, ce n'était pas autre chose qu'une garantie de la servitude du Continent, un système destiné à empêcher une direction résolue, consciente de l'Europe par un Etat continental qualifié. Un système qui affaiblissait constamment et même, souvent, étouffait dans leurs germes les meilleures forces nationales qui eussent pu se déployer largement dans le monde au profit de l'Europe!

Mais l'Angleterre n'est-elle pas elle-même un Etat européen? Mais le rôle qu'elle joua si longtemps comme fléau de la balance n'était-il pas, pour l'Europe, une espèce de rôle dirigeant? Indubitablement, il aurait pu être un vrai rôle de direction, mais l'Angleterre n'a jamais songé à être le chef ou le fiduciaire de l'Europe dans le monde.

Cela n'est pas difficile à démontrer. Qui ne connaît l'expression britannique : « Le nègre commence à Calais? » Cette arrogance, ce mépris de tout ce qui est continental, cette présomption, dont les illettrés même de l'île étaient remplis, n'étaient que la résultante d'une longue pratique.

Le résultat auquel cette pratique, suivie pendant des siècles, avait abouti n'apparaît nulle part plus clairement que dans la situation antérieure à cette guerre. Quiconque a suivi attentivement le cours des choses se rappelle que, dans la période 1936-1937, d'interminables débats s'étaient engagés dans la presse anglaise concernant l'inconvénient, généralement reconnu, qui résidait dans le fait que l'immense empire ravi aux nations européennes — abstraction faite de l'Inde — était, par rapport à la densité de population d'autres régions de la terre, pour ainsi dire vide, comme il l'est encore, naturellement, aujourd'hui. A la suite de gigantesques manœuvres navales, qui venaient précisément d'avoir lieu dans un océan lointain, un rédacteur d'une revue technique de la marine anglaise écrivait que « ces manœuvres étaient bonnes et qu'elles venaient de démontrer encore la supériorité de la flotte britannique, mais que l'ennemi n'arriverait pas avec ses forces principales sur des vaisseaux de guerre ; qu'il enverrait, au contraire, l'excédent de sa natalité débordante par mille chemins incontrôlables dans les espaces vides que l'Angleterre ne pouvait plus, en dehors de son énorme domaine, remplir d'Européens ». Combien cette remarque était exacte! Il suffit de songer à la façon dont l'Afrique a été submergée d'un nombre d'Hindous constamment croissant et de plus en plus important, aussi, au point de vue politique.

L'Angleterre n'a pas profité de sa chance

Telle est donc la situation de l'Angleterre par rapport à l'Europe. Tandis que la Grande-Bretagne elle-même était encombrée d'une armée de millions de chômeurs végétant dans son île ; tandis qu'en Europe centrale les habitants devaient déployer toutes leurs énergies dans le minimum d'espace des grandes villes et des districts industriels où ils étaient entassés, pour s'assurer simplement le pain quotidien ; tandis que beaucoup d'entre eux continuaient pourtant à redouter la famine, cette Angleterre s'isolait dans son immense empire, qui était et qui reste vide. Même ses millions de chômeurs n'auraient pas suffi — et il s'en serait fallu même de beaucoup — à combler cet empire. Comme un avare farouchement attaché à ses incommensurables richesses, la Grande-Bretagne empêchait cependant l'Europe surpeuplée d'organiser le monde, d'accord avec les Etats des autres continents, en y créant des centres d'habitation et en mettant en valeur les matières premières.

Si, à Londres, on ressentait le moins du monde que le destin de l'humanité européenne est comme le propre destin de l'Angleterre et si l'on y était forcé de considérer les soucis de l'Europe comme étant ceux de la Grande-Bretagne, on ne comprendrait pas cet état de choses et aussi l'obstination avec laquelle l'Angleterre refuse de constater les dangers de sa situation et ceux de la situation du Continent. Si les personnalités responsables de l'île n'avaient pas été hypnotisées, disons aveuglées, par la vieille recette britannique, consistant à exciter les uns contre les autres les peuples du Continent, elles se seraient nécessairement aperçues que, dans le rythme de ce développement toujours plus menaçant, l'Angleterre elle-même n'aurait le choix qu'entre une lutte à la vie et à la mort contre l'Europe ou la mission, bienfaisante également pour la Grande-Bretagne, d'être le vrai fiduciaire du Continent.

Assurément, quelques Anglais clairvoyants ont au moins pressenti le sérieux de la situation. Parmi eux, il y a eu notamment un ministre qui — revêtu d'ailleurs, aujourd'hui, d'autres fonctions — est encore un membre actif du gouvernement Churchill. Ce ministre eut, en 1933, à une époque où le ciel de l'Occident était déjà gros de nuages, un entretien avec un économiste, entretien auquel une sotte indiscrétion valut une mondiale publicité. Au cours de cette conversation, l'Anglais avoua franchement que la force de production et surtout la puissance démographique constamment décroissantes de la Grande-Bretagne ne permettraient plus à l'Empire de rester maître à la longue des territoires qu'il avait ravis aux autres peuples européens et, conséquemment, à toute l'Europe.

Cette personnalité invoquait les exemples particulièrement frappants du Canada et de l'Afrique du Sud : « La Grande-Bretagne n'a plus une force d'impulsion suffisante pour développer ces deux dominions de façon à empêcher que l'un ne tombe aux mains des Etats-Unis, qui en sont déjà presque possesseurs, et pour éviter que l'autre ne se rende indépendant. » Le même ministre reconnut que, dans ces conditions, le mieux pour l'Angleterre était de conclure un traité avec l'Allemagne, car celle-ci avait les forces matérielles et humaines suffisantes pour remplir cette mission, sans être cependant, comme les Etats-Unis, en mesure d'éliminer un jour l'Angleterre. Cet Anglais n'émit pas nettement cette opinion, mais tel était certainement son avis. Il déclara franchement que, dans les plus importants compartiments du commerce mondial, l'Angleterre serait mieux servie par une collaboration avec l'Allemagne que par une coopération avec un partenaire aussi vigoureux et aussi difficile à attaquer, par la Grande-Bretagne, que les Etats-Unis. Cet entretien eut lieu à une époque où l'Angleterre était, depuis très longtemps déjà, décidée à « régler l'essor de l'Allemagne » — pour reprendre l'expression de M. Eden — en cas de besoin par une nouvelle guerre sur le Continent.

Bien que la situation de l'Angleterre la poussât à collaborer avec l'Allemagne, cœur et poumon du Continent, bien que tous les politiciens dirigeants de Londres eussent éprouvé par eux-mêmes qu'une telle guerre en Europe aboutirait seulement à renforcer les Etats-Unis, impossibles à attaquer par

Suite page 27

A travers des nuages de sable et d'eau

Malgré l'écume bouillonnante du brise-lames, écume qui fouette la proue du navire transportant les troupes, malgré la poussière du désert africain qui enveloppe le tank, voici deux photos de la voie qu'ont suivie les troupes rapides du lieutenant-général Rommel, voie conduisant à la victoire en Afrique Mahlo et Schultz, de la PK.

L'encens de copal devant le portail de l'église

Deux fois par semaine, les Indiens du Guatémala, les Quichés, descendants des anciens Mayas, font leur marché à Chichicastenango. Les marchandises offertes par les commerçants ambulants attirent des acheteurs de tout âge ; on prend son temps pour marchander; puis, en oblation à St-Thomas, on brûle du copal sur les marches de l'église, et la fumée de l'encens baigne peu à peu toute la place d'une lumière irréelle

Sur le sol des vieux Indiens . . .

Deux des plus belles photos en couleurs que l'explorateur allemand Hans Helfritz a rapportées de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud

Au pied de la plus haute montagne du pays

Du marché de Sorata, on voit la lumière cristalline de l'Illam-pu, sommet de la Cordillère bolivienne, haut de 6.500 mètres. Chez les Indie Aymaras, descendants des Incas, les femmes et les enfants portent des ch peaux à la façon des hommes. Des constructions modernes et des câb téléphoniques contrastent étrangement avec l'antique tradition popula

Le premier soldat décoré de la Croix de Chevalier

Le caporal Hubert Brinkforth, fils d'un paysan de Westphalie, s'est vu décerner par le Führer la Croix de Chevalier de la Croix de Fer. Le 27 mai 1940, au cours des combats défensifs d'Abbeville, Brinkforth était tireur-pointeur à un poste avancé; à l'aide de sa pièce de défense antichar, il fit échouer l'attaque d'une forte unité motorisée anglaise. En vingt minutes, il détruisit onze tanks; malgré un feu violent, il les avait laissés approcher à cent mètres de lui, avant de tirer lui-même

Photo: Umbo

Suite de la page 22

Qui peut diriger l'Europe?

l'Angleterre, et bien que l'on sût que le conflit mondial avait coûté à la Grande-Bretagne sa maîtrise absolue des mers, on ne mit point à profit la dernière chance qu'on avait de devenir le fiduciaire de l'Europe ; on s'en tint à la recette déjà éprouvée et utilisée contre l'Europe : attaquer le plus fort Etat continental et, en appliquant cette recette, couler l'Angleterre elle-même ! Est-il nécessaire de prouver plus clairement le fait que celle-ci ne se sentait, en aucune façon, un membre de l'Europe, même lorsqu'elle est forcée de se reconnaître telle par une situation dont la détresse s'accuse plus nettement de jour en jour ?

Les intérêts de l'Allemagne et de l'Europe sont les mêmes

Au cours de cette argumentation, nous avons différentes fois parlé de l'Europe et, à ce propos, cité l'Allemagne. Cela implique que les intérêts de l'Allemagne et ceux de l'Europe se recoupent dans une très large mesure. C'est ce que nous devons démontrer. Mais qu'on veuille bien remarquer que, si nous le démontrons, nous avons en même temps réussi à prouver que l'Allemagne, lorsqu'elle défend ses propres intérêts, défend aussi les intérêts de l'Europe. Cette démonstration n'est, en réalité, point difficile.

Abordons tout de suite l'argument principal, qu'on allègue partout où l'on discute la prétention allemande à la direction : « Et la liberté des peuples ? » Nous reconnaissons immédiatement dans cette question la formule insidieuse des Anglais, grâce à laquelle ils ont pu si bien escamoter la liberté de l'Europe aux regards des Européens. Mais, tout d'abord, avant de répondre à cette question, nous devons savoir exactement si la liberté du Continent passe avant la liberté des peuples, ou si un peuple ou quelques peuples peuvent exploiter à leur profit et aux dépens des autres l'anarchie du Continent ; ou bien si, pour mettre fin à l'anarchie européenne et pour assurer une représentation commune des intérêts européens au dehors, chaque Etat doit consentir à certaines emprises sur sa souveraineté.

En théorie, on se ralliera tout de suite au principe moral supérieur des égards qu'il faut avoir pour les autres; mais, dans la pratique, la plupart du temps, il en a, assurément, été tout autrement. Il est vrai que les peuples de l'Europe ont, déjà une fois, supporté certaines restrictions à leur souveraineté illimitée, en faveur d'une organisation qui devait représenter les intérêts généraux des peuples, sinon les intérêts spéciaux des peuples européens. Cette organisation était la Ligue de Genève. Théoriquement, elle devait principalement servir à assurer, non point la représentation collective des intérêts européens, mais bien plutôt la protection des droits individuels des peuples. En outre, au plein milieu de cette organisation qui devait protéger l'Europe contre l'anarchie, il y avait, comme l'araignée au centre de la toile : l'Angleterre.

Il en a été de même dans toutes les conférences économiques de la pénible période d'après-guerre, pendant laquelle tous les Etats de l'Europe ont souffert de la crise économique et ont dû entretenir des armées de sans-travail aux dépens du standard général de vie. Y avait-il alors quelque chose comme une volonté organisée des Etats européens, volonté tendant à mettre en valeur le nouvel espace vital au profit de leurs masses sous-alimentées ? Nullement ! Si cette volonté avait existé, elle aurait dû se diriger contre l'Angleterre qui, cette fois-là comme toujours, empêcha une amélioration de la situation économique de l'Europe. Encore moins l'Angleterre songea-t-elle à diriger méthodiquement ces armées de chômeurs vers les territoires si peu peuplés de son Empire !

Pour se convaincre combien l'Angleterre était loin d'être animée de la sérieuse volonté de rendre à l'économie européenne délabrée une base saine, il suffit de se rappeler cet exemple significatif : les Anglais se plaignaient constamment des bons prix que l'Allemagne payait pour les produits agricoles de l'Est européen. En Grande-Bretagne, on voulait maintenir la pleine liberté des prix nationaux, c'est-à-dire anglais. Or, quels sont ces prix ? Ils sont calculés sur le niveau de vie des nègres et des coolies dans les plantations de froment et de coton des possessions britanniques ! Quel pays autre que l'Allemagne aurait pu garantir à la longue sur le continent un niveau de prix correspondant au standard continental, à l'encontre du système anglais ? L'Allemagne est, en effet, au point de vue chiffres, le plus gros consommateur de l'Europe et elle est, également, pour l'écrasante majorité des Etats continentaux, le plus gros producteur du marché.

Après ces exemples, il ne devrait pas être difficile de se familiariser avec la pensée d'un sacrifice en faveur de la communauté des peuples européens. Mais précisément dans la pratique de la « Société des Nations », il a été démontré suffisamment que les discussions ne mènent pas à une sauvegarde énergique des intérêts communs.

Or, il est parfaitement imaginable qu'un Etat qui, par sa situation géographique et sa grandeur, est le plus intimement lié aux intérêts de toutes les nations européennes et assez fort, si besoin en est, pour supporter seul la charge de défendre ces intérêts communs, en assume la direction.

Ainsi se pose tout autrement la question de savoir quelle liberté reste encore aux peuples. Ce n'est donc point par leur liberté qu'il faut commencer, mais par celle de *l'Europe*.

Le spectacle du monde actuel est particulièrement suggestif en ce qui concerne la revendication de la liberté européenne. Pour le moment, l'Angleterre bloque tous les peuples de l'Europe sans exception, même ceux qui, sur le continent, se laissent envoyer à la boucherie pour la Grande-Bretagne.

Or, peut-on nommer libre un continent, aussi longtemps qu'il dépend du caprice d'une petite île située devant ses côtes de décréter contre lui le blocus de la faim ? Non ! Nous devons donc combattre pour cette liberté.

Y a-t-il une défense commune contre le danger commun ? Non.

Or, qui supporte le poids de cette lutte ? Quel est le pays qui seul a la perspective de conquérir enfin la liberté pour l'Europe ? Il nous semble que c'est l'Allemagne !

La liberté de l'Europe doit être défendue par l'ensemble de ses peuples

Cependant, pour le Reich central européen, la question de la liberté de notre continent se pose à un degré plus élevé encore qu'elle ne se posait au sens napoléonien. L'Allemagne, en vertu de sa situation géographique, doit exiger l'intangibilité de tout le continent ; elle ne pourrait jamais se permettre de morceler le flanc est de l'Europe ni d'imiter la France dont le principe politique vital, à l'époque où elle s'était arrogé la suprématie européenne, était d'exciter tantôt les Turcs, tantôt les Russes contre des voisins incommodes. S'inspirant de ses propres intérêts et des intérêts européens, l'Allemagne doit revendiquer un libre échange des valeurs économiques et culturelles entre les nations du continent.

La nécessité de cette revendication leur est imposée par des facteurs extérieurs. Le monde a rapetissé ; l'espace s'est rétréci, les courants ne peuvent plus se répandre à leur guise. D'autres continents, plus riches que l'Europe, plus homogènes et plus unis, sont entrés en concurrence avec nous. A quoi sert la liberté anarchique accordée à chaque nation, si l'Europe, dans son ensemble, perd la bataille dont l'enjeu est son standard de vie ? C'est donc l'évolution de l'humanité elle-même qui impose aux Européens leur grande tâche commune. Aujourd'hui, les circonstances sont telles que les peuples de l'Europe ne peuvent défendre leur propre liberté que s'ils sont résolus à défendre la liberté de l'Europe collective. Sous la pression de cette nécessité, l'Europe doit se considérer comme une coalition ayant la chance d'avoir un défenseur puissant, qui lui est lié à la vie, à la mort : l'Allemagne !

Ce que nous disent les médecins . . .

Utilité du vaccin antidiphtérique

A Düsseldorf, on a procédé à la vaccination antidiphtérique préventive de 85.000 enfants. Afin de confondre les sceptiques, citons quelques chiffres qui en disent long sur la valeur du sérum en question. Du total des enfants vaccinés, il n'y en eut que 15 qui tombèrent malades ; cas mortels : zéro. Par contre, 787 enfants non immunisés contractèrent la maladie, à laquelle 28 succombèrent. Ainsi se vérifie l'efficacité du vaccin antidiphtérique.

La pommade d'hormones guérit les gercures

Au cours de l'hiver rigoureux que nous subîmes l'an dernier, un médecin allemand, le Dr. Wobker, a soigné les gerçures et engelures de tout ordre en se servant d'une pommade contenant des hormones de follicule (hormones femelles de glandes embryonnaires). Les succès obtenus — et qu'il relate dans la « Deutsche Medizinische Wochenschrift » — ont dépassé tous les espoirs, quel que fût le sexe du malade ; la pommade s'avéra d'une efficacité supérieure à n'importe quelle autre pommade. La cause de cette efficacité, la voici : les vaisseaux sanguins, qui n'étaient plus en activité dans les parties gelées, reçoivent, grâce aux hormones folliculaires, un nouvel afflux de sang. Car les hormones ont pour effet de dilater les vaisseaux.

L'aluminium, remède de la gastrite ulcéreuse

Un procédé de plus pour combattre la gastrite ulcéreuse : on le doit au professeur Dr Kühn, de Wernigerode (Harz). Celui-ci communique qu'il a prescrit avec grand succès à ses malades l'emploi de légères parcelles de bronze d'aluminium enrobées dans des espèces d'hosties. Cette poussière d'aluminium se dépose sur les muqueuses et forme une croûte substantielle. De la sorte, la muqueuse de l'estomac se recouvre d'une membrane protectrice qui annihile l'action des acides. Mais ce procédé ne saurait être appliqué que par un médecin à la main experte et qui sait distinguer entre les cas particuliers.

Il existe un vaccin contre l'arthrite

Les inflammations qui se produisent à diverses articulations et qu'on range dans la catégorie de la polyarthrite sont manifestement causées par un microbe minuscule, le microcoque Fischer-Schick. Jusqu'ici, on avait supposé que les streptocoques étaient à l'origine du mal ; mais on constate ici une absence des modifications de la rate qui caractérisent les infections dues aux streptocoques. L'hypothèse selon laquelle le microcoque est l'agent qui cause l'inflammation des articulations gagne du terrain depuis les communications sensationnelles du professeur Schick, de Leipzig. On a réussi à extraire un vaccin du microbe considéré. Les succès thérapeutiques ont de quoi étonner.

La technique porte à notre connaissance:

Le pilotage automatique des avions

Déjà, avant la guerre mondiale, on avait essayé de piloter automatiquement des avions. Ce n'est qu'à présent, grâce au développement considérable de la technique, que ce problème ardu peut être considéré comme résolu ; actuellement, avec l'aviation rapide et comportant des trajets de plus en plus étendus, on en a, plus que jamais, besoin. Le problème le plus difficile est de maintenir la direction de l'avion en ligne droite ; il est résolu, d'une façon absolue, au moyen d'un appareil allemand de pilotage. Au moindre écart de l'avion, un système de gyroscopes très sensibles agit plus rapidement que ne pourrait le faire une personne et exclut par là, immédiatement, toute possibilité de s'écarter de la direction établie. Un appareil de pilotage, ne pesant que sept kilos, mais développant des forces jusqu'à concurrence de 150 kilos, dirige l'avion selon les « ordres » de ces gyroscopes. Cet appareil peut également conduire de façon irréprochable nos grands avions de transport et les avions de combat à grande distance

Même pendant de fortes rafales, ces « pilotes » artificiels peuvent maintenir l'avion exactement dans sa direction, ce qui fait que, pratiquement, il ne peut plus s'égarer. Le pilote est, de cette façon, libéré de son travail difficile et parfois très fatigant, il peut se consacrer à d'autres tâches plus importantes.

Allons-nous avoir le moteur Diesel à carburants gazeux ?

Depuis quelque temps, les chemins de fer allemands emploient, à titre d'essai, des camions automobiles Diesel qui ne sont plus alimentés avec de l'huile Diesel, mais bien avec du gaz. Seule une petite quantité d'huile doit être encore injectée pour produire l'explosion.

Ce procédé, qui avait été déjà entrevu par Diesel lui-même, a pris un grand développement au cours d'une année. Il permet d'économiser 80 à 90 % de l'huile qui servait de carburant et d'utiliser les gaz fabriqués en Allemagne, tels que les gaz d'éclairage, de charbon ou de bois. La transformation du moteur est assez simple et, très souvent, il suffit du simple maniement d'un levier pour rétablir le fonctionnement par l'ancien procédé.

Si CASANOVA le savait...

Des costumes en transformation

Clichés : von Perckhammer

C'est avec Casanova que la chose avait commencé; plus précisément avec les costumes du film à grand spectacle «Les Noces de Casanova». On tournait de nouveaux films; d'autres costumes devenaient nécessaires... et alors le vieux se change souvent en neuf. Grande est toujours la surprise! D'un vieux costume naissent un, deux, même trois costumes nouveaux. Du reste, de nouvelles idées surgissent à cette occasion et le directeur de la production est fort satisfait de l'économie de matériel. « Signal » expose diverses transformations de costumes datant de quelques films anciens et qu'on a actuellement utilisés pour de nouvelles œuvres cinématographiques

Voici une Pierrette du film « Les Noces de Casanova ». Et la petite jupe qui froufroutait avec tant de coquetterie a été (voir ci-dessous)...

Un manteau du film: «C'est la faute à Napoléon» qui se révéla vraiment un manteau magique; on n'en fit pas moins de deux costumes nouveaux

... une collerette dans un nouveau film. Personne ne soupçonnerait qu'elle a eu précédemment l'honneur de fasciner Casanova... Dans le nouveau jeu, il n'y a plus nulle trace de ce passé agité

Voici deux costumes provenant du manteau ci-dessus. Le premier représente une girl romantique avec une petite cape de franc-tireur, et...

... le second la robe élégante d'une danseuse mondaine. La magie a bien joué, n'est-ce pas? Mais le tissu était là, il n'a fallu qu'un peu de fantaisie pour réaliser une nouvelle création

Le costumier, prestidigitateur, en fut bien content. Le costume de danseuse du film « Les Etoiles luisent » permettait d'innombrables possibilités. Quelques tours de passe-passe, et il en résulta (à droite) . . .

. . . le luxe séduisant d'un costume léger, celui que porte une barmaid dans un nouveau film, et pardessus le marché, avec cela. . .

. . . une gracieuse plume d'autruche et d'autres légers accessoires furent encore appelés à une troisième transformation. De là naquit quelque chose d'entièrement nouveau

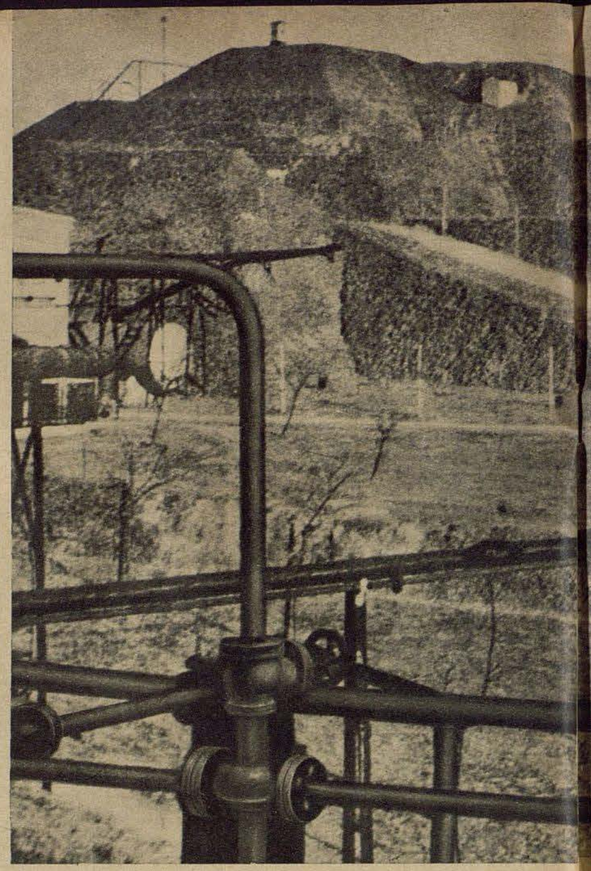
Une robe de danse se transforme en robe de danse. Ce qui auparavant était froufrou troublant devient . . .

. . . la première et charmante toilette de bal d'une jeune fille

Et pour en finir, quoi d'étonnant que des fourrures offrent tant de ressources? Par de nombreuses et de nouvelles variations, on peut transformer des costumes de revue et Casanova ne serait pas peu fier s'il pouvait savoir que, justement après un film dont il fut le héros, on a découvert des façons inédites de vêtir de jolies femmes

LE «MASSIF
de la nitroglycérine»
et le spectre de la mort

Il n'y a pas d'enfant qui ne connaisse nos modèles d'avions, nos canons de défense anti-aérienne, nos chars blindés et nos sous-marins. Nos armes sont populaires et cette popularité s'accroît de semaine en semaine avec leurs succès. Une seule fait exception, c'est celle des matières explosives. Peu de gens savent ce qu'il en est et personne ne s'en préoccupe. Pourtant, ce sont les matières explosives qui accomplissent en guerre l'œuvre essentielle, ce sont elles qui anéantissent l'ennemi et sa machinerie de guerre, détruisent ses fabriques et envoient par le fond ses vaisseaux. Comment se fabriquent donc les matières explosives, la poudre, etc...?



Le massif de la nitroglycérine, créé par la main de l'homme

Dans les gorges et les anfractuosités de ce massif, qui se trouve quelque part en Allemagne, on a construit de minuscules ateliers où se fabriquent des matières explosives de haute puissance. Afin d'éviter les catastrophes qui pourraient résulter de la déflagration des immenses énergies ainsi accumulées, on a séparé par des blocs de béton et d'énormes remblais de terre les ateliers où se font les premières et les plus dangereuses manipulations. Toute l'installation a l'aspect d'un massif montagneux, de façon que, par une pente naturelle, la nitroglycérine puisse passer d'un endroit de fabrication à l'autre

UNE poudrerie, une fabrique de matières explosives diffère complètement des installations industrielles que nous connaissons. Ni énormes ateliers ni rien de gigantesque. On aperçoit seulement un vaste terrain, planté d'arbres entre lesquels s'élèvent des remblais et de petites constructions de béton. Des centaines de paratonnerres dressés vers le ciel, une étendue hérissée de pointes avec, çà et là, de médiocres élévations, des remblais.

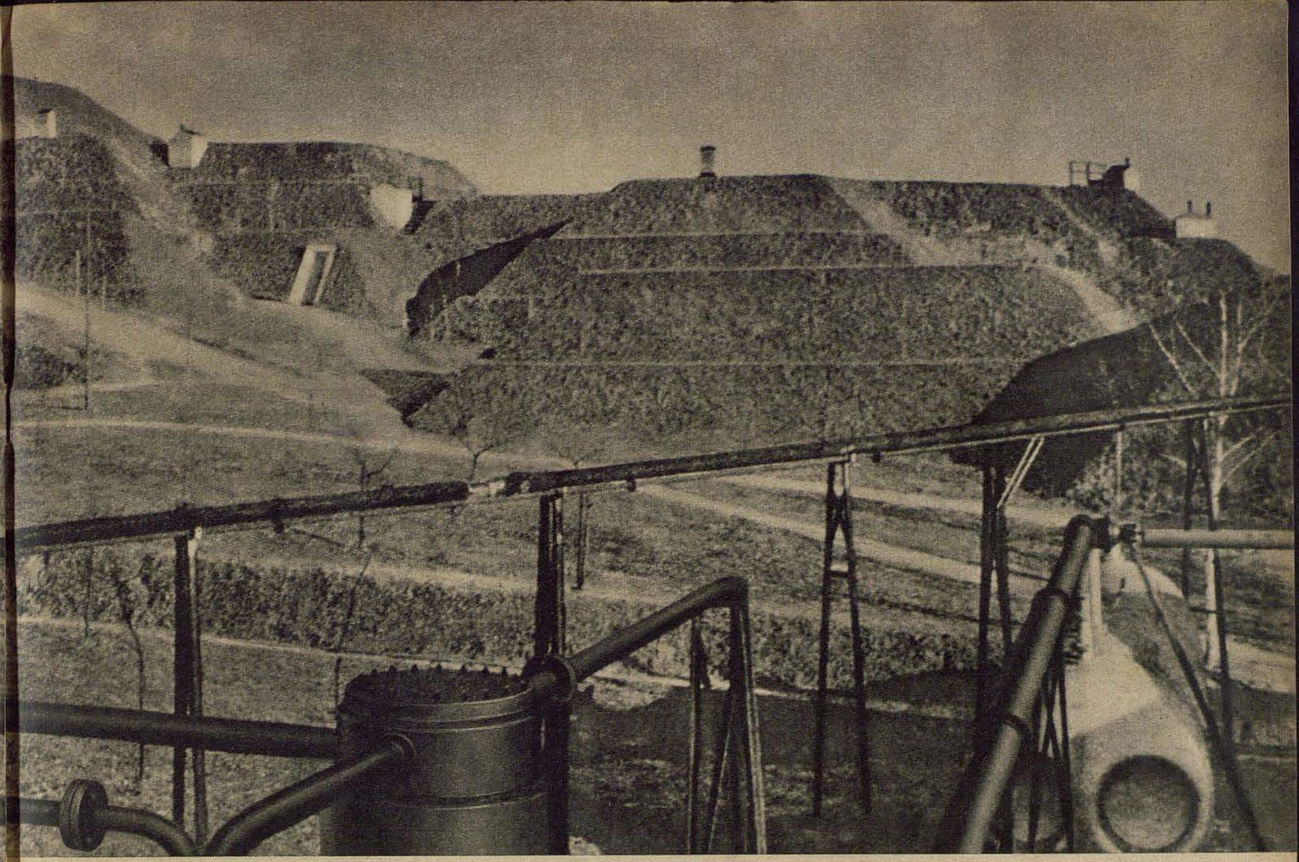
Sur une des petites constructions, une plaque porte la mention : « Ngl. 20 kilos, 2 hommes » ; ce qui veut dire que l'on fabrique là de la nitroglycérine, que deux ouvriers seulement doivent être employés dans ce blockhaus et que l'on ne doit y conserver que 20 kilos de nitroglycérine. Prudence avant tout ! S'il arrivait par hasard quelque accident, les conséquences en seraient réduites au minimum (d'ailleurs les matières explosives n'explosent maintenant que si l'homme le veut).

Cependant, les hommes qui travaillent là assument une grave responsabilité. Elle est marquée sur leurs traits et rarement on trouve autant de visages énergiques empreints d'une telle concentration. Il ne s'agit pas, en effet, seulement de leur propre existence, mais de celle des camarades. Au sommet du « massif de la nitroglycérine » se dresse une construction dont le sol est couvert de plaques de plomb. Les ouvriers y portent des pantoufles de feutre, leurs outils sont en bronze, parce qu'ils ne doivent produire aucune étincelle, car dans une cuve s'accomplit le début de la

Suite page 32

Le spectre dans le séchoir

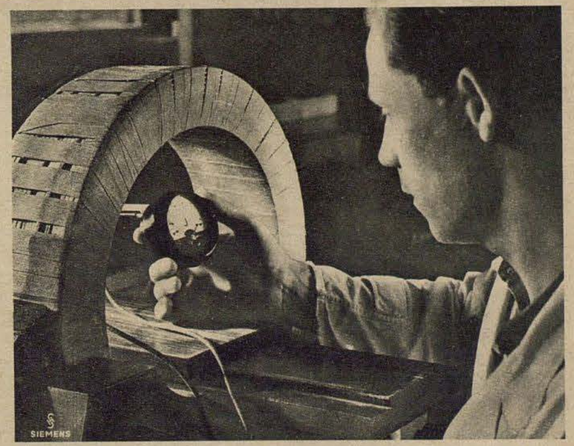
Le visage couvert d'un masque à gaz qui le protège contre les émanations nocives des produits chimiques, l'ouvrier verse dans des récipients la matière explosive brute, nommée « Hexa ». Sur des tourailles en bois, on la dessèche comme les fruits et, plusieurs fois par jour, on la manutentionne pour mieux l'exposer à l'air



Le miracle de la technique dans les mesures électriques

Le principe de Galilée, le père des Sciences naturelles modernes, était le suivant: «Il faut mesurer tout ce qui peut être mesuré et essayer de rendre mesurable ce qui ne l'est pas encore.» Par là, Galilée nous donna, il y a plus de trois cents ans, une directive de travail qui, dans ces derniers temps, devait nous conduire à d'importants succès. Les succès que nous obtenons continuellement dans nos établissements de recherches sont dus en grande partie à la vaste utilisation bien déterminée des instruments de mesure. Les instruments de mesure indiquent à celui qui se livre à des recherches ce qu'il a déjà atteint et ce qu'il doit encore accomplir pour obtenir le résultat final. Les indications chiffrées que nous donnent les instruments de mesure permettent à différents services d'orienter leurs efforts vers un développement simultané, ce qui rend possible une entente pour la répartition du travail. Dans les grandes entreprises chimiques dans lesquelles, par exemple, on liquéfie le charbon, on fabrique des médicaments et des fibres artificielles ou des engrais avec l'azote retiré de l'air, des instruments de mesure indiquent la fin des réactions dans les récipients à pression et, comme les irrégularités peuvent être immédiatement établies, ces instruments veillent par là à un fonctionnement continu sans perturbations.

La pensée de Galilée ne put être réalisée dans une vaste mesure qu'avec l'aide de la technique électrique. Partout où il y a quelque chose à mesurer on accorde la préférence aux instruments de mesure électriques. Il existe aujourd'hui des indicateurs et enregistreurs électriques aves lesquels on peut suivre d'une façon précise la croissance d'une tige d'herbe. Des élévations de température de l'ordre d'un millionième de degré peuvent être mesurées. Un phénomène se passant dans la durée d'un milliardième de seconde peut être enregistré au moyen d'instruments électriques. On peut constater au moyen de l'électricité des pressions ou des forces de plusieurs milliers de tonnes, de même que l'on peut vérifier dans tous leurs détails les efforts mécaniques fournis par des parties de machines, des hélices ou des avions. Les ébranlements auxquels des bâtiments sont exposés peuvent être mesurés électriquement. On peut aussi établir par la voie de l'électricité l'intensité de sons, de bruits. On peut se rendre compte si une salle ou un théâtre possède l'acoustique qui lui convient. Des instruments électriques indiquent au chauffeur s'il travaille exactement et si sa chaudière fournit à la température la plus effective la vapeur nécessaire. On peut, sans la moindre difficulté, transmettre à des centaines de kilomètres des courants dont les intensités sont



La précision des instruments de mesure est une condition importante de la technique des mesures. Les courants parasites et les champs électriques étrangers peuvent provoquer des données défectueuses. Un instrument de tableau distributeur est examiné, dans un champ magnétique à haute tension, afin de constater si la précision de cet instrument de mesure en est influencée.

exactement mesurées, comme cela était nécessaire dans la centralisation actuelle de la production de l'énergie électrique. Les instruments de mesure peuvent même jouer le rôle de régulateurs et produire automatiquement des opérations dans la manœuvre d'une machine et qui, autrefois, n'étaient accomplies que par des personnes. Prenons par exemple la chaudière à vapeur munie d'un régulateur électrique qui dose les quantités exactes de vapeur, d'eau et d'air qui conviennent à la pression de vapeur désirée.

Werner Siemens peut être considéré comme le fondateur de la technique des mesures électriques; il s'est acquis un grand mérite pour la création d'unités, comme celles de la résistance électrique. Ses travaux furent continués avec succès par la firme Siemens et Halske qu'il avait fondée et dont les laboratoires travaillent sans interruption à l'amélioration des produits, à la solution de nouveaux problèmes de la technique des mesures, et à l'ouverture de nouvelles voies pour l'application d'instruments électriques.

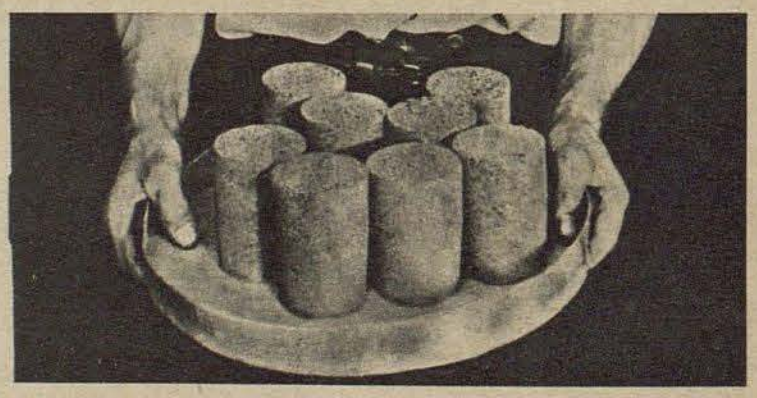
dangereuse fabrication : l'acide nitrique et la glycérine se combinent pour donner la matière de base de la fabrication des explosifs.

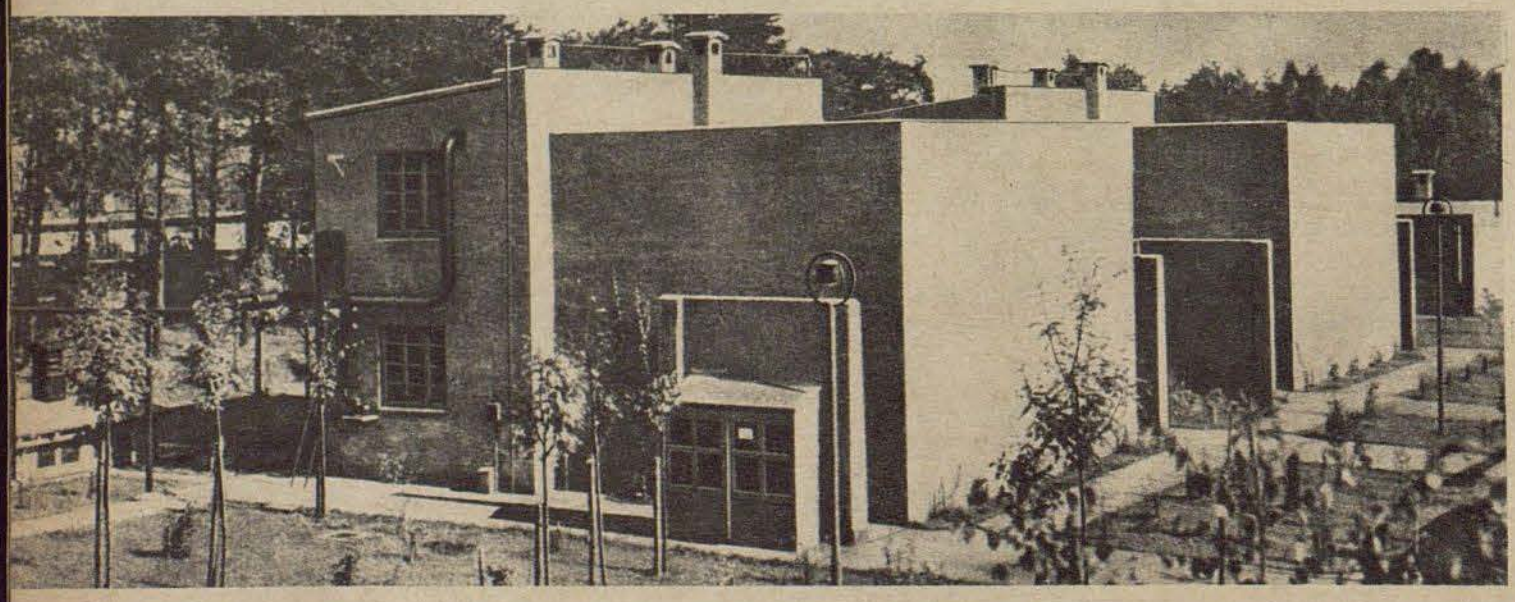
Suivant l'usage auquel elle sera destinée, la nitroglycérine est alors mélangée à diverses autres matières. Non seulement elle est jointe aux matières qui rempliront grenades, bombes, mines, torpilles, mais elle servira aussi pour les charges explosives employées dans les mines, la construction de tunnels, les travaux de canalisation, etc.

La guerre est la plus grande consommatrice de matières explosives. Il lui en faut d'énormes quantités,

Le compresseur derrière la paroi blindée

Un seul homme, séparé de la presse hydraulique par une paroi de béton à l'acier d'un mètre d'épaisseur, actionne du dehors tout le mécanisme. La matière explosive brute qui servira à charger bombes, torpilles, obus et mines, soigneusement pesée et qui a l'aspect d'une poudre grenue, est comprimée en un clin d'œil. Sous cette forme comprimée qui augmente puissamment sa force explosive, elle ressemble à de petits gâteaux (cf. à droite)

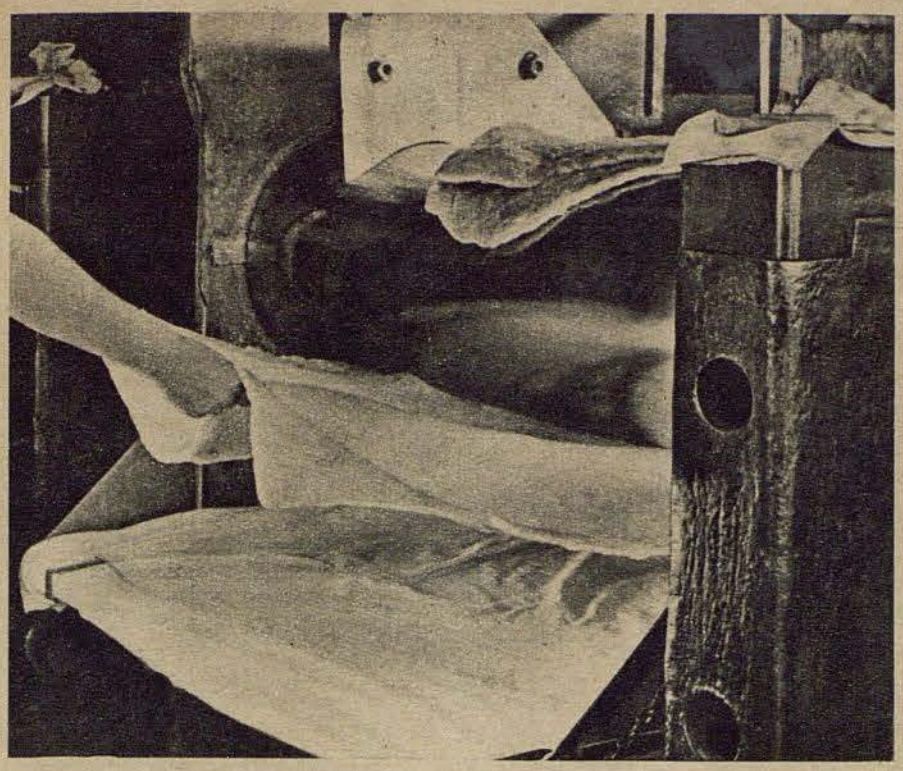




Photos
de la fabrique d'explosifs :
Soc. an. de Hallensleben
(Westphalie-Anhalt)

Blocs de béton où se fabriquent les capsules fulminantes

A des kilomètres du massif de la nitroglycérine, on voit des rangées de blocs de béton abritant de minuscules fabriques où ne travaillent que deux ou trois hommes, produisant des capsules fulminantes. Des parois de béton s'élèvent entre ces fabriques naines pour augmenter la sécurité. Le danger de grandes explosions se trouve ainsi limité



Poudre sous forme de pâte

La masse de poudre brute, une fois formée par le mélange de divers produits chimiques, est malaxée au moyen de machines, puis on la fait passer sous des cylindres chauffés, pour lui enlever le plus possible d'humidité. Enfin, cette "plaque de poudre" arrive sous des presses à gicleurs et apparaît sous forme...

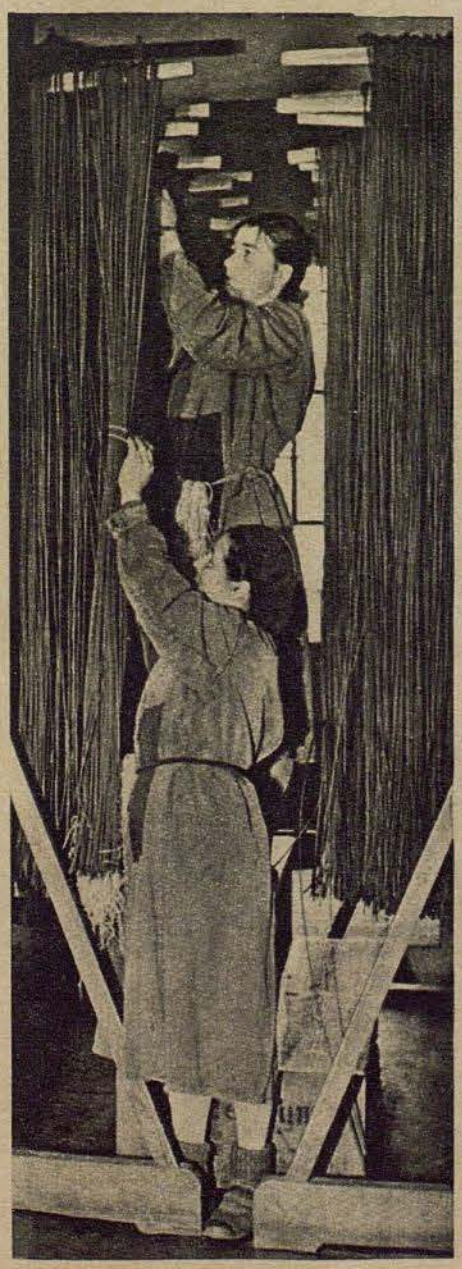
non seulement pour les charges d'envoi des balles de fusils et d'obus, mais pour le remplissage des bombes, balles, etc.

Seul un pays à industrie hautement développée, où la chimie a réalisé de grands progrès, est en mesure de faire face aux exigences de la fabrication de matières explosives, car il ne s'agit pas seulement de la fabrication, il faut encore avoir les matières premières nécessaires, naturelles ou synthétiques, qui ont pour point de départ le charbon et la chimie des sous-produits du goudron.

Enfin, il faut pouvoir employer les procédés techniques les plus modernes qui ont fait la réputation de l'Allemagne dans le monde entier. La production du nitrogène tiré de l'air est un exemple bien connu des hautes réalisations de la chimie allemande.

C'est cette invention qui a sauvé l'Allemagne pendant la Grande Guerre, alors qu'elle ne pouvait plus se ravitailler en salpêtre. Le salpêtre, en effet, est la matière la plus nécessaire au chimiste qui fabrique des matières explosives, pour réaliser la combinaison d'oxygène et d'azote. C'est le salpêtre qui permet de charger d'oxygène les produits chimiques. Qu'est-ce, en effet, qu'une explosion ? Un phénomène de combustion instantanée. Or, toute combustion a besoin d'oxygène pour se produire. De grandes quantités d'oxygène sont incorporées aux matières explosives sous forme de salpêtre. Il permet la combustion extra-rapide, la décomposition, la transformation instantanée du corps solide en gaz et sous un énorme volume qui réalise un violent effet dynamique. Lorsque, soudainement, un corps solide, par une brusque décomposition de ses molécules, se transforme en corps gazeux, des énergies que rien ne saurait maîtriser se trouvent dégagées.

Voilà tout le mystère de la matière explosive. Actuellement, nous connaissons des explosifs ayant des vitesses de déflagration de 8.000 m. à la seconde. L'onde de déflagration parcourt donc huit kilomètres en une seule seconde



... de serpentins d'aspect vitreux qui recèlent la mort

Cette masse élastique est coupée suivant certaines longueurs et...

... pendue comme du macaroni pour sécher

Cette poudre sous forme tubulaire, et qui ne ressemble plus du tout à la masse primitive, pulvérulente et grenue, est mise au séchage dans des salles spéciales durant des jours et même, pour certaines sortes, pendant des semaines

Quand la *Lavande* est en fleurs

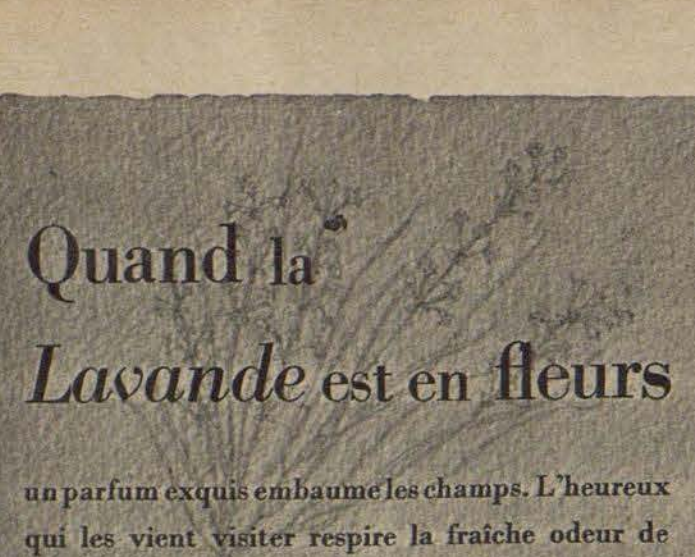
un parfum exquis embaume les champs. L'heureux qui les vient visiter respire la fraîche odeur de mille et mille fleurs vivantes, et du fond de son cœur il ressent la senteur acerbe et l'arôme caractéristique de la lavande.

Ce parfum qui caractérise la fleur fraîche de la lavande a été recréé dans l'unique composition aromatique de Mouson :

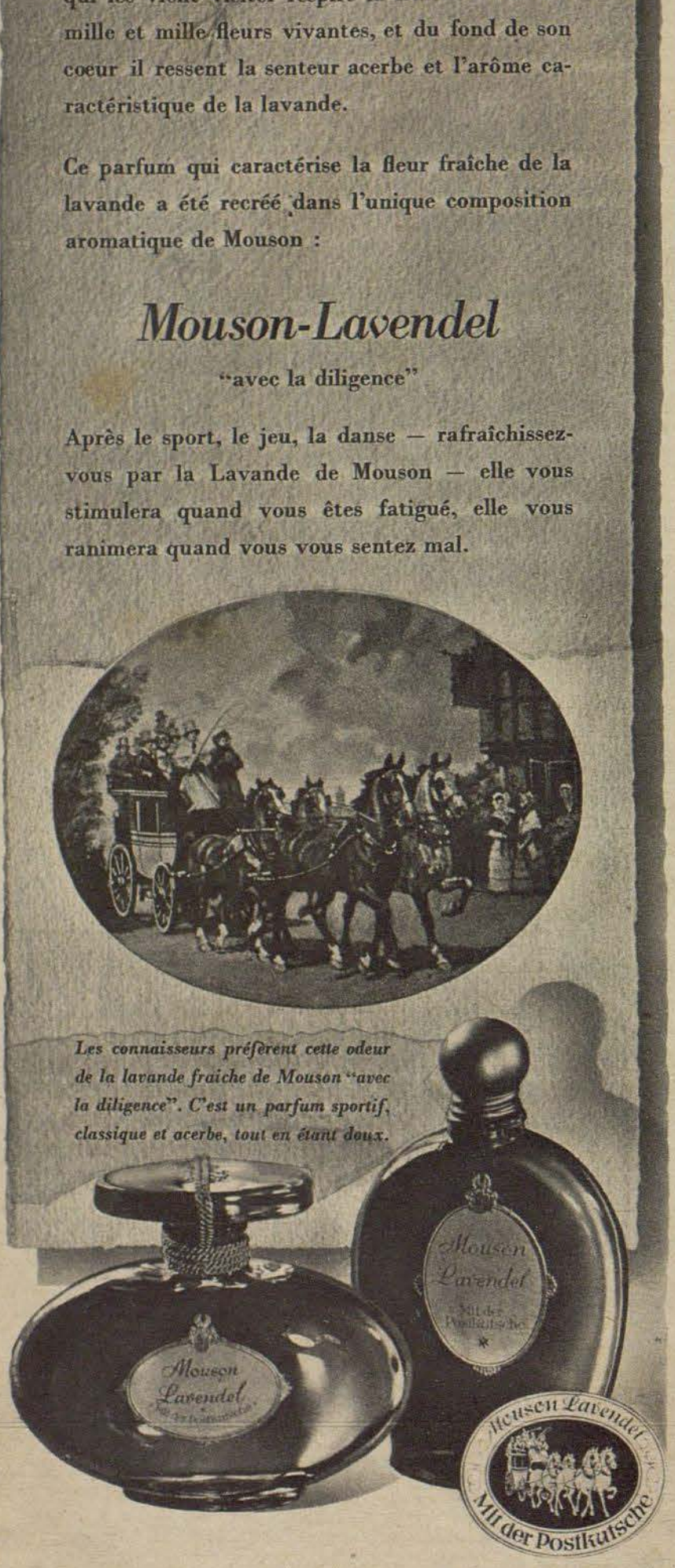
Mouson-Lavendel

"avec la diligence"

Après le sport, le jeu, la danse — rafraîchissez-vous par la Lavande de Mouson — elle vous stimulera quand vous êtes fatigué, elle vous ranimera quand vous vous sentez mal.



Les connaisseurs préfèrent cette odeur de la lavande fraiche de Mouson "avec la diligence". C'est un parfum sportif, classique et acerbe, tout en étant doux.



DEMANDEZ MOUSON "AVEC LA DILIGENCE"

Matières déflagrantes bien mélangées

La charge qui lance le projectile hors du canon de l'arme est faite de tubes de poudre « creux ». Le spécialiste appelle cette matière explosive « déflagrante », par opposition à celle qui remplit les obus. Cette poudre tubulaire, d'épaisseur et de longueur différentes, est soigneusement mélangée, ce qui doit lui donner la plus grande régularité d'effet

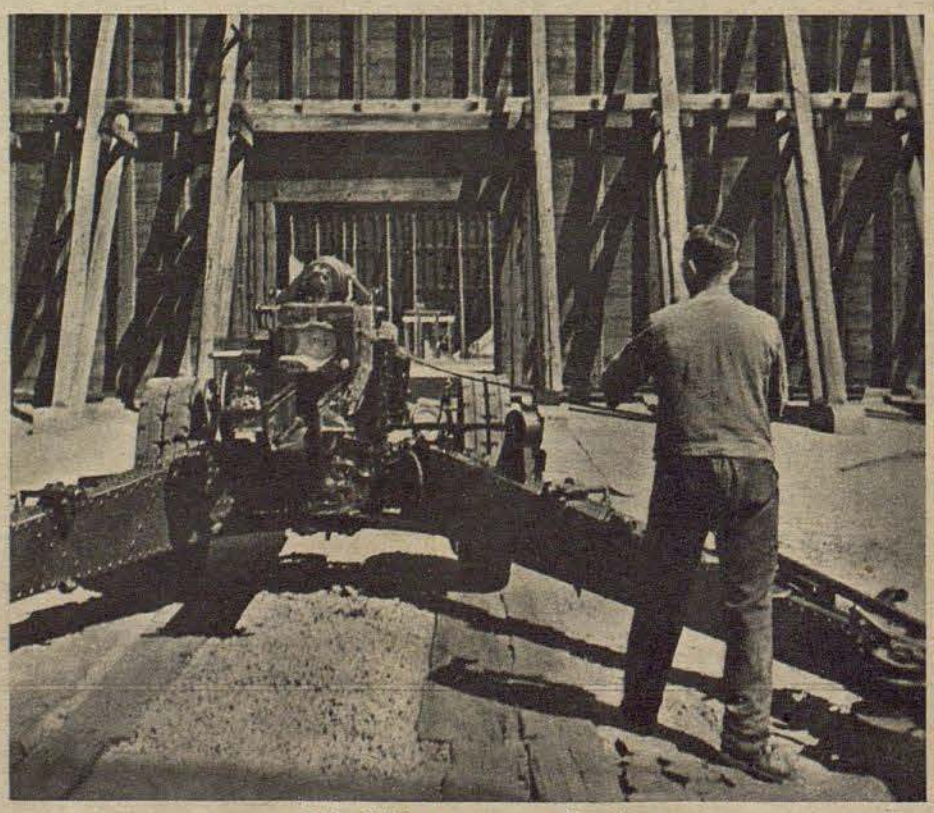
si elle ne rencontre aucun obstacle. Si elle en rencontre un, il est immédiatement pulvérisé, atomisé.

L'industrie des explosifs modernes n'est pas encore très vieille, elle date seulement des dernières décades du siècle dernier, mais elle a fait depuis d'énormes progrès. On est même parvenu à maîtriser l'effet brisant de l'explosif. La chimie sait aujourd'hui fabriquer des explosifs employés dans les mines, dont la flamme s'entoure automatiquement d'un nuage de gaz incombustibles, de sorte qu'il n'y a plus à craindre de coup de grisou à la suite de l'explosion.

Autre exemple : pendant la Grande Guerre, les obus de la marine allemande étaient remplis d'explosifs à retardement, de sorte que le projectile n'explosait qu'après avoir troué le blindage des vaisseaux anglais, causant à l'intérieur d'énormes dévastations. Par contre, les obus anglais éclataient déjà en touchant le blindage des vaisseaux allemands, donc trop tôt.

Tel est l'art du chimiste qui fabrique les matières explosives, art trop peu connu, car ce chimiste est un des hommes les plus importants de notre industrie d'armement.

FIN



Echantillons pour canons d'essai

Des échantillons prélevés sur les différentes sortes de poudre tubulaire servent à faire des essais au stand de la fabrique. Les canons tirent à blanc sur des blockaus en béton remplis de sable, afin de vérifier l'effet balistique. Des appareils électriques de haute précision servent à mesurer les vitesses

Suite de la page 11

L'Echec de Roosevelt dans les Balkans

chose de très curieux. Le général Simovitch s'abîme dans un silence apathique. Il semble réfléchir profondément, les yeux fixés sur la table. On a l'impression qu'on vient d'effleurer un point qui causait déjà au général lui-même des soucis, sans qu'il voulût se l'avouer. Maintenant, des spectres se dressent devant lui. Il respire profondément, s'élance vers la fenêtre, l'ouvre brusquement et plonge ses regards dans la nuit. Il revient vers le centre de la chambre et demande qu'on retarde d'une demi-heure la suite de la séance du Conseil. Il espère, cette demi-heure écoulée, pouvoir faire aux ministres une communication de nature à dissiper leurs inquiétudes.

Il se précipite hors de la chambre. Les ministres y restent, indécis. Le général entre dans son bureau et puis dans le corridor. Là, paraît un domestique qui s'avance vers lui et lui dit quelque chose que le général n'entend point, parce qu'il est trop profondément plongé dans ses propres pensées.

Mais le domestique, zélé, le précède en courant et ouvre rapidement la porte d'une chambre. Sans y penser, le président le suit. Au fond, il aurait voulu être tout ailleurs. En entrant dans la chambre, il tressaille. Il y a là, debout, des généraux et des officiers d'état-major qui ont l'air de l'attendre depuis longtemps déjà. Le serviteur n'a pas osé — on le constate maintenant — déranger la réunion des ministres.

Avant que Simovitch ait repris haleine, les officiers l'assiègent et le général reste pétrifié lorsqu'il se voit forcé de remarquer que les âmes de ces gens-là ne sont pas remplies d'autres sentiments que ceux qui animent le cœur de ses ministres. Les généraux lui demandent : « Que va-t-il advenir ? » L'un d'eux déclare même : « Là où sont les Anglais, il n'en faut pas 100.000, mais un demi-million ». Le général Simovitch a lui-même insinué, le matin, qu'un autre allié plus puissant était prêt à aider la Yougoslavie. Qu'y a-t-il de vrai dans cette affirmation ?

Simovitch tressaille de nouveau.

— Dans une demi-heure ! crie-t-il.

« Ne m'énervez pas, laissez-moi la paix ! Dans une demi-heure ! »

Il sort rapidement de la chambre et il accable le domestique de reproches insensés.

Le pacte avec les Soviets

Il reste debout dans le corridor, cherche à rassembler ses esprits, fume nerveusement et, toujours suivi du malheureux serviteur, — qui lui jure être innocent de tout cela, — il gravit un escalier qui le conduit à la centrale téléphonique de l'immeuble. Dans la petite chambre, là-haut, sont déjà postés des ordonnances en uniforme de campagne. Il les fait tous sortir. Il ordonne ensuite à la téléphoniste de le mettre en communication avec la légation de Yougoslavie à Moscou. Cela va très vite, car la ligne de Moscou est libre. Toutes les communications téléphoniques avec l'étranger ont été bloquées depuis le coup d'Etat : il en a donné lui-même l'ordre.

Le président du Conseil entre donc en communication avec Moscou, avec le ministre de Yougoslavie à Moscou. Il téléphone dans une petite pièce où il est tout seul. Mais, au vrai, il n'est pas seul. Car la chambre n'a que des parois fort minces et, tout à côté, sont assis toutes sortes de gens, des officiers, quelques camarades d'officiers, quelques civils qui, pour des raisons de service, doivent rester dans les bureaux du président. Les dames de la centrale téléphonique sont, elles aussi, des témoins auriculaires, et cela, pour une raison que le général Simovitch a oubliée ou négligée : les murailles de ces chambres sont d'une minceur extrême !

Le ministre de Yougoslavie à Moscou répond très rapidement. A en juger par ce que le général Simovitch dit maintenant au téléphone, — l'écoute doit avoir été très mauvaise, car, pendant tout l'entretien, le général a crié de telle sorte que sa voix retentissait par tout l'étage, — la ministre plénipotentiaire yougoslave à Moscou a, sans doute, souligné qu'en bonne règle, il devait traiter avec le ministre des Affaires étrangères, Momtchilo Nintchich ; en tout cas, le président du Conseil lui répond :

— Le ministre des Affaires étrangères et moi, nous sommes convenus que c'est moi qui vous parlerai. D'ailleurs, les jours passés, c'est moi qui vous ai parlé. Nous voulons donc provisoirement nous en tenir à cette procédure. Qu'est-ce que les Soviets ont répondu à notre demande ? Sont-ils prêts à conclure avec nous une alliance ? Quel résultat avez-vous atteint jusqu'ici ?

Le général Simovitch répète, en la criant, chacune des phrases que le ministre yougoslave lui téléphone de Moscou.

— Vous avez l'impression qu'à Moscou l'on n'est pas pressé ? Que disent les Russes ? Le pacte d'amitié avec l'Allemagne ? Oui, n'avez-vous donc pas expliqué tout cela ? Que veulent-ils ? Que dites-vous ? Mais, je vous prie... je puis si difficilement vous comprendre !... Vous êtes sur le point de rendre de nouveau visite aux Soviets ? Que voulez-vous... des directives ? Mais, pour l'amour de Dieu ! je vous ai donné des directives pendant tous ces derniers jours. Vous devez conclure une alliance avec les Soviets ! Je vous ai, d'ailleurs, envoyé une procuration de pleins pouvoirs !

Ensuite :

— Monsieur le Ministre plénipotentiaire, allez tout de suite trouver les Soviets et concluez le pacte ! Je dois avoir le pacte ! Signez tout de suite !

Le général Simovitch s'élance hors de la chambre, reste un instant debout dans le corridor, puis entre dans son bureau et il ordonne qu'on l'appelle lorsque s'annoncera Moscou.

« Téléphone ! Moscou ! »

Dans tout le palais règne maintenant un profond silence. Les ministres se bornent à chuchoter dans leur salle de conférences. Les généraux, assis en silence, s'hypnotisent sur les cartes qui pendent à la muraille. Le personnel, qui, des corridors, a entendu une grande partie de la conversation du président, s'entretient, fiévreux, dans tous les coins de l'édifice.

Une heure hallucinante se passe. Il est minuit. Tout à coup, deux ou trois serviteurs s'élancent dans le cabinet du président. Ils crient à la fois :

— Téléphone ! Moscou !

Le général Simovitch monte précipitamment l'escalier. Le ministre de Yougoslavie à Moscou est à l'appareil. Le général demande :

— Vous avez signé un traité ? Cela est magnifique, enivrant ! Je vous félicite ! Je vous remercie de tout cœur ! Que voulez-vous ?... Me lire le traité ?

Cela n'est pas nécessaire ! Restez à l'appareil ! Je vais chercher une secrétaire. Dictez-lui le traité, elle en prendra la sténographie !

Il se précipite dans la chambre d'à côté et une secrétaire vient sténographier le communiqué de Moscou.

Le président, debout contre la muraille, respire profondément.

Il reste là, sans rien dire, jusqu'à ce que la sténographie ait été reproduite à la machine à écrire. Alors, il arrache les feuilles de la main de la secrétaire, il les parcourt de l'œil et, par le corridor, il s'élance tout d'abord dans la chambre où les généraux attendent. Triomphant, il secoue les feuillets et crie à tous les assistants :

— Messieurs, félicitez notre pays ! Félicitez-vous et félicitez-moi ! Nous venons de conclure un pacte avec Moscou !

Les généraux et les officiers délirent d'enthousiasme. L'un d'eux prend de la main du président le texte du traité. Ils le liront plus tard. Maintenant, ils se bornent à accompagner le président dans le corridor. Ils le saluent de hourras, ils crient, poussant des clameurs de joie folle. Suivi par eux, le président fait maintenant son entrée devant le Conseil des ministres.

Ceux-ci sont déjà tous debout, ils ont entendu les cris de joie retentissant dans le corridor. Cela ne peut être qu'une bonne nouvelle !

Alors, le général Simovitch fait son apparition et annonce de nouveau à haute voix que la Yougoslavie vient de conclure un pacte d'amitié avec la Russie. Et, maintenant, les ministres, eux aussi, l'entourent et l'acclament.

Rempli de joie, il présente le texte du traité au ministre des Affaires étrangères Momtchilo Nintchich, qui s'assied et en donne immédiatement lecture.

Lorsque Momtchilo Nintchich eut fini, il y eut un court moment de silence dans la salle. Ensuite, le ministre des Affaires étrangères, oubliant ou voulant oublier tout différend avec Simovitch, fait retentir dans la salle la déclaration suivante :

— Vous avez eu tout à fait raison, général Simovitch, de conclure ce traité ! Le fait seul que nous avons signé un pacte avec les Soviets remplira d'enthousiasme la population du pays tout entier !

Les généraux et officiers recommencent à crier, laissant exploser les sentiments du plus âpre chauvinisme, et les ministres se joignent à eux.

Mais le général Simovitch ordonne aussitôt de télégraphier, sans aucun retard, la nouvelle de la conclusion du traité et de la répandre dans tout le pays. Puis, il se précipite dans son bureau. Là, il s'assied et lit, pour la première fois, à tête reposée, le texte du pacte. Puis il s'assied seul dans son cabinet, délaissé et décontenancé.

A ce moment de détresse, apparaît le ministre des Etats-Unis à Belgrade, Mr. Bliss Lane. Il réconforte le général Simovitch et l'égaie. « Les Allemands ne pourraient, en effet, s'aventurer à des opérations militaires dans les Balkans, dit-il. Le service d'information anglais est arrivé à détecter cela très exactement. »

Or, comme il venait précisément de donner, pour la quatrième fois, cette assurance au président, arriva, des frontières, la nouvelle que l'armée allemande avait déjà pénétré en territoire yougoslave.

La défaite de Roosevelt

C'est ainsi que se sont déroulés, pendant cette nuit, les événements qui devaient aboutir à l'anéantissement de la Serbie et à la défaite des Américains en Yougoslavie.

Il reste à rapporter l'impression que la rapide victoire des Allemands dans ce pays a produite sur le véritable ennemi du Reich dans les Balkans, sur Roosevelt.

On peut assurément dire que les Américains ont très exactement compris que Roosevelt avait engagé, dans les Balkans, son prestige personnel et que ce prestige personnel a reçu là-bas un coup terrible. On ne doit pas oublier que, dans tout le jeu de la politique américaine en Yougoslavie, les Etats-Unis tenaient essentiellement à mettre tout le poids de leur diplomatie au service de l'Angleterre. Le prestige diplomatique des Anglais, tombé si bas dans le monde, devait être rétabli par le fait que Roosevelt jetait son propre prestige et celui de son pays, au profit des Anglais, dans la balance.

En ce qui concerne la Yougoslavie, le *New York Times* avait raison d'écrire avant la débâcle :

> « Etant redevables à la Yougoslavie de notre admiration illimitée, nous ne pouvons oublier que sa cause est la nôtre, que cette guerre est la nôtre comme la sienne. Notre loi sur l'aide à l'Angleterre avait intentionnellement pour objectif de provoquer contre Hitler exactement l'espèce d'opposition que le peuple de Yougoslavie ose actuellement manifester contre lui. Notre ministre à Belgrade a fait des promesses en notre nom. Nous avons maintenant, avec ce petit peuple des Balkans, un traité fondé sur la bonne foi. »

Le *Chicago Journal of Commerce* écrivait le 5 avril :

> « Il ne peut y avoir aucun doute que la résistance de la Yougoslavie à l'Allemagne a été encouragée par notre attitude. Nous sommes partie à un traité bilatéral. Si la Yougoslavie combat l'Allemagne, nous nous trouvons dans l'obligation de lui fournir l'ample matériel prévu dans la loi « prêt et bail ».

Mr. Sumner Welles, sous-secrétaire d'Etat à Washington, avait fait connaître au monde entier la prise de position officielle du gouvernement américain dans l'affaire yougoslave, en lançant le télégramme suivant :

> « Conformément aux dispositions de la loi sur le prêt et le bail, le président Roosevelt, dans l'intérêt de la Défense nationale des Etats-Unis, sera en mesure d'accorder une aide matérielle efficace à toutes les nations qui s'efforcent de défendre leur indépendance et leur intégrité, et parmi elles se range la Yougoslavie. »

Roosevelt adressa au roi de Yougoslavie le télégramme que voici :

> « Le gouvernement et le peuple des Etats-Unis considèrent avec admiration la courageuse défense du peuple yougoslave, qui donne de nouveau un brillant exemple de sa bravoure traditionnelle. C'est pourquoi les Etats-Unis, ainsi que je l'ai assuré au gouvernement de Votre Majesté, lui enverront au plus vite toute l'aide matérielle possible. »

Le bilan

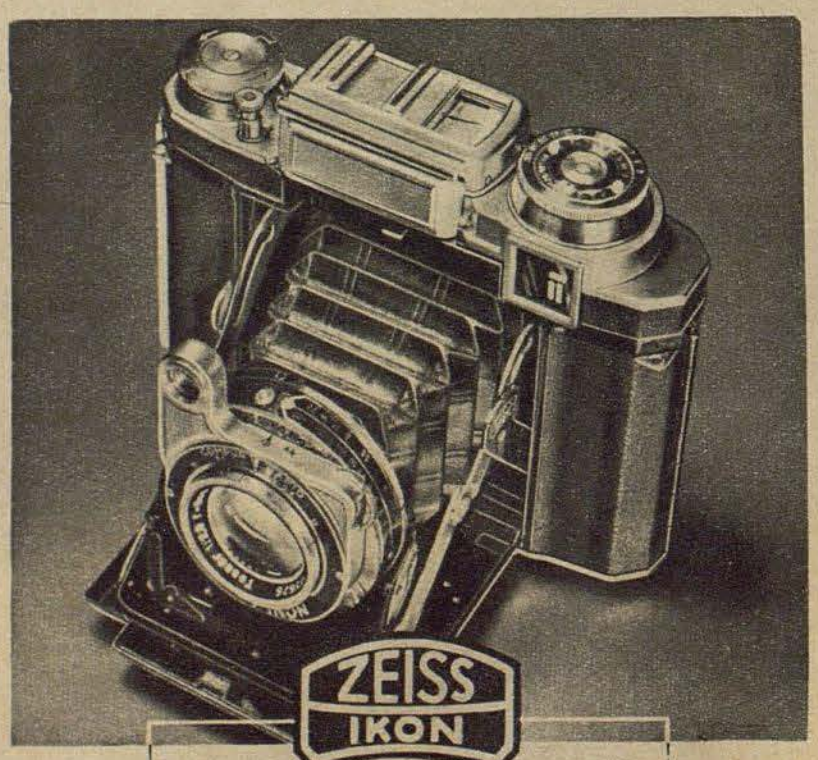
Maintenant que la Yougoslavie a été battue, que dire du grand geste de l'Amérique en cette occurrence ? C'est ce mélange de présomption, de bêtise, de bluff, de mégalomanie du gouvernement des U.S.A. qui a anéanti l'Etat yougoslave.

Y aura-t-il encore, à l'avenir, des Etats qui ajouteront foi aux dires de Mr. Roosevelt ?

FIN

Compte de tête le Dimanche?

Il peut vous arriver de vouloir prendre des photos un dimanche sans soleil. Vous êtes alors obligé de calculer le temps de pose, et que de fois votre calcul ne sera-t-il pas incorrect! Comme cela est simple avec le SUPER IKONTA II de Zeiss Ikon! Son posomètre photo-électrique encastré indique précisément le temps de pose exigé par le sujet. En outre, le télémètre-viseur, avec un seul oculaire, permet d'obtenir automatiquement et instantanément une mise au point de précision absolue; le blocage du film et de l'obturateur protège le SUPER IKONTA contre les doubles expositions et les négatifs "en blanc".



SUPER IKONTA

Les trois éléments du succès : Appareil Zeiss Ikon, Objectif Zeiss, Film Zeiss Ikon.

Pour recevoir des imprimés, prière de s'adresser aux représentants de Zeiss Ikon AG., Dresde :

En France : "Ikonta" S. A. R. L., 18-20, Rue du Faubourg-du-Temple, Paris XIe. — En Suisse : Merk. Zurich, Bahnhofstr, 57 b. — En Belgique : H. Nièraad, Bruxelles-Schaerbeck, 14, Rue Fraikin.

Des passions

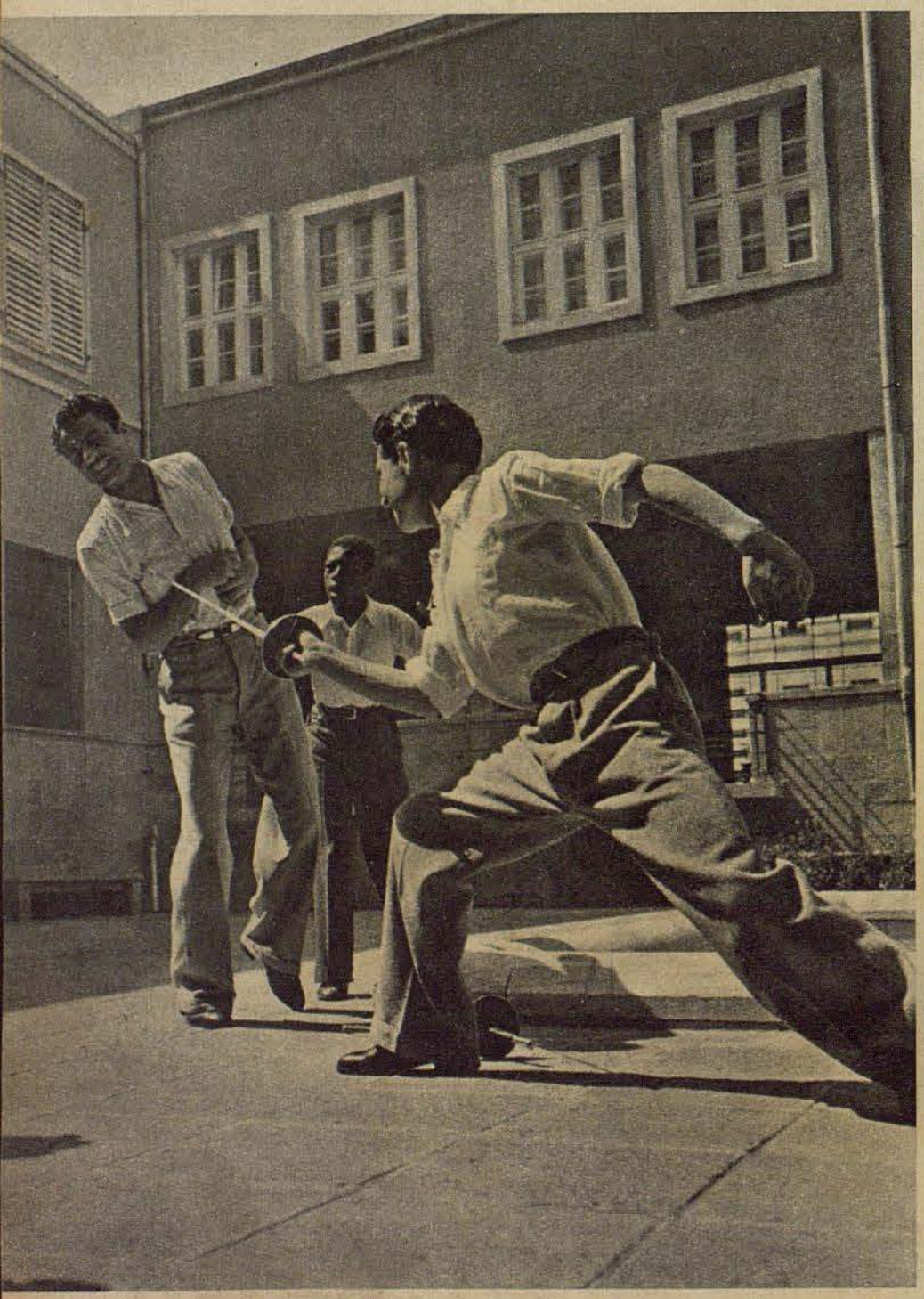
Tout à coup, une colère immodérée monte au visage d'une jeune femme, crispant tous ses traits. Une ride se creuse, à droite, dans le front; le désespoir et la déception remplissent ses yeux, hagards d'effroi; sa bouche cherche son souffle, car l'amertume et la douleur lui étreignent la gorge . . .

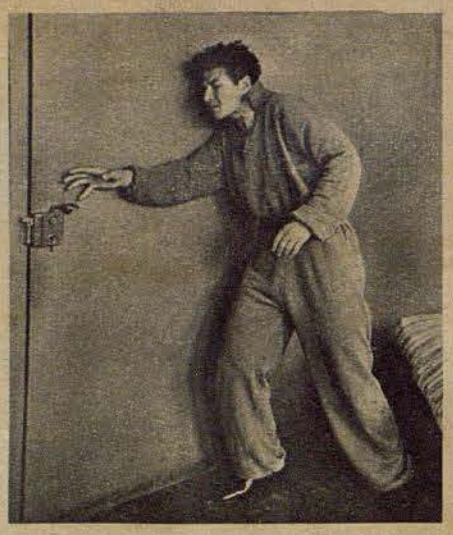
. . . Qu'est-il arrivé à cette femme? Que voit-elle ? Quel mot l'obsède, se matérialise devant elle avec tant de précision cruelle qu'elle croit pouvoir le saisir avec les mains? Secouée par le démon de la jalousie, désireuse d'une vengeance sans mesure, elle offre un pitoyable tableau d'horreur; mais . . .

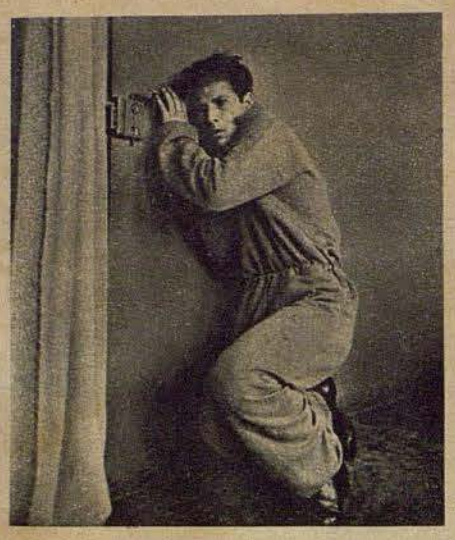
...un rire strident d'ironie lui répond et les manifestations d'une joie sans borne suivent les contorsions de son visage. Des voix hurlent, se convulsent jusqu'à la discordance. Quels sont ces gens qui s'adonnent à des démonstrations si exagérées de sentiment aussi contraires, avec tout le tempérament de leur jeunesse? Eux et leurs passions . . .

A l'Ecole Supérieure d'Art Dramatique à Ankara : des cow-boys retournent chez eux à cheval. Les jeunes acteurs travaillent avec les accessoires les plus rudimentaires. Il faut de la fantaisie, et l'on exerce infatigablement ses propres facultés de création. Sans texte, sans rôles, on avait assigné aux élèves la tâche de développer une scène de cow-boys

Clichés: Lohse







Une porte suffit pour représenter la personnification d'une conscience troublée. Avec dévouement, tous les étudiants se mettent à l'œuvre. Des passions...

...vont à l'école !

Ecole Supérieure d'Art Dramatique à Ankara

Entr'acte ! On admire la façon de se tenir en équilibre sur les mains au bord d'un puits. De l'eau jaillit — oubliés Roméo et Juliette — cow-boys et passions — des jeunes gens qui rient et qui se reposent

Roméo (tirant son épée): "Voilà qui décidera !" Une petite scène à part, pleine de joie de vivre, après la répétition sérieuse: Roméo fait rire «Tybalt», son adversaire, par ses grimaces «douloureuses»

Il faut aussi surmonter la crainte du microphone. C'est pourquoi la direction moderne de l'école a créé l'enseignement de plein air où le professeur fait chanter ses élèves au micro. Cela leur donne de l'assurance tout en renforçant leur timbre

Quelque part dans le Gouvernement Général, des enfants allemands assistent dans une petite salle aux évolutions de Guignol, le téméraire, l'imperturbable, l'immortel. S'en tirera-t-il une fois de plus? On dirait tout de même que...

...Guignol a trop d'ennemis sur le bras. Prends garde, Guignol! Ne vois-tu pas, que le diable lui-même s'est mis de la partie? Il brandit un marteau gigantesque au-dessus de la tête de Guignol sans défiance et... vlan!...

...la patte de Guignol fait un moulinet vertigineux qui met Satan hors de combat en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Les enfants trépignent de joie et applaudissent à tout rompre le héros au nez pointu ; celui-ci ne manque pas de répondre aux applaudissements en faisant force courbettes. Le rideau tombe, et cette fois...

Guignol a fait un grand voyage

Bocker, de la PK.

...les enfants peuvent remercier le montreur de marionnettes, un feldgrau qui les a si bien divertis. Il ne se fait pas prier pour dévoiler les secrets de son art, et avec sa permission, les marionnettes passent de main en main.

Des oignons,

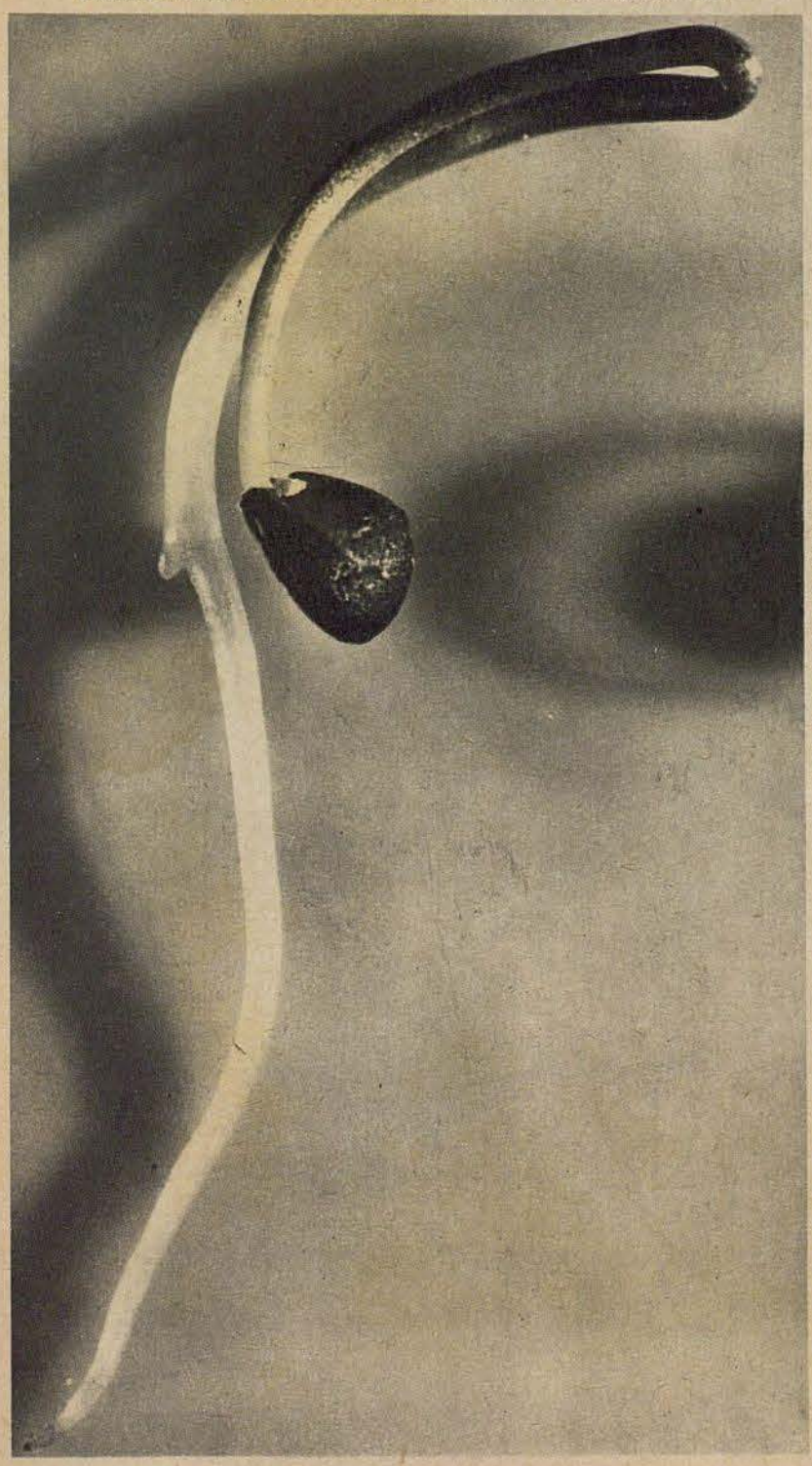
de simples oignons pour la cuisine

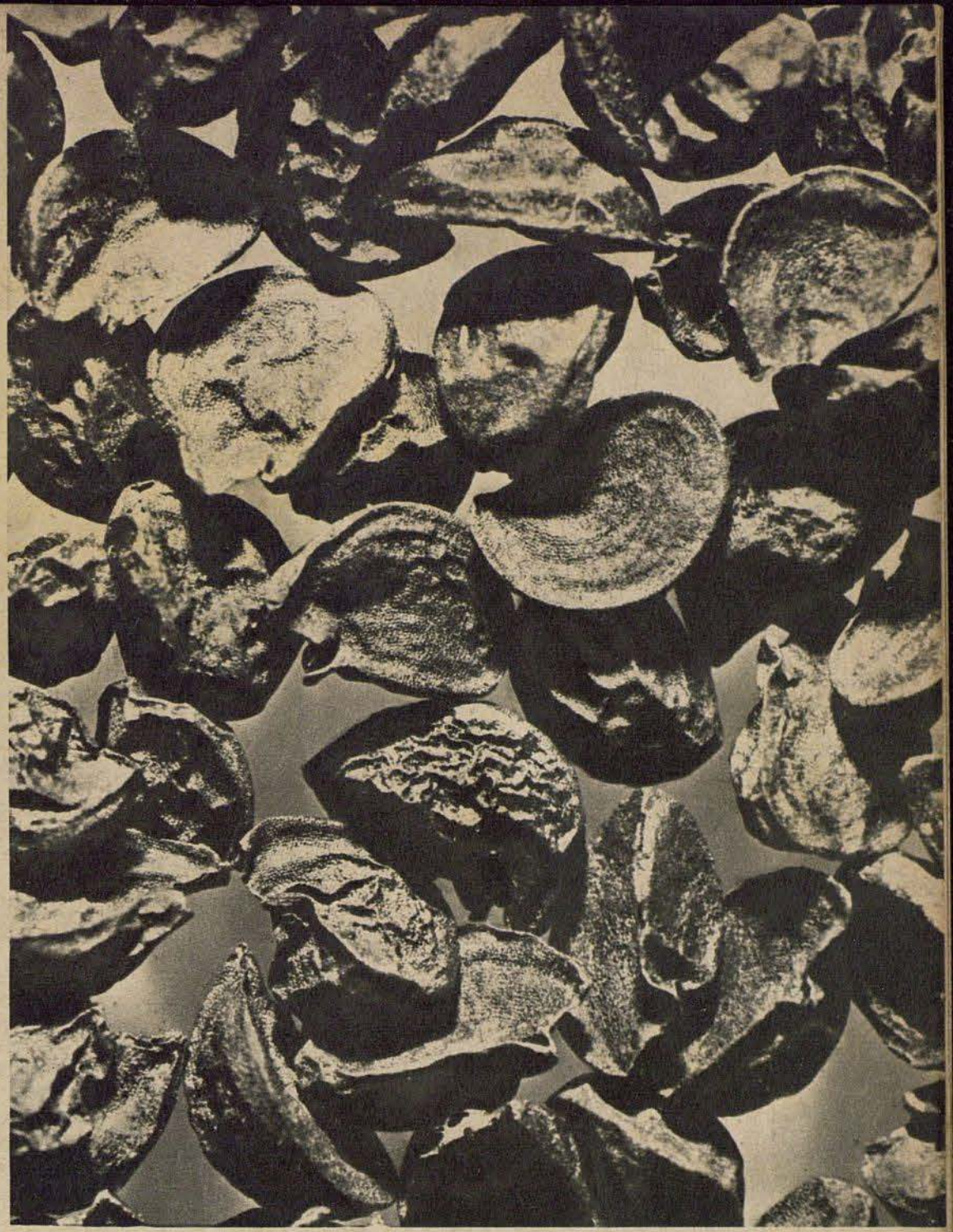
Ils offrent cependant à l'observateur maint détail curieux et intéressant. Ainsi, l'oignon est...

Photo : Christiansen

...une véritable conserve vivante

1. — Cette étoile donne naissance à six oignons. *Le capitule, souvent considéré à tort comme la fleur de l'oignon, se compose en réalité de douzaines de fleurs minuscules dont chacune porte six graines. La fécondation s'opère par l'intermédiaire de divers insectes, attirés par l'arome de la fleur dont la couleur varie du rouge au bleu*





2. — Pareilles à de petites coquilles. *La graine qu'essèminent le vent et la pluie est pareille à une petite coquille. Un seul capitule donne des centaines de graines grosses comme une tête d'épingle. Elles hivernent dans leur écaille et germent au printemps suivant*

3. — Une graine jette l'ancre. *Aux premières pluies tièdes du printemps, la graine qui paraissait desséchée se gonfle, éclate et le germe apparaît. Afin de trouver les matières nutritives qu'exige sa croissance, il envoie une frêle radicelle vers les profondeurs du sol et, pour ainsi dire, jette l'ancre. La tête de cette forme serpentine est l'ancienne graine, le renflement à la partie blanchâtre de la racine sera le futur oignon*

4. — Une conserve qui se consomme elle-même. *La première année après l'essèminement de la graine, la plante forme un bulbe, vivante conserve, qui, pour passer l'hiver, accumule toutes les réserves nécessaires à sa croissance. Elle tient cette forme de vie de son origine, l'oignon croissait d'abord dans des steppes sèches. Au printemps suivant, le germe brise l'écaille au « pôle nord », la plante souterraine remonte à la surface où elle forme une nouvelle plante qui portera de nouvelles fleurs à graines nouvelles. Les matières nutritives que la plante a accumulées pour ses propres besoins, notamment les huiles volatiles, jouent un rôle essentiel dans les phénomènes d'assimilation. C'est pourquoi, depuis des millénaires, l'oignon tient une grande place dans l'alimentation de l'homme*

En outre, on annonce...

A la santé de l'esprit de la grande Elisabeth

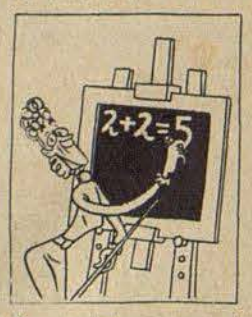
Dans *New-York Journal and American* du 18 mars 1941, sa correspondante, Miss Inez Robb, informe ses lecteurs qu'elle vient d'assister à une séance spirite où la reine Elisabeth, morte depuis 338 ans, avait fait son apparition. Dans cette séance, la reine Elisabeth déclara : « J'ai toute raison de croire que notre pays sera sauvé et que Hitler disparaîtra définitivement. » Et, en conclusion de cette phrase sensationnelle, la reine, morte depuis 338 ans, a demandé à tous de soutenir le programme de Roosevelt en faveur d'un secours à l'Angleterre.

La séance eut lieu dans un grand magasin de New-York et dans une salle dont les boiseries provenaient d'une vieille maison anglaise, célèbre par ses fantômes. Ces boiseries avaient traversé l'Océan afin qu'en Amérique les spectres se retrouvassent chez eux. La séance fut dirigée par une dame nommée Rose Ann Ericson, officiante de l'église spirite américaine. Toute l'histoire fut lancée par le journal américain *Scientific American* qui avait offert une prime de 15.000 dollars pour une apparition d'authentiques fantômes.

Les assistants étaient profondément émus. Le résultat de la séance, c'est-à-dire l'apparition de la vieille reine défunte et son appel en faveur du programme de Roosevelt, fut télégraphié à travers toute l'Amérique. Tout ceci nous a été communiqué par Mlle Inez Robb dans le *New-York Journal and American*. Mais, en même temps, elle a été la seule personne présente à ne pas croire... à la reine Elisabeth. Elle écrit qu'elle seule n'a rien ressenti de l'apparition du fantôme. Elle n'aurait observé que deux esprits : le premier représenté par une bouteille de whisky écossais, et l'autre par une bouteille de whisky américain. *Signal* dit : « Eh bien, Inez, allons boire un coup ! »

2 + 2 = 5, c'est ce qu'apprennent déjà les enfants de New-York

Depuis toujours, *Signal* savait que de nombreux Américains devaient travailler du chapeau. « Signal » a longuement réfléchi sur les raisons de ce phénomène. Le périodique « The American Mercury », d'avril 1941, nous a finalement mis sur la piste. Un ancien médecin en chef de l'Administration scolaire de New-York y donne les précisions suivantes : A son extrême terreur, il reçut un jour la visite de plusieurs mères qui, indignées, lui apprirent qu'une maîtresse d'école enseignait sans cesse à leurs enfants que deux et deux font cinq.



Le médecin examina l'institutrice. Après de longues discussions, la malheureuse pédagogue avoua que deux et deux pouvaient, à la rigueur, tout aussi bien faire quatre. Après cette confession, elle se mit à pleurer et demanda d'une voix plaintive : « Et vous, que feriez-vous, si quelque chose de mystérieux vous frappait sans cesse à la tête ? »

Le médecin se plaint dans *American Mercury* de ne pas avoir réussi à faire expulser de sa chaire la pauvre créature. Elle enseigne encore aujourd'hui : deux et deux font cinq.

Un autre cas : A la grande joie de ses élèves, une institutrice se tenait toujours frileusemer assise, en manteau et coiffée de son chapeau, près du mur de la classe bien chauffée. Quand elle comparut devant le médecin, elle déclara que le concierge voulait l'assassiner par la chaleur en été et par le froid en hiver. En outre, il tentait, surtout le jeudi, de l'empoisonner avec de l'éther !

Le médecin affirme que la dame « rôtit » ou frissonne toujours, et qu'elle attend la mort par l'éther tous les jeudis.

L'examen d'une troisième institutrice révéla que les plaintes portées contre celle-ci étaient aussi justifiées. Quand ses élèves, les plus jeunes de l'école, refusaient d'obéir, elle disait qu'elle avait un commutateur qu'il lui suffisait de tourner pour causer la mort de tous ses élèves.

Le médecin affirme dans *American Mercury* que la dame menace toujours ses élèves de ce commutateur.

A la fin de son article, le médecin déclare : « Des 37.000 professeurs et institutrices exerçant à New-York, 1.500 au moins devraient être internés dans des asiles d'aliénés. 3.000 autres ne sont, par leur esprit et par leur caractère, nullement qualifiés pour enseigner. Cependant, on ne les congédie pas, parce que l'administration ne veut pas trop obérer la caisse des retraites. Tous les jours, des milliers et des milliers d'enfants sont exposés à l'influence nuisible de tels déséquilibrés. Cette remarque ne s'applique pas seulement à New York, mais aux Etats-Unis tout entiers. »

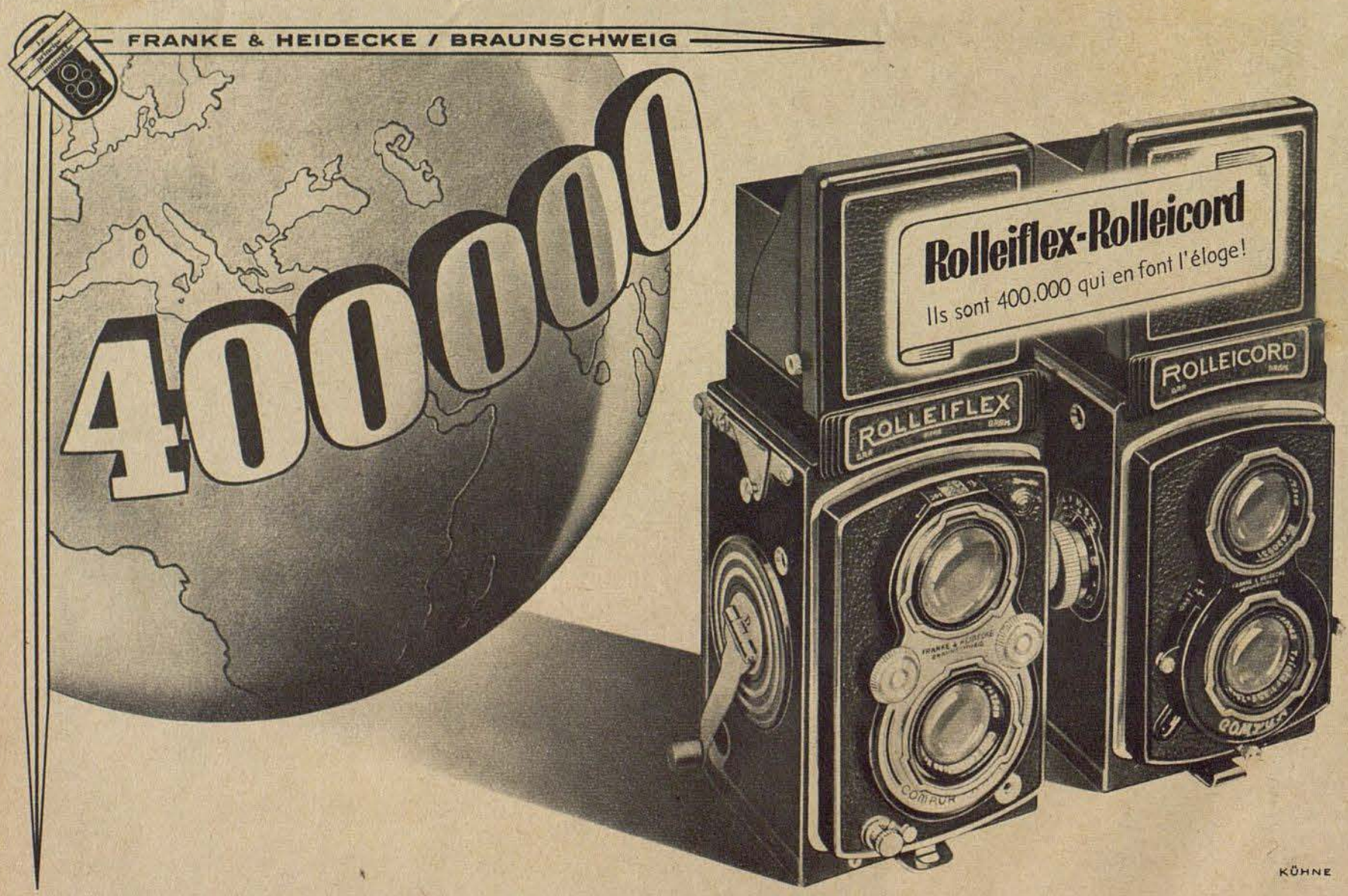
Signal pense que le sens des réalités de quelques hommes d'Etat américains laisse tellement à désirer que *American Mercury* devrait enquêter aux fins de savoir si, peut-être, ces hommes d'Etat n'ont pas eu, dans leur jeune âge, de ces professeurs leur ayant appris que deux et deux font cinq.

Une corrida anglaise

Dans *Die Weltwoche* de Zurich du 18 avril 1941, *Signal* lit :

« Il y a un an, nous avons comparé, à cette même place, le rôle qu'a joué la Pologne dans cette guerre, au rôle du cheval dans une corrida. Il est évident que le cheval ne peut vaincre le taureau, mais par son opposition, il l'affaiblit, contribuant ainsi, par son propre sacrifice, à la défaite décisive du taureau.

Dans la corrida gigantesque que représente cette guerre, ce rôle désespéré et tragique du cheval, a été tenu, volontairement ou non, après la Pologne, et successivement, par la Norvège, la Hollande, la Belgique et la France. Ce même rôle a été joué par la Yougoslavie et la Grèce. L'Angleterre tient pour ainsi dire le rôle du banderillero qui, sautant adroitement, doit exciter et épuiser le taureau en lui plantant ses banderilles dans les flancs. L'Amérique voudrait, dans cette corrida, jouer le rôle du matador — les discours de ses principaux hommes d'Etat ne laissent aucun doute



à cet égard — qui, le dernier, enfonce son arme dans la nuque du taureau fatigué et las de combattre. »

Signal a, une fois, assisté à une corrida dans un pays roman. Le matador se montrait d'une vanité insupportable; devant tout le monde, il essuyait soigneusement son arme avec un foulard de soie; il souriait dédaigneusement et promettait, par son attitude, de tuer le taureau dès son apparition. *Signal* a vu pourtant le taureau soulever, de ses cornes, le matador et le jeter parmi les spectateurs. Le matador était gravement blessé, et excessivement marri; le taureau s'en alla, tranquille et paisible, et le public l'applaudit.

L'abri aérien le meilleur marché de Londres: le musée de cires

Selon *Göteborgs Handels- och Sjöfartstidning* du 3 avril, Lord Horder a prononcé, à Londres, un discours qui ne manque pas d'originalité.

Quand l'arme aérienne allemande eut commencé ses attaques sur Londres, les autorités du service de santé anglaises craignirent des épidémies parce que la population des quartiers ouvriers londoniens devait passer, pendant des mois entiers, ses nuits dans le métro dans des conditions terribles, contraires à toute hygiène.

Cependant, non seulement il n'y eut pas d'épidémies, mais encore, selon les statistiques, l'état de santé de la population ouvrière s'améliora ! Lord Horder en conclut que ces abris sont encore plus sains que les demeures mêmes de ces malheureux. De plus, on paye des « loyers » pour ces abris souterrains.

L'endroit le moins cher, situé dans la « salle des horreurs » d'un musée de cires, sous l'image du roi Charles Ier décapité, portant sa tête sous le bras, revient à deux shillings et demi par semaine.

L'honorable Lord a raison; un musée de cires qui dépend de la fréquentation du public ne doit pas montrer autant d'horreurs que les quartiers misérables de Londres. Et comme ces pitoyables sans-logis n'ont plus que leur vie à défendre, ils préfèrent le voisinage d'un roi décapité aux souterrains du Métro de Londres, dépourvu de toute hygiène.

Des camarades noirs

Dans le numéro d'avril de la *Revue des Deux Mondes*, on peut lire que les députés américains des districts nègres — afin de satisfaire leurs électeurs et pour des raisons politiques — font en sorte que les jeunes nègres soient admis dans les écoles d'officiers pour servir plus tard dans les cadres de l'armée. Les chefs et les camarades des jeunes nègres ont maintenant quelque souci : comment se défaire de ces gentlemen de couleur ? La *Revue des Deux Mondes* écrit à ce sujet :

« Ainsi, on a eu l'idée de les encourager à un sport particulièrement audacieux. Le succès ne se fit pas attendre : le dernier cadet nègre de l'année passée vient de se casser la jambe au cours d'un match de football, et sa blessure fut si grave qu'il fut obligé de démissionner. »

Peut-être ses camarades blancs ont-ils chanté au Noir qui prenait congé la chanson d'adieu : *Carry me back to my old Virginia !* et sont-ils revenus ensuite de la gare le cœur soulagé. Le président Roosevelt enviera ses jeunes sujets. Ce n'est pas par une chanson qu'il pourra résoudre le problème nègre aux Etats-Unis ; mais, dès qu'il aura mis de l'ordre en Europe, il trouvera peut-être le temps de s'occuper des affaires de son propre pays.

Courte et bonne... / *Anecdotes du monde entier*

Une bonne réplique

Pendant son séjour à Rome, la reine Christine de Suède se sentait très impressionnée par une statue de *La Vérité*, œuvre du grand sculpteur Bernini.

Un cardinal remarqua avec une légère ironie :

— Votre Majesté admire la vérité ? Tous les souverains n'ont pas cette habitude.

— Vous avez peut-être raison, répliqua la reine, mais veuillez considérer que toutes les vérités ne sont point de marbre.

Un simple compte

Zimmermann, le célèbre médecin allemand, au temps du Grand Frédéric, fut un jour mandé par un malade : une énorme arête de poisson lui obstruait la gorge. Le patient était presque étranglé et offrait un lamentable spectacle, mais, par un coup de main habile, Zimmermann le délivra. Après que l'opération eut été réussie, le malade, soulagé, demanda le prix de l'intervention. Zimmermann répliqua : « Donnez-moi la moitié de la somme que vous m'auriez offerte au moment où l'arête obstruait encore votre gorge ! »

Une grave question

Un élève de Confucius, le philosophe chinois, lui demanda subitement :

— Maître, qu'est-ce que la Mort ?

Le philosophe lui lança un regard perçant et dit :

— Mon fils, comment veux-tu que je sache ce qu'est la Mort, quand je ne sais par encore ce qu'est la Vie ?

Une date bien déterminée

Willem Mengelberg, chef d'orchestre hollandais, reçut un jour la visite d'un jeune homme très riche qui voulait s'imposer comme compositeur de musique. Patiemment, Mengelberg écouta l'une des compositions musicales de son solliciteur et déclara finalement :

— Une chose est certaine, Monsieur : cette œuvre sera jouée quand les œuvres des grands maîtres seront oubliées depuis longtemps.

— Vraiment ! s'exclama le jeune homme tout heureux.

— Certainement, mais pas un jour avant, opina Mengelberg.

Réponse claire

Adolf von Menzel avait l'habitude de suspendre à sa porte une pancarte où l'on pouvait lire ces mots d'une concision laconique : « Je ne suis pas chez moi ! » Au moyen de cette ruse, le grand peintre berlinois du XIXe siècle se défendait contre les intrus.

Un commissionnaire tenace et excessivement antipathique réussit quand même à pénétrer jusqu'au studio de von Menzel. Il essaya d'embarrasser l'artiste en faisant allusion à l'écriteau suspendu à la porte ; mais plein d'esprit, Menzel répliqua :

— Monsieur, vous faites erreur ! Je vous affirme n'être point chez moi. Vous feriez bien d'aller consulter un oculiste.

Si vous en exprimez le désir, le livre illustré et très intéressant "La lutte contre la douleur" vous sera envoyé gratuitement par les usines Togal à Lugano (Suisse) ou par les usines Togal à Munich 8.

Qui ne la connaît pas?

L'Abeille Maja!

CE conte ravissant tiré du monde animal, *L'Abeille Maja et ses Aventures*, peut être rangé parmi les plus beaux des récits féeriques. Dans toute l'Europe, comme dans le Nouveau Monde, en Asie et même en Afrique, partout ce chef-d'œuvre est lu par les enfants, dont les joues se colorent à ce récit. Où est l'adulte qui ne connaisse point ce conte ou, du moins, n'ait jamais entendu parler des aventures de cette Abeille Maja? La petite Maja, qui, au début de sa carrière, a été élevée par « Cassandre », une vieille abeille, est une créature extrêmement gaie et curieuse. Son ardent désir de connaître le monde la pousse, lors de son premier vol, à s'éloigner considérablement de la ruche natale. Elle s'enivre de fleurs et de parfums, de sucs et de rayons de soleil. Elle fait des rencontres d'un intérêt passionnant dans le monde des insectes : le nonchalant scarabée des roses, « Peppi », est un charmant monsieur ; et il est vraiment touchant, le brave bousier Kurt, qui sauve Maja des toiles perfides d'une araignée.

Le poète de « L'Abeille Maja », Waldemar Bonsels, à sa table de travail. *Il habite dans le Midi de l'Allemagne, au bord du lac de Starnberg. Son livre de contes « L'Abeille Maja » a remporté un succès mondial. Il a été édité en Allemagne à 800.000 exemplaires et traduit en 25 langues*

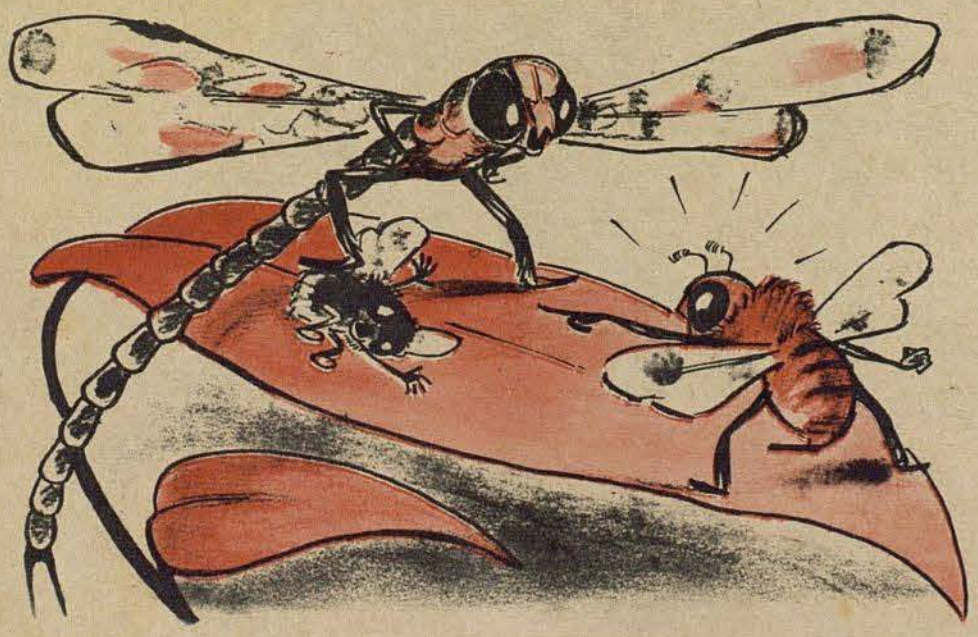
Cliché: Baumann

Dessins: v. Malachowski

De ce livre se dégage, en outre, un humour profond, philosophique. D'un comique intense est la façon dont les hommes sont peints du point de vue des insectes. Maja fait, un jour, la connaissance d'une impertinente mouche. Et cette mouche, qui s'appelle « Puck », parle avec un incroyable mépris de l'humanité. Elle affirme très sérieusement que le monde est dominé par les mouches et que celles-ci constituent la race la plus importante. Comme l'abeille paraît en douter, la mouche s'écrie, indignée : « Comptez donc le nombre de gens et de mouches qu'il y a dans une pièce. Le résultat vous plongera dans l'étonnement ! » Elle explique ensuite à la petite Maja ce que c'est qu'un miroir. Elle lui dit : « Dans un miroir, on voit son ventre, quand on trotte dessus. Lorsque les hommes s'y regardent, ils passent la main dans leurs cheveux ou bien dans leur barbe. Lorsqu'ils sont seuls, ils se sourient et c'est seulement lorsqu'il y a quelqu'un d'autre dans la chambre qu'ils se font un visage sérieux ! »

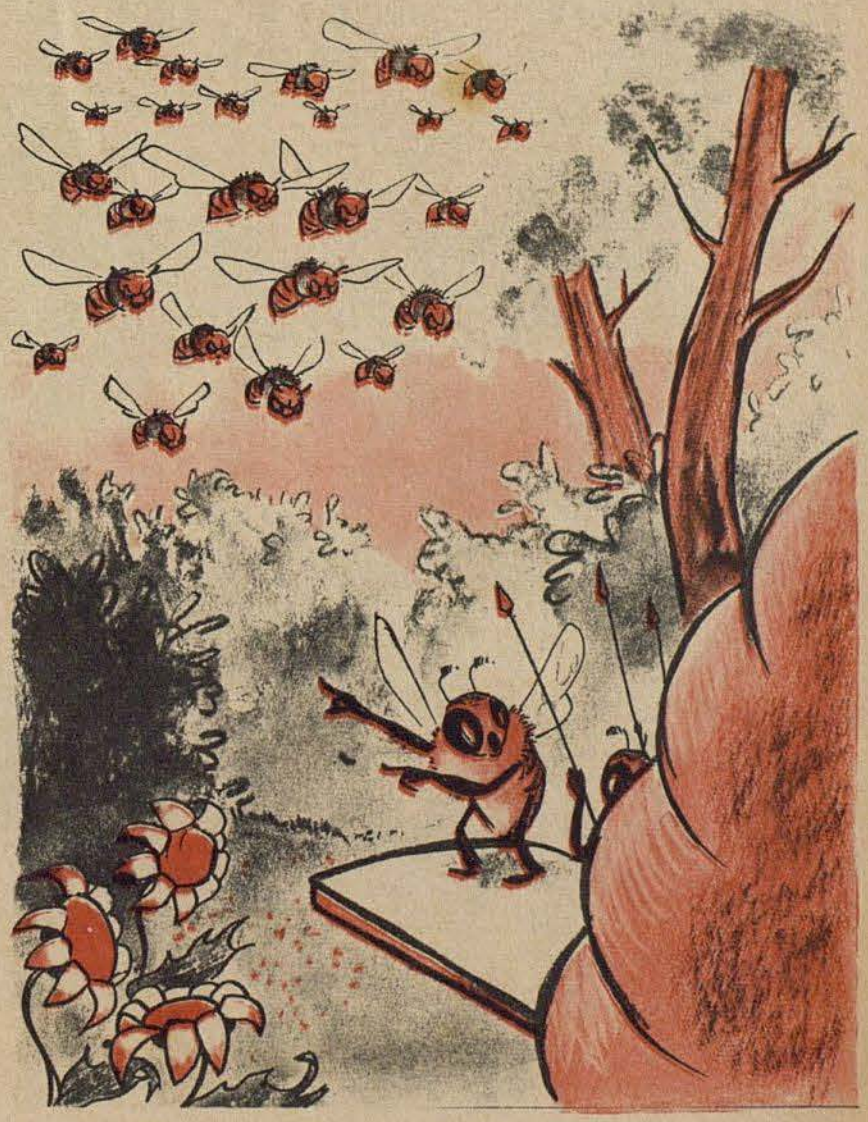
Maja apprend aussi à connaître les merveilles de la nuit et elle assiste à la danse des elfes. Sa politesse lui sert

Une des plus palpitantes aventures de «L'Abeille Maja» : Prisonnière au Castel des Frelons! *L'Abeille Maja avait été assaillie par un des redoutables brigands qui poursuivent si volontiers les abeilles. Mais, comme elle était jeune et bien nourrie, le bandit l'emporta toute vivante, en bon soldat des frelons qu'il était, pour offrir une friandise particulièrement délicate à la reine de ceux-ci. Arrivée au castel, la pauvre Maja fut enfermée pendant un certain temps dans un cachot, d'où elle put assister, à la dérobée, à un conseil de guerre des frelons. Il y était question d'une attaque contre son peuple, contre la cité des abeilles, dans le parc du château! Maja, désespérée, réussit, grâce à sa ruse, à s'échapper pendant la nuit. Elle arrive enfin à la cité des abeilles. Les veilleurs ne la reconnaissent plus, mais elle connaît encore le mot de passe. Au comble de l'excitation, elle supplie qu'on la conduise devant la reine. Lorsqu'il apprend les projets meurtriers des frelons, tout le peuple des abeilles tremble. La reine répartit ses soldats ; déjà les redoutables ennemis sont là. Après des combats acharnés, les abeilles restent victorieuses. La petite Maja devient ministresse de la reine, elle acquiert un grand prestige, elle est admirée et aimée de tout le peuple des abeilles*



Rencontre avec la libellule «Schnuck». *La petite Maja, encore inexpérimentée, s'indigne que la libellule ait mangé un scarabée ! Mais la libellule l'éclaire sur les secrets de la vie*

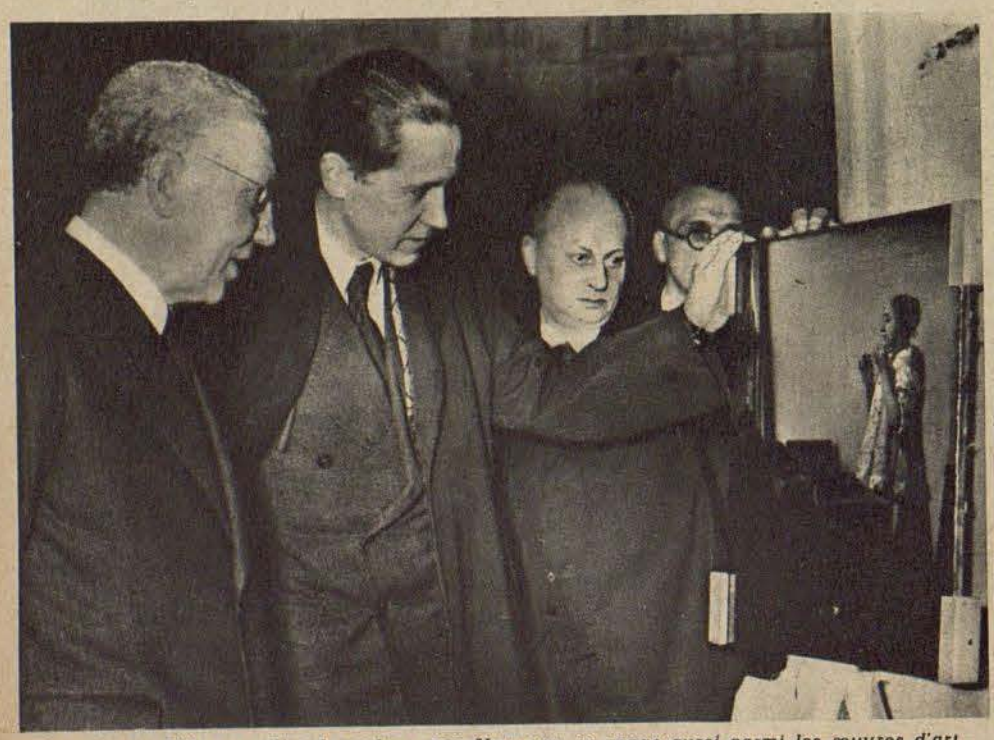
dans cette randonnée, mais son inexpérience la précipite en maintes aventures dangereuses, dont elle se tire, d'ailleurs, courageusement. Mais elle résiste, en outre, à des tentations et elle est assez « fine mouche » pour pénétrer maint secret. Voici une vaniteuse coccinelle, portant le beau nom d' « Aloïs sept points », qui se croit poète et lui récite ses vers. Elle écoute tranquillement, se borne à secouer la tête et reprend son vol. Partout où elle passe, le monde caché des herbes et des fleurs prend une vie magique. Et lorsqu'elle est prise par les frelons et qu'un combat impitoyable s'engage entre les deux peuples ennemis, l'émotion atteint son comble. Mais chaque lecteur respire et se sent heureux, involontairement heureux, lorsque la lutte se termine en faveur des abeilles, car la petite et valeureuse Maja a conquis par son bourdonnement, dès le début, le cœur de tous



Des chefs-d'œuvre vendus aux Etats-Unis? NON!

Un mensonge démasqué. *La revue anglaise « Illustrated London News », du 22 février 1941, prétendait que, à part beaucoup de chefs-d'œuvre célèbres, le Gouvernement allemand avait vendu quatorze merveilles de la galerie de peinture berlinoise aux Etats-Unis, afin de pouvoir financer la continuation de la guerre. La revue montre ces tableaux, parmi lesquels se trouve la célèbre « Adoration de la Vierge », par Filippo Lippi, du Musée Kaiser-Friedrich de Berlin. L'original a été présenté avec les treize autres tableaux à des experts et aux représentants de la presse allemande et étrangère. De même...*

...« l'Homme au casque d'or », par Rembrandt, *cet exemple magnifique des effets de lumière, caractéristique de Rembrandt, aurait, selon la revue anglaise, été saisi par des navires de guerre en haute mer*



La « Jeune Fille au collier de perles », par Vermeer, *se range aussi parmi les œuvres d'art énumérées et photographiées qui auraient été vendues aux Etats-Unis. Le conservateur en chef des musées de l'Etat, M. Kümmel, déclarait à ses visiteurs : « Il se comprend qu'on n'ait jamais songé à les vendre. Nous nous estimons heureux de les posséder »*

Le « Portrait d'une jeune femme », par Fra Domenico Veneziano *est, pour un court laps de temps, tiré de son cachot où il était protégé contre les bombes. Le conservateur en chef Kümmel le montre aux visiteurs. « Nous avons acheté ce tableau en 1897. Il était la propriété d'un collectionneur anglais et on l'attribuait alors à Piero de la Francesca »* Photos : Atlantic-Boesig

Signal No 11. — Premier Numéro de Juin 1941. Paraît tous les 14 jours Harald Lechenperg, Rédacteur en chef; Rédacteur intérimaire: Hugo Mösslang / Edition et impression : Deutscher Verlag, Kochstr. 22-26, Berlin S W 68, Allemagne / Tous droits de reproduction des textes et des photographies réservés pour tous pays / Entered as second class matter at the Postoffice at New York, N. Y.

Vos photos réussiront mieux si vous vous servez de l' actinomètre ***Lixtus***

FABRIQUÉ CHEZ **GOSSEN** / ERLANGEN

Usine d'instruments de précision électriques

Le mavomètre, l'asymètre et d'autres constructions originales

Représentant et Réparations en Belgique: Draguet, 144, rue Brogniez, Brüssel

Cliché Scherer de la PK

La fin d'une aventure: l'Angleterre sur l'Olympe